

N° 12 | 2021

*Regards genrés :
des hommes sous le regard des femmes*

sous la direction de
Caroline Biron, Anne Boiron & Nathalie Grande

<http://atlantide.univ-nantes.fr>
Université de Nantes

The logo for Atlantide, featuring a stylized globe or sphere with a grid pattern, set within a light blue square frame.

Atlantide

Table des matières



- AVANT-PROPOS – Caroline Biron, Anne Boiron & Nathalie Grande 3

Section 1 - Les hommes sans fiction

- ANDRÉ BAYROU 6
Comment se forme un regard de princesse : l'écriture des figures masculines au sein des années de jeunesse dans les *Mémoires* de la Grande Mademoiselle
- ANNE BOIRON 19
Les hommes, objets d'un discours ambivalent dans les écrits de Mme de Maintenon
- VALENTINA ALTOPIEDI 32
La vraie gloire d'être homme ou les *Avis d'une mère à son fils* par la marquise de Lambert
- CHARLOTTE SIMONIN 46
« Madame La Péruvienne » et les hommes : regards sur le corps masculin à travers la *Correspondance* de Françoise de Graffigny

Section 2 - Au miroir de la fiction narrative

- CAROLINE BIRON 60
Se garder des hommes ? Regards sur les figures masculines dans les *Mémoires de la vie de Henriette-Sylvie de Molière* de Mme de Villedieu
- NATHALIE GRANDE 73
Une « défiance naturelle de tous les hommes » : Mme de Lafayette misandre ?
- MOHAMED EL MECHRAFI 83
L'inversion des rôles genrés dans « L'Île de la félicité » de Mme d'Aulnoy : dévirilisation et dévalorisation du héros masculin

Avant-propos

Caroline Biron, Anne Boiron & Nathalie Grande

« Tout ce qui a été écrit par les hommes sur les femmes doit être suspect, car ils sont à la fois juge et partie »¹. Invitant à considérer avec prudence les discours masculins tenus sur les femmes — dont relève paradoxalement le traité *De l'égalité des deux sexes* —, le célèbre constat de Poulain de la Barre trouve toujours, quelques siècles plus tard, son écho dans les études universitaires. La recherche s'est en effet beaucoup employée ces dernières décennies à examiner, interroger et déconstruire les représentations du « beau sexe » telles qu'elles ont été élaborées et diffusées sous des plumes masculines. La nécessité de confronter ces images de la féminité à la vision que les femmes pouvaient donner de leur propre sexe a aussi ouvert le champ d'investigation très dynamique de l'étude des textes d'autrices, mettant en lumière de nombreuses œuvres oubliées ou minorées, et révélant, en même temps qu'un héritage littéraire invisibilisé, la réalité d'un discours des femmes sur leur propre condition. Encouragés par le développement des *gender studies*, thèses, colloques et publications ont ainsi enrichi les connaissances de la place et du rôle des femmes dans la société, dans l'histoire de la littérature comme dans l'histoire des idées et ont amélioré notre perception de l'histoire des représentations et des réalités féminines à travers l'espace et le temps. Par exemple, pour ce qui concerne le seul domaine français, on a ainsi interrogé *L'accès des femmes à la culture sous l'Ancien Régime* (Linda Timmermanns, Paris, Honoré Champion, 2005), la présence des femmes de science à travers l'histoire (Adeline Gargam, *Les Femmes savantes, lettrées et cultivées dans la littérature française des Lumières [1690-1804]*, Paris, Honoré Champion, 2013), ou encore la *Naissance des femmes de lettres en France* (Myriam Maître, *Les Précieuses*, Paris, Honoré Champion, 1999), ces quelques ouvrages n'étant qu'une illustration de la multiplicité des travaux qui ont permis de faire émerger des problématiques très longtemps négligées.

Cependant, n'est-ce pas demeurer d'une certaine façon prisonnier/prisonnière d'une perspective héritée de longs siècles de « querelle des femmes » que de mettre ainsi en miroir les représentations masculines et féminines, et de renverser la traditionnelle domination des études androcentrées pour la remplacer par le privilège désormais accordé aux réalisations et aux figures de femmes ? En orientant les réflexions vers les réalisations, les représentations et les perceptions féminines, ne demeure-t-on pas à une étape sur le long chemin encore à accomplir pour arriver à un traitement complet et équilibré de l'histoire des relations genrées ? Étape certes justifiée, et d'autant plus indispensable qu'elle tente de réparer le long silence, ou les murmures souvent désobligeants, qui ont entouré les créations féminines. Cependant, alors que les visages du féminin sont de plus en plus scrutés à la faveur de différentes perspectives toutes légitimes et fécondes, se révèle la nécessité de compléter ces études en adoptant une

¹ Telle est la formule que Simone de Beauvoir place en exergue du *Deuxième Sexe* (1949), formule qu'elle attribue à François Poulain de La Barre, *De l'égalité des deux sexes* (1673).

posture réciproque, en interrogeant à leur tour les représentations des hommes. Déjà, plusieurs travaux ont ouvert la voie : Katherine Ashbury et Marie-Emmanuelle Plagnol-Diéval ont dirigé un collectif autour des représentations de la masculinité (*Le mâle en France, 1715-1830*, Berne-Berlin, Peter Lang, 2004) ; Bernard Banoun, Anne Tomiche et Monica Zapata ont fait de même pour les XIX^e et XX^e siècles (*Fictions du masculin dans les littératures occidentales*, Paris, Garnier, 2014) ; un colloque à Paris en 2015 a entrepris une « Cartographie du masculin » en élargissant la perspective aux siècles antérieurs. Cependant, ces questionnements ne s'orientent pas forcément en fonction d'une perspective féminine, encore peu envisagée par la recherche universitaire. C'est pourquoi il nous a semblé utile (ne serait-ce que pour apporter un réel contrepoint à la recherche sur les femmes de l'Ancien Régime) de commencer une nouvelle enquête, délibérément placée sous le prisme unique du regard féminin. Au lieu d'interroger les représentations de cet « Autre » qu'est la femme, objet de discours masculins ou féminins, au lieu d'étudier les représentations masculines globalement, il nous est apparu efficient de soumettre enfin les hommes au seul regard des femmes, renversant ainsi le dispositif systémique qui a longtemps régné. Il s'agit donc d'examiner enfin comment les femmes conçoivent leur « Autre » ; en somme, de faire changer l'altérité de camp.

Une première section de notre volume porte sur l'image des hommes dans la non-fiction féminine : quels discours tiennent les témoignages et les discours féminins sur les hommes ? Comment le regard féminin oriente-t-il la perception de l'autre sexe ? Les mémoires (ceux de la Grande Mademoiselle ou de Mme Roland), les correspondances (celles de Mme de Maintenon ou de Mme de Graffigny), les textes d'idées (tel l'*Avis d'une mère à son fils* de Mme de Lambert) sont pour les autrices l'occasion de saisir la diversité masculine, à la fois dans ses liens de relation avec les femmes dont ils sont les pères, frères, maris, fils, amants ou amis, compagnons de route ou rencontres épisodiques, mais encore dans son fonctionnement social, si radicalement différent des destins prévus pour les femmes. Dans un deuxième temps, ce sont les constructions imaginaires, telles que les présentent différentes formes de fiction narrative (le roman-mémoires avec les *Mémoires de la vie de Henriette-Sylvie de Molière* de Mme de Villedieu, la nouvelle avec Mme de Lafayette, le conte avec Mme d'Aulnoy) qui sont convoquées. Et l'examen, si partiel soit-il, semble déjà révéler une constance, la méfiance vis-à-vis d'un sexe dont la fréquentation serait dangereuse pour les femmes. De nouvelles analyses, portant par exemple sur les représentations masculines chez les femmes dramaturges, confirmeraient-elles cette orientation ? Les héros dignes d'une universelle admiration n'existeraient-ils que sur scène ? Comme on le constate, les études ici rassemblées ne sont que les jalons d'une enquête beaucoup plus vaste et qui ne fait décidément que commencer.

Section 1

Les hommes sans fiction

COMMENT SE FORME UN REGARD DE PRINCESSE :
L'ÉCRITURE DES FIGURES MASCULINES AU SEIN DES ANNÉES DE JEUNESSE
DANS LES *MÉMOIRES* DE LA GRANDE MADEMOISELLE

André Bayrou

Docteur, *Formes et Idées de la Renaissance aux Lumières* (FIRL) EA 174
Université Sorbonne Nouvelle, Paris III



Résumé : Cette étude analyse les jeux de regard et les interactions entre la petite-fille d'Henri IV et les trois hommes qui ont le plus compté dans sa jeunesse jusqu'à son implication dans la Fronde en 1652 : son père, Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII, son cousin haï puis admiré, le prince de Condé, et son principal prétendant, le roi déchu d'Angleterre, futur Charles II. Confrontée à cet extraordinaire triumvirat, la princesse apprend à déchiffrer les comportements masculins dans un contexte tendu de manœuvres politiques. L'image des hommes est saisie sous différents angles de vue, à mesure que l'écriture alterne entre des scènes de retrouvailles dramatisées, des regards d'ensemble sur des opérations militaires et une attention rapprochée aux expressions du visage masculin. En maniant cet art de la description vivante, la mémorialiste juge ses interlocuteurs à l'aune d'un idéal de relation, fait de complicité et de confiance.

Mots-clés : La Grande Mademoiselle, Fronde, mémoires, masculin, amour, politique.

Abstract: This study analyzes the way King Henri IV's grand-daughter considers and deals with the three men who played a major role in her youth until her involvement in the Fronde in 1652: her father, Gaston of Orléans, Louis XIII's brother, her hated and then admired cousin, Prince of Condé, and her principal suitor, the deposed King of England, future Charles II. Facing this amazing triumvirate, the princess learns how to decipher male behaviors in a tense political context. The picture of men is considered from various angles, as the writing dramatizes some scenes of reunion, offers general overviews on military operations, or pays a close attention to the expressions on men's face. Handling this art of living description, the memorialist judges her partners by an ideal of a relationship based on complicity and trust.

Keywords: La Grande Mademoiselle, Fronde, memoirs, masculinity, love, politics.

N e pas se contenter d'être spectatrice des exploits masculins mais se révéler aux yeux de tous comme une actrice sur la grande scène de l'Histoire, telle est bien la vocation héroïque que la Grande Mademoiselle (Anne-Marie-Louise d'Orléans, duchesse de Montpensier, 1627-1693) a réalisée en intervenant dans les événements de la Fronde. Elle voulut incarner dans la vie réelle l'esprit de sacrifice et de fierté qui anime les princesses de tragédie dans le théâtre de Corneille, comme l'ont amplement souligné les spécialistes des *Mémoires* au XVII^e siècle, à commencer par Jean Garapon, qui a tant fait pour éclairer l'œuvre de cette autrice. De fait, l'héroïsme féminin et l'édification de soi par l'écriture constituent le principal horizon d'attente dans la réception actuelle des *Mémoires* de la duchesse de Montpensier¹. Dès lors, s'intéresser au regard de la princesse sur les hommes pourrait impliquer de la décentrer quelque peu de son propre héroïsme, et donc de notre propre fascination à l'égard du rôle exceptionnel qu'elle a su endosser dans le Grand Siècle.

C'est l'occasion de restituer au regard, c'est-à-dire à la compréhension visuelle de l'autre, une valeur qui pourrait lui être déniée toutes les fois que l'on exalte l'action ou l'activité, aux dépens des facultés qu'on rangerait d'ordinaire parmi les attitudes « passives ». La finesse, l'intelligence ou l'exigence qui s'expriment à travers un regard sont pourtant des qualités qui méritent d'être soulignées, car elles peuvent donner aux relations entre hommes et femmes une vivacité bienvenue.

On s'intéressera ici en priorité à la façon dont la duchesse de Montpensier brosse le portrait de trois hommes qui ont marqué sa jeunesse : deux d'entre eux au moins sont des noms bien connus du public qui s'intéresse au XVII^e siècle. Tous deux ont joué un rôle de meneurs dans la Fronde des princes.

Vient en premier lieu le père de la princesse, Gaston d'Orléans, dit « Monsieur », frère de Louis XIII. À côté de lui, le chef militaire de la révolte contre les « mazarins », le prince de Condé, dit « Monsieur le Prince », qui, après avoir été haï de Gaston d'Orléans et de sa fille, est devenu leur allié à partir de février 1651. En marge de la cour de France, un troisième homme apparaît régulièrement dans les *Mémoires* comme intimement lié à la formation de la princesse : il s'agit de son prétendant le plus assidu, le jeune prince de Galles, futur Charles II, banni de son royaume d'Angleterre par la Révolution de Cromwell. Voici dessiné le triangle masculin dont la narratrice des *Mémoires* occupe le centre de gravité, au croisement de relations agitées qui engendrent bon nombre des péripéties de la narration.

L'importance de ces trois figures masculines ne saurait surprendre les commentateurs versés dans l'œuvre de la Grande Mademoiselle, tant les livres de Jean Garapon ont identifié nombre de scènes marquantes où on les voit intervenir. Les valeurs et les imaginaires qui colorent le récit des *Mémoires* sont également présents à notre esprit : on devine la force des modèles littéraires, avec ce rôle majeur de configuration éthique et passionnelle

¹ Voir notamment *Les Frondeuses. Une révolte au féminin (1643-1661)* de Sophie Vergnes (2013), et *La Liberté dans les mémoires féminins au XVII^e siècle* de Laurene Gervasi, en particulier « La grande mademoiselle. La lucidité, clef de la liberté » (2019, p. 35-70), ainsi que l'article de Jean Garapon, « Deux visages de l'héroïsme féminin avant et après la Fronde : Mlle de Montpensier et Mme de Longeville » (2019, p. 205-217).

dévolu aux héros et héroïnes du théâtre cornélien, guidés par une gloire à conquérir dans l'action et dans le choix amoureux d'un être digne d'être élu pour sa vaillance².

Ce qui peut en revanche être précisé, c'est la façon dont la mémorialiste nous donne à voir ces hommes en s'attachant à écrire la rencontre, l'entrevue, les retrouvailles, bref, le mouvement d'apparition et d'évolution de ces personnages réels en réponse à la curiosité de la princesse. Au lieu de portraits qui viseraient à résumer la personnalité de ces hommes, les *Mémoires* nous proposent une série discontinue de confrontations, où la dimension visuelle prend un sens concret qu'il s'agira d'analyser.

En parallèle, il faudra questionner « l'ombre portée » de chaque figure masculine sur les deux autres du triangle ; car même s'ils ne sont pas sur le même plan, les trois hommes sont cependant jugés l'un par rapport à l'autre au fil des *Mémoires*. La mise en récit invite à la comparaison : elle tend à dresser un bilan personnel après la fin décevante de l'aventure frondeuse.

Ces trois hommes et l'autrice ont en commun d'être en quête d'un pouvoir qui s'offre et se dérobe à eux en même temps : si Charles veut reconquérir son trône d'Angleterre, « Monsieur » et « Monsieur le Prince » veulent peser sur le gouvernement de la France en faisant entendre leur voix de princes de sang aux dépens des ministres cardinaux, Richelieu puis Mazarin. Mademoiselle, quant à elle, se soucie de confirmer par un brillant mariage la puissance dont son lignage et sa fortune constituent le socle : elle jouit déjà d'un grand prestige en tant que petite-fille d'Henri IV et plus riche héritière du royaume. Mais c'est une fois qu'elle s'est éloignée de la cour pour vivre reléguée sur ses terres de Saint-Fargeau qu'elle se lance dans la rédaction de ses *Mémoires* : elle décrit ainsi les espérances de ces hommes et les siennes comme les promesses avortées d'une jeunesse flamboyante³.

Commençons donc par dégager les différents types de regard ou d'attention au masculin qui sont mobilisés dans le récit.

REGARDS RÉVÉLATEURS : UNE TYPOLOGIE

L'épreuve des retrouvailles

Dans les rapports de la duchesse de Montpensier avec les hommes, tout commence comme d'ordinaire se finissent les pièces de théâtre : par une scène de reconnaissance. La première contestation politique qui avait opposé Gaston d'Orléans au roi son frère, conséquence de l'éviction de la reine mère, Marie de Médicis, avait poussé Monsieur à se réfugier en Lorraine en novembre 1631, tandis que sa fille restait à la cour de France : elle n'avait que quatre ans. Son père revient à la cour de France qu'il rejoint à Limours en octobre 1634 à la faveur d'une réconciliation, et, curieux de savoir si sa fille se souvient encore de lui après une si longue séparation à un âge si tendre, il se présente à elle sans son insigne distinctif (« son cordon bleu »), mêlé à ses gentilshommes :

² Comme on ne saurait restituer le détail de ces influences littéraires dans les limites de cette étude, nous invitons le lecteur à en retrouver l'analyse dans le travail de Jean Garapon (2003).

³ Voir *La Grande Mademoiselle mémorialiste. Une autobiographie dans le temps* de Jean Garapon (1989, p. 45-46 et p. 65-66). Sur la fortune éditoriale de l'œuvre, voir *La Mémoire des lettres. La lettre dans les Mémoires du XVII^e siècle* de Myriam Tsimbidi, en particulier « Les Mémoires de Mademoiselle de Montpensier : le jeu des éditions » (2013, p. 285-287).

[O]n me dit « Voyez qui, de tous ceux-là, est Monsieur ». En quoi la force de la nature m'instruisit si bien que, sans hésiter un moment, j'allai lui sauter au cou, ce dont il parut touché d'une merveilleuse joie. (Orléans, 2005, p. 28)⁴

Ce souvenir a valeur d'une scène fondatrice : il convient de le lire à la lumière des relations compliquées que la princesse entretient avec son père durant la fin de son adolescence et les événements de la Fronde. Sous cet angle, il figure à la fois le paradis heureux de l'enfance et la formule explicative des tensions qui se produiront à l'âge adulte. Magie de l'enfance, parce que la séparation entre la fille et son père se résout subitement en embrassade fusionnelle grâce à l'inspiration des liens du sang, comme dans une scène de reconnaissance romanesque ou théâtrale (si ce n'est que plus souvent, dans la fiction, ce sont les parents qui reconnaissent ainsi leur enfant enlevé, dont ils avaient perdu la trace). Mais cette façon d'organiser les retrouvailles, et l'attention consciente qu'y prête la mémorialiste, ont tout d'une épreuve : la petite princesse doit démontrer, non seulement qu'elle a gardé mémoire de son père, mais qu'elle lui est ainsi restée fidèle, affectivement, politiquement, alors même qu'elle a grandi dans une cour qui lui était hostile. Bien plus, cet attachement doit permettre de révéler le père en le tirant de l'anonymat où il se dissimule.

On peut ainsi voir dans ces quelques lignes euphoriques l'élucidation de cette *charge probatoire*, pour ainsi dire, qui pèse sur les échanges entre Anne-Marie-Louise et Gaston d'Orléans : la narratrice sent perpétuellement qu'elle doit prouver qu'elle n'a pas trahi sa filiation, en déjouant les soupçons d'un père qui se dérobe. Et les démonstrations de fidélité filiale doivent rétablir l'identité du père quand elle se trouble au point de devenir méconnaissable, pour l'amener à se faire connaître sous le visage honorable et aimable qui devrait être le sien.

Les démêlés entre Mademoiselle et Monsieur sont donc scandés, dans le récit des *Mémoires*, par des rencontres où se rejoue le même type d'attente que lors des premières retrouvailles : attente que la fidélité éclate et produise une réunion, une adoption mutuelle. La dramatisation de ces entrevues dans le récit se traduit par les regards affectueux et anxieux que la narratrice porte sur son père, pour deviner ses sentiments.

Magnifique est le passage où Mademoiselle se fait convoquer pour un rappel à l'ordre au palais du Luxembourg (résidence des Orléans), en 1648, parce qu'elle a prêté l'oreille à un projet de mariage avec un Habsbourg, le frère cadet de l'empereur, projet qui lui attire les foudres de son père et de sa belle-mère, Marguerite de Lorraine, dite Madame, seconde épouse de Monsieur. L'écriture détaille l'entrée dans le palais, le trajet inattendu vers la bibliothèque paternelle (« l'on me fit descendre mystérieusement à un degré, qui donne dans le cabinet des livres » [Orléans, 1858, t. I, p. 172]), et le face-à-face, qui provoque la stupéfaction du père au premier regard, avant même le début de la conversation (« Monsieur [...] changea de visage et me parut fort interdit » [Orléans, 1858, t. I, p. 172]). Monsieur n'ose pas achever la « réprimande » prévue et, cédant à l'embarras de la situation, présente de mauvais gré ses excuses à sa fille. Mademoiselle est à la fois touchée des

⁴ Faute d'avoir pu encore profiter de la récente édition critique de Jean Garapon publiée chez Honoré Champion au moment de la rédaction de ce texte, on se référera en priorité à l'édition du *Mercure de France* abrégée en un volume, mais en puisant dans l'édition d'Adolphe Chéruel parue en 1858 certaines scènes qui ne sont pas reprises par l'éditeur de 2005, Bernard Quilliet.

excuses qu'elle reçoit et navrée d'entendre qu'elles ne partent pas d'une intention cordiale. Elle attendrait de son père une affection plus franche et un appui pour faire avancer ses plans matrimoniaux, menacés par les revirements de la cour.

L'afflux d'émotions qui fait couler les larmes de la princesse, puis celles de son père, est décrit comme un conflit intérieur, difficile à interpréter pour les protagonistes mêmes : « [j]e pleurai fort, je ne sais si ce fut d'embarras ou de tendresse ; il vaut mieux croire que ce fut l'un que l'autre » (*ibid.*). Pour comprendre une telle relation, on ne saurait opposer le cœur ému et la raison qui calcule. La possibilité de se sentir aimée, pour la princesse, dépend du soutien que son père lui apporte dans la poursuite de ses intérêts — toute la haute société du XVII^e siècle vit dans l'intrication de ces deux registres. Cependant, pour dissiper la confusion, la mémorialiste veut laisser le dernier mot à la « tendresse », plutôt qu'à « l'embarras ». En peignant un père assez dur, et qui la contrarie, elle ne veut pas que son geste paraisse guidé par la haine, mais par un amour déçu qui reste toujours ouvert à une réconciliation⁵. En somme, la princesse veut montrer qu'elle n'abandonne jamais son géniteur, même quand il est distant à son égard.

Les deux autres figures masculines qui nous occupent sont aussi régulièrement illuminées par cette intensité des retrouvailles qui aiguise l'attention de la princesse. Comme Monsieur du temps de sa jeunesse révoltée, ce sont aussi des hommes aventureux qui partent et reviennent au gré des manœuvres politiques et des campagnes militaires. Leur absence permet de reconstituer le capital de curiosité dont ils bénéficient, pour ainsi dire, si bien que le masculin se fait valoir, dans les *Mémoires*, par ses disparitions et ses métamorphoses. Condé passionne la cour à distance par le bruit de ses victoires : il est le guerrier dont on parle et dont on suit les aventures, comme Mademoiselle le fait avec, d'abord, un tumulte d'admiration et de dépit mêlés, puis, une fois passé leur réconciliation spectaculaire⁶, une franche communion de sympathie, faite de jubilation quand les nouvelles sont bonnes, et d'anxiété quand le sort des armes est défavorable (Orléans, 2005, respectivement p. 133 et p. 140). La narratrice évoque aussi la fin marquante de la campagne menée par Charles II à partir de son débarquement en Écosse en juin 1650 (troisième guerre civile anglaise). La percée des troupes royalistes se termine par un désastre à la bataille de Worcester en septembre 1651 : le jeune roi s'enfuit vers le nord et parvient à s'embarquer pour la France où il touche à la mi-octobre.

On note le regain d'intérêt que la princesse éprouve pour son prétendant après cette opération militaire malheureuse. Bien sûr, cette entreprise digne d'un souverain le grandit et le virilise aux yeux de la princesse, mais celle-ci ne manque pas de souligner la transformation physique avantageuse du souverain anglais, qu'elle commence à considérer d'égal à égal, après l'avoir pris de haut⁷. L'action transforme les hommes en leur procurant davantage de maturité et d'expérience. On pense à la scène des retrouvailles au bord

⁵ « [J]'ai toujours eu pour Monsieur toute la tendresse possible, même lorsque j'ai cru n'en être pas bien traitée », écrit-elle en rapportant la capitulation de Gravelines devant les troupes de son père en juillet 1644 (Orléans, 2005, p. 56).

⁶ Sur la rivalité opposant la maison d'Orléans et celle de Bourbon-Condé depuis l'exécution du duc de Montmorency en 1632, puis sur la réconciliation entre Mademoiselle et son cousin, voir Garapon, 1989, p. 128-129.

⁷ « Dans ce moment, il entra. Je le trouvai fort bien fait et de beaucoup meilleure mine qu'il n'avait devant son départ, quoiqu'il eût les cheveux courts et beaucoup de barbe, deux choses qui changent les gens. Je trouvai qu'il parlait fort bien français. » (Orléans, 2005, p. 102.) Cf. déjà p. 81, lors de précédentes retrouvailles : « Je le trouvai de fort bonne mine et meilleure qu'il n'avait lorsqu'il était parti de France. »

de la rivière dans *La Princesse de Montpensier* (1662), fiction historique que Mme de Lafayette élabore à propos de l'ancêtre de notre duchesse. Après avoir été séparés deux ans, les deux jeunes héros, la princesse et Guise, constatent, chacun à part soi, combien la puberté a rendu l'autre encore plus séduisant depuis la fin de leur idylle d'enfance (Lafayette, 2003, p. 43).

La vivacité dramatique des réapparitions de nos deux hommes est rehaussée par les nécessités de la guerre, qui les poussent à se déguiser pour échapper à l'ennemi. Ce stratagème éveille la ferveur à l'égard des deux chefs, comme en témoigne le geste de cet officier fidèle à Condé qui, lorsqu'il le reconnaît malgré son arrivée incognito au camp de l'armée des princes à Lorris en avril 1652, lui embrasse les genoux avec la vénération enthousiaste que l'on aurait pour un roi (Orléans, 2005, p. 135). Cette chevauchée périlleuse sous anonymat jusqu'à l'armée des frondeurs est retracée par un gentilhomme, tandis que Condé rapporte dans ses lettres les dernières évolutions de la guerre (p. 133-134 et p. 140-141). Charles II conte, pour sa part, son escapade quasi solitaire à travers le territoire tenu par les soldats de Cromwell au lendemain de la défaite de Worcester, où il doit se cacher dans un arbre puis chez un paysan, coupant ses cheveux pour ne pas être reconnu (p. 102-103). Ces hommes deviennent ainsi dans certaines pages des narrateurs enchâssés au sein du récit de la mémorialiste. Le regard posé sur eux est régénéré par l'écho de leurs aventures.

Terrasse avec vue sur l'Histoire

Le deuxième type de perception des hommes que la duchesse de Montpensier s'est forgé correspond à un regard plus panoramique et plus impromptu. Il s'agit du regard sur l'action en train de se faire, un regard qui opère comme une surprise, saisissant les hommes à la manœuvre dans les préparatifs de la guerre notamment, qui seraient censés échapper aux femmes selon la division traditionnelle des espaces dévolus aux deux sexes. On en trouvera l'anecdote constitutive dans cette coïncidence de la nuit du 6 au 7 février 1651, qui marque comme le coup d'envoi de la Fronde des princes. Au moment de se coucher, attirée par la nouvelle d'une agitation bruyante dans Paris, Mademoiselle s'avance sur la terrasse des Tuileries où elle surprend, au clair de lune, les cavaliers de l'escorte de Mazarin en train d'« exfiltrer » le ministre contesté hors de la capitale (Orléans, 2005, p. 95). L'héroïne envoie ses gens pour tenter d'intervenir, mais l'oiseau s'est envolé. Il n'empêche : Paris devient ainsi le champ d'influence de Monsieur et de ses alliés, qui ont réussi à faire fuir leur adversaire.

En devenant ainsi témoin de ce départ d'une importance certaine dans le rapport de forces politiques, la princesse se sent introduite dans les arcanes de l'Histoire en train de se faire, raison pour laquelle elle exalte rétrospectivement cette surprise nocturne. La terrasse des Tuileries est la première plateforme de commandement qui lui offre une vue dégagée sur les mouvements des acteurs du conflit, percés à jour au moment où ils tentent de se mouvoir en secret, à l'abri de l'obscurité. L'endroit tient à la fois d'une scène et d'un balcon de théâtre : en y prenant place, Mademoiselle peut à la fois voir et être vue, diriger ses hommes et recevoir leurs renseignements.

Dans chacune des circonstances déterminantes du conflit où elle est impliquée, surtout durant l'année 1652, l'héroïne des *Mémoires* tire profit de ces points d'observation privilégiés, où elle se poste à l'affût. Elle y éprouve une gradation d'humeurs qui com-

mence, les premiers temps, par une joie teintée de divertissement face à un spectacle grandeur nature⁸, puis qui tourne à la gravité à mesure que la guerre civile avance et que la princesse comprend mieux, d'après les préparatifs auxquels elle assiste, que les combats à venir seront rudes et lourds d'enjeux. Elle guette au carreau des Tuileries les bruits et les lueurs des mouvements nocturnes de l'armée des princes qui passe dans la rue sous ses fenêtres ; en discernant ces manœuvres, elle devine (selon son récit) les fragilités du dispositif de défense et en conçoit des inquiétudes (Orléans, 2005, p. 162-163). Surtout, lors de la périlleuse retraite au faubourg Saint-Antoine, le 2 juillet 1652, c'est le regard d'ensemble depuis le haut de la Bastille, à la lunette, qui lui permet de cerner la gravité de la situation, et d'intervenir en conséquence en faisant donner du canon pour tenir les soldats de Turenne en respect et couvrir ainsi le repli de Condé à l'intérieur des murs de Paris (p. 171-172).

Déchiffrer les mines

Le troisième type de perception qui complète le portrait vivant des hommes dans le récit est la vision attentive de près, dans l'espace restreint des chambres et autres intérieurs. L'attention de la Grande Mademoiselle se porte sur les détails du visage qui trahissent les intentions et les tempéraments des hommes. Perspicace, elle a appris à l'être au fil du temps. L'expérience s'acquiert en retrouvant, dans le comportement de l'interlocuteur, ce qui se dit des façons de faire masculines. Ainsi du comportement empressé et des égards que déploie Charles II à son endroit :

Le roi d'Angleterre faisait toutes les mines que l'on dit que font les amoureux. Il avait de grandes déférences pour moi, me regardait sans cesse et m'entretenait tant qu'il pouvait. Il me disait des douceurs, à ce que m'ont dit les gens qui nous écoutaient [...]. (Orléans, 2005, p. 103)

Mademoiselle est fière de pouvoir attribuer ces sentiments à ses charmes, mais, sans s'autoriser de son seul entendement, elle s'appuie sur un avis extérieur pour confirmer la nature des propos entendus. « Les mines » qu'elle se plaît ici à déchiffrer font partie d'une théâtralisation des sentiments destinée à faciliter la communication amoureuse dans un contexte encadré par la pudeur et par la présence de tiers qui font office de duègnes ou de chaperons, veillant à la bienséance des échanges.

Mais cette attention à ce qu'on nommerait de nos jours le *langage corporel* se retrouve également dans les contextes politiques, comme lors de la journée du Faubourg Saint-Antoine. Le récit des retrouvailles entre Gaston d'Orléans et le prince de Condé, au terme des combats où le second a risqué sa perte, est tendu par l'impression que Monsieur a rompu le pacte des chefs frondeurs en refusant de secourir son allié. Pourtant, le père de la princesse se montre en cette occasion un politique redoutable en ne faisant paraître aucun signe de gêne : « il embrassa Monsieur le Prince avec une mine aussi riante

⁸ Voir la tournée d'inspection dans la ville d'Orléans ralliée de justesse au parti des princes (Orléans, 2005, p. 122-123), et surtout au début du conflit, lors de la Fronde des parlements qui effraie la cour : « [p]our moi qui n'en avais jamais vu et qui n'étais pas en âge de faire aucune réflexion, toutes les nouveautés me réjouissaient ; [...] les jours qui suivirent, je ne m'amusaï qu'à regarder tous les gens qui avaient des épées, qui n'avaient pas coutume d'en porter et qui les portaient de mauvaise grâce » (p. 65).

que s'il ne lui eût manqué de rien » (Orléans, 2005, p. 171). Condé, de son côté, se montre seulement en colère contre sa maîtresse, Mme de Châtillon, mais fait bonne figure à Gaston d'Orléans. La mémorialiste croque discrètement l'attitude extraordinaire des deux hommes qu'elle connaît si bien, sans accuser ni l'un ni l'autre d'hypocrisie, mais en laissant planer autour de ces embrassades un air entendu d'observatrice avertie et sceptique, qui se réjouit de cette apparente harmonie sans ignorer les désordres sous-jacents.

Par conséquent, maniant tour à tour le regard intuitif de la reconnaissance, le coup d'œil stratégique sur les lieux d'action et l'observation fine des gestes et des visages, Anne-Marie-Louise d'Orléans nous dépeint les hommes en les évaluant à l'aune d'un idéal masculin que l'on peut reconstituer au fil des pages : c'est l'idéal d'un père, d'un mari ou d'un allié qui lui offriraient la compagnie chaleureuse et attentionnée qu'elle paraît appeler de ses vœux.

LA VIRILITÉ À L'ÉPREUVE DE LA COMPAGNIE : UN PORTRAIT DE L'HOMME AIMABLE

La tendresse du langage

Pour la princesse, un homme agréable ne saurait être un masque sans voix, si beau fût-il. C'est au langage qu'elle mesure l'affection qu'on lui porte, sans se fixer simplement sur l'art de manier les mots, même si elle y accorde de l'importance, mais en réclamant une douce chaleur qui dissipe à la fois l'ennui et l'agressivité. Toute petite, elle se prend d'affection pour un gentilhomme de son père, Puylaurens, qui lui fait la conversation sans se lasser (Orléans, 1858, t. I, p. 12) : elle apprécie ces marques verbales d'estime et la relation enjouée qu'elles instaurent. Tant que le prince de Galles reste muet ou balbutiant par son manque de maîtrise du français, il lui paraît de peu d'intérêt. Quand il parvient à communiquer avec elle mais que ses phrases sont décevantes, parce qu'évasives ou trop triviales, le charme de sa beauté sombre dans un naufrage⁹. Mais quand il réussit à lui dire des « douceurs », comme on l'a lu plus haut, alors, sans quitter tout à fait son ton amusé, la princesse lui manifeste un contentement qui transparait dans les *Mémoires*. Même s'il ne s'agit pas forcément d'un trait de préciosité, on constate que Mademoiselle partage avec Scudéry et d'autres femmes de lettres de sa génération l'attente d'une amitié qui s'attise par les mots¹⁰.

C'est ici que la comparaison entre le jeu amoureux et les péripéties de la relation filiale se révèle éclairante. En effet, en racontant la période heureuse de l'enfance, la mémorialiste souligne les soirées de conversation complice que son père passait avec elle et ses suivantes : « il nous entretenait de toutes ses aventures passées, et cela fort agréablement, comme l'homme du monde qui a le plus de grâce et de facilité naturelle à bien parler » (Orléans, 2005, p. 34). Dans ces « aventures », il est déjà question d'amour : la princesse de dix ans aime se faire raconter la rencontre puis le mariage entre Gaston d'Orléans et Marguerite de Lorraine, qui bravent l'opposition de Louis XIII et de Richelieu.

Mais la vie amoureuse du père va empiéter sur l'entourage direct de Mademoiselle, puisqu'il noue successivement des relations galantes avec trois de ses amies ou demoiselles

⁹ Voir Garapon, 1989, p. 73-75.

¹⁰ Voir *Les Précieuses. Naissance des femmes de lettres en France au XVII^e siècle* de Myriam Dufour-Maitre (2008), notamment le dernier chapitre intitulé « L'amour, geste langagier ».

de compagnie¹¹. La situation est très embarrassante : non seulement la moralité semble compromise, et les générations étrangement mélangées, mais la princesse doit subir les foudres de sa belle-mère offensée, qui la tient pour complice de cet adultère. Tout en insistant sur le fait qu'elle ne cautionne pas ces amours illégitimes¹², Mademoiselle les tolère la plupart du temps : n'est-ce pas pour préserver ses liens privilégiés avec son père, que ces intrigues sentimentales tendent à resserrer ? « Cette affaire [avec Mademoiselle de Saujon] m'avait mise en grande faveur auprès de Monsieur, écrit-elle ; mais comme ma destinée n'a pas été d'en être autant aimée que j'ose dire le mériter, elle ne dura pas » (Orléans, 1858, t. I, p. 232).

Aussi la blessure affective qui abîme la relation entre la narratrice et son père se ressent-elle en premier lieu comme une rudesse de langage, une froideur qui met à mal le désir de complicité et de tendresse dans l'échange. Cette hostilité culmine dans le ton sarcastique et vindicatif que le duc d'Orléans adopte, à la fin de la Fronde, pour reprocher à sa fille ses initiatives politiques. En signe de rupture, il refuse de la loger dans son palais du Luxembourg, alors que le retour du roi l'a contrainte à quitter les Tuileries : une façon de l'abandonner à son sort (Orléans, 2005, p. 197-198)¹³. « Je meurs d'envie qu'il me dise des douceurs » (p. 81) : si cette phrase prononcée avec une touche d'ironie au sujet du prétendant anglais marque le moment de l'éveil amoureux, elle serait vraie aussi des relations de la princesse avec les hommes en général.

Mais la « douceur » ne se limite pas à des paroles lénifiantes : elle dépend avant tout d'un certain engagement dans le dialogue, d'une générosité verbale qui consiste à ouvrir son cœur avec confiance, même si c'est de façon piquante. Au-delà de la raillerie cultivée comme un art dans les cercles mondains, on pense à cet assaut de franchise qui scelle la réconciliation avec Condé dans une page mémorable (Orléans, 2005, p. 98) que Jean Garapon commente à la façon d'un tournoi de sincérité chevaleresque¹⁴. S'avouant l'un à l'autre la haine réciproque qui les animait par le passé, la princesse et son cousin se retrouvent dans un face-à-face jubilatoire qui révèle leur affinité de caractère et l'intérêt mutuel qu'ils se portent. Ici, même si le dialogue est loin d'être « tendre », il vibre cependant de cette énergie et de cet abandon qui en font un véritable *duo*.

Proposer sans imposer

Dans la course au mariage, Charles II parvient bien à se mettre en valeur, mais il ruine ses chances auprès de la princesse en criant victoire trop tôt. Pour justifier son renoncement à cette union plausible, la mémorialiste évoque l'effet calamiteux des rumeurs qui lui reviennent : pour consolider les affaires des Stuart, le prétendant et son porte-parole

¹¹ Vient d'abord Louison Roger, que Gaston installe auprès de sa fille en 1637, puis Mademoiselle de Saint-Mégrin en 1644, et enfin Mademoiselle de Saujon en 1647, voir respectivement dans l'édition citée de Chéruel : Orléans, 1858, t. I, p. 20-21, 95-96 et 135-136. Sur la vie amoureuse du duc, voir le chapitre 6 (« Un vert-galant, comme son père Henri IV ? ») de *Gaston d'Orléans prince de la liberté* de Jean-Marie Constant (2013).

¹² « Madame, qui prit quelque jalousie de l'amour de Monsieur, m'en sut mauvais gré, quoique je ne contribuasse en façon quelconque à cette galanterie : ce que l'on ne devait même appréhender par mon humeur, qui est directement opposée à cette sorte d'occupation. Comme Saint-Mégrin était une très honnête fille, je ne pouvais l'empêcher de me venir voir, et Monsieur encore moins » (Orléans, 1858, t. I, p. 95-96).

¹³ « Il me répartit aigrement... » (Orléans, 2005, p. 198).

¹⁴ Voir Garapon, 1989, p. 130.

veulent entériner l'alliance en faisant comme si elle était déjà conclue et affirment que la princesse négligera les risques matériels pour faire un mariage d'amour avec ce beau roi sans pouvoir. Mais c'est bien méconnaître la fierté et la soif d'autonomie de la petite-fille d'Henri IV, qui tient à s'engager de sa propre décision, et en pesant mûrement les bénéfices de l'opération : « [c]ette manière d'empire que l'on prétendait prendre sur moi ne me plut non plus que l'amour [...] » (Orléans, 2005, p. 108). Les sentiments ne sauraient se décréter ni s'imposer à la principale intéressée.

Par contraste, on voit combien le prince de Condé offre une disponibilité admirable, qui rend le mariage tentant. Ce cousin n'évolue pas sur le terrain des prétendants de la princesse, ce qui lui évite d'exercer la moindre pression sur elle. Le type d'alliance politique et personnelle qu'il a noué avec sa cousine lui donne le rôle d'un chevalier servant : aussi usuels soient-ils dans le langage de la civilité, c'est bien les termes du service que le prince emploie pour s'engager à tout faire afin de procurer à la princesse le brillant « établissement » auquel elle aspire¹⁵ – ce qui fait bien sûr une forte différence avec la mauvaise volonté de Gaston d'Orléans dès qu'il s'agit de favoriser le mariage de sa fille. Ainsi, quand le valeureux capitaine combat au loin pour les intérêts du parti des princes, la narratrice peut considérer qu'il combat aussi pour elle. Il apparaît ainsi à la fois lointain et proche, objet d'admiration fervente et camarade attentionné quand il vient rendre compte des avancées et des difficultés de son entreprise, montrant une confiance dont le père, une fois de plus, se montre avare¹⁶.

Cet équilibre dans la relation explique sans doute comment Mademoiselle se laisse aller à envisager leur union (non sans un certain opportunisme un peu glaçant) lorsqu'on apprend, au printemps 1651, que l'épouse de Condé souffre d'une maladie qui met sa vie en péril (Orléans, 2005, p. 99)¹⁷. Le caractère aussi inattendu que raisonnable de cette hypothèse matrimoniale permet à la princesse d'y songer à loisir, et en toute liberté. Mais une fois cette hypothèse écartée par la guérison de l'épouse, les deux cousins s'empressent de retrouver le climat de proximité amicale qui constitue le tempérament naturel et propice de leur relation.

¹⁵ Voir les termes de la lettre de Condé du 6 avril 1652 : « il n'y a rien au monde que je ne fasse pour votre service ; faites-moi l'honneur d'en être persuadée et de faire un fondement certain là-dessus » (Orléans, 2005, p. 140-141). Voir déjà p. 110 et 114 le projet évoqué par Condé de faire de notre autrice la nouvelle reine de France en lui faisant épouser Louis XIV.

¹⁶ « Monsieur ne m'[a] jamais fait l'honneur d'avoir de confiance en moi. [...] Pour Monsieur le Prince, il n'en faisait pas de même : car il ne savait rien dont il ne fit part [...]. Souvent il me voulait conter ce qui se passait » (Orléans, 2005, p. 154).

¹⁷ Voir *La Culture d'une princesse. Écriture et autoportrait dans l'œuvre de la Grande Mademoiselle (1627-1693)* de Jean Garapon (2003, p. 127).

Savoir s'exposer

Un troisième et dernier critère de jugement sur les personnages masculins tient à leur capacité de s'exposer : on entend par là un comportement vertueux qui ferait la jonction entre la bravoure et la tendresse, et que Jean Garapon évoque pour sa part en termes d'humanité ou de sensibilité¹⁸. Le véritable héros, aux yeux de Mademoiselle, est celui qui ne refuse pas d'exposer son corps et son cœur aux atteintes du sort : il marche au-devant du danger, mais il ne cache pas sa douleur quand la violence des événements frappe les êtres auxquels il est attaché. Les romantiques nous ont rendus familiers de ce type de héros au grand cœur, aussi intrépides que sensibles, pour la bonne raison que le XVII^e siècle a inspiré les plus célèbres de ces personnages, si l'on pense au D'Artagnan de Dumas ou au Cyrano de Rostand. Le parallèle relèverait moins de l'anachronisme que d'une continuité permise par la transmission de certains modèles virils à travers la littérature.

La confrontation entre Gaston d'Orléans et Condé, comme entre le duc et sa fille, est récurrente à cet égard, et produit des constats de grandeur et de décadence. Le rapprochement donnant naissance à la Fronde des princes vient de l'audace avec laquelle Monsieur brave l'autorité de la reine et de Mazarin pour réclamer la libération de Condé, alors même qu'il avait œuvré pour le faire emprisonner au départ, une audace dont la princesse se réjouit. Mais durant l'année 1652, toutes les fois que Mademoiselle intervient, elle le fait pour compenser un certain retrait de son père, qui semble tenté de négocier de son côté avec Louis XIV et Mazarin, et refuse de s'exposer en personne aux aléas de la guerre civile. Son refus éclate ostensiblement lors de la journée du faubourg Saint-Antoine, où le duc abandonne son allié au plus fort du danger. Dans le regard déçu que la mémorialiste pose sur son père, on lit bien sûr un soupçon de lâcheté ou de trahison, mais aussi une indignation devant la dureté de cœur que le père démontre à ce moment, puisqu'il ne semble pas avoir une pensée pour les hommes de sa maison qui risquent de périr avec Condé, tandis que l'héroïne des *Mémoires*, au contraire, voit défiler des noms et des visages dans son esprit inquiet¹⁹.

Il faut comparer ce passage à la réapparition spectaculaire de Condé, quelques pages plus loin, lorsqu'il se présente marqué par le fracas de la bataille :

[il] était dans un état pitoyable, il avait deux doigts de poussière sur le visage, ses cheveux tout mêlés ; son collet et sa chemise étaient tout pleins de sang, quoiqu'il n'eût pas été blessé ; sa cuirasse était toute pleine de coups et il tenait son épée à la main, ayant perdu le fourreau ; il la donna à mon écuyer. Il me dit : « Vous voyez un homme au désespoir ; j'ai perdu tous mes amis. [...] il était tout à fait affligé ; car, en entrant, il se jeta sur un siège, pleurant et me disant : « Pardonnez à la douleur où je suis. » Et après cela, que l'on me dise qu'il n'aime rien ! Pour moi, je l'ai toujours connu tendre pour ce qu'il aime. (Orléans, 2005, p. 167).

Monsieur le Prince affiche ici la réaction inverse de Monsieur : l'un, insensible et distant, savoure sa rancune à l'abri de son palais du Luxembourg ; l'autre porte dans sa chair

¹⁸ Voir Garapon, 2003, notamment p. 126 et 142, et 1989, p. 149.

¹⁹ « [...] mes larmes n'eurent pas plus de pouvoir sur lui que mes discours. Il était difficile de n'en pas verser en l'état auquel l'on se trouvait : quand l'intérêt de Monsieur le Prince et celui de quantité d'amis ne s'y serait pas trouvé, j'avais grande pitié de force officiers des troupes de Monsieur, honnêtes et braves gens qui me venaient tour à tour dans l'esprit » (Orléans, 2005, p. 164).

la marque de ses vertus militaires et ne refuse pas de se montrer vulnérable en s'effondrant en larmes à la pensée de ses compagnons sacrifiés. Bien sûr, la mémorialiste s'attache ici comme ailleurs à défendre la réputation de Condé, qui n'est plus, au moment de la rédaction, qu'un opposant en déroute ayant rallié l'armée espagnole. Mais l'apologie politique se mêle au souci sans doute plus personnel de conserver au personnage sa valeur d'alter ego dans l'ordre des sentiments. « [T]endre pour tout ce qu'il aime », le définit-elle : de façon révélatrice, l'adjectif « tendre » opère une sorte d'élargissement sémantique, puisqu'il assimile la déchirure que Condé ressent pour la perte de ses hommes à une douleur qui vaudrait aussi dans les relations amicales et amoureuses. Les différents types de liens affectifs sont confondus dans cette appréciation élogieuse. Le héros masculin brille alors par sa capacité à *se laisser attendre* par le souvenir de visages aimés.

Quant à Charles II, il est lui aussi jugé à l'aune des risques qu'il prend pour recouvrer son royaume : quand l'hypothèse de leur union semble sur le point d'aboutir, la princesse l'encourage vigoureusement à retourner mener la lutte dès leur mariage conclu plutôt que de prolonger par amour son séjour auprès d'elle²⁰. Mais, auparavant, à son retour d'Angleterre en 1651, elle se montre légèrement ambiguë quand elle remarque que l'infortuné souverain lui cache sa détresse pour faire bonne figure et ne pas briser la gaieté de leurs échanges :

Il me parut, par tout ce qu'il me disait, être un amant timide et craintif qui ne m'osait pas dire tout ce qu'il pensait pour moi et qui aimait mieux que je le crusse insensible à ses malheurs que de m'en ennuyer par le récit ; car, aux autres personnes, il ne parlait point de la joie qu'il avait d'être en France ni de son envie de danser. Il ne me déplut pas [...]. (Orléans, 2005, p. 103)

Certes, cette discrétion la flatte car elle permet de mesurer les sentiments du prince à son égard. Et cependant, on peut entendre en lisant ce passage comme une pointe de regret : la confiance du roi déchu sur le désastre de ses affaires aurait pu créer cette intimité de confiance que la princesse semble rechercher dans ses relations avec les hommes.

En concluant cette relecture de la première partie des *Mémoires* de la Grande Mademoiselle, on peut insister sur trois couples de notions antagonistes qui méritent d'être associées étroitement quand on étudie la perception du masculin par une femme de ce rang et de ce caractère : dans la vie et les écrits de la duchesse de Montpensier, on reconnaît l'intrication entre la recherche du pouvoir et la demande d'affection, entre le jugement porté sur les hommes et le souci de les comprendre, enfin, entre le désir d'autonomie qui s'oppose à la tutelle masculine et le désir d'une relation nourrie avec un vis-à-vis masculin. L'épanouissement auquel aspire la mémorialiste implique bien d'affirmer sa part de liberté à l'égard de son père ou de ses prétendants, en s'autorisant de la puissance du sang royal et des immenses biens dont elle est héritière. Mais il implique aussi un idéal relationnel de complicité avec certains hommes, dans la conversation comme dans l'action.

²⁰ « Il me répliqua : “Quoi ! dès que je vous aurai épousée, voulez-vous que je m'en aille ?” Je lui dis : “Oui, car si cela est, je serai plus obligée que je ne suis de prendre vos intérêts ; et ici je vous verrais avec douleur, dansant le tricotet et vous divertir, lorsque vous devriez être en lieu ou de vous faire casser la tête ou de vous remettre la couronne dessus, qui serait indigne d'y être si vous ne l'alliez quérir à la pointe de votre épée et au péril de votre vie” » (Orléans, 2005, p. 106).

Références

Œuvre analysée et autre source primaire

ORLÉANS Anne-Marie-Louise d', duchesse de Montpensier

- (2020), *Mémoires*, dans *Œuvres complètes*, Jean Garapon (éd.), Paris, Honoré Champion.
- (2005), *Mémoires de la Grande Mademoiselle*, Bernard Quilliet (éd.), Paris, Mercure de France, coll. « Le Temps retrouvé ».
- (1858-1859), *Mémoires de Mademoiselle de Montpensier, petite-fille de Henri IV*, Adolphe Chéruel (éd.), Paris, Charpentier.

LAFAYETTE Marie-Madeleine Pioche de La Vergne, comtesse de (2003), *La Princesse de Montpensier suivi de La Comtesse de Tende*, Laurence Plazenet (éd.), Paris, Librairie Générale Française, coll. « Le Livre de Poche ».

Sources secondaires

CONSTANT Jean-Marie (2013), *Gaston d'Orléans prince de la liberté*, Paris, Perrin.

DUFOUR-MAÎTRE Myriam (1999/2008), *Les Précieuses. Naissance des femmes de lettres en France au XVII^e siècle*, Paris, Champion, coll. « Champion Classiques Essais ».

GARAPON Jean

- (2019), « Deux visages de l'héroïsme féminin avant et après la Fronde : Mlle de Montpensier et Mme de Longeville », dans Gilbert Schrenck, Anne-Élisabeth Spica et Pascale Thouvenin (dir.), *Héroïsme féminin et femmes illustres (XVI^e-XVII^e siècles). Une représentation sans fiction*, Paris, Classiques Garnier, p. 205-217.
- (2003), *La culture d'une princesse. Écriture et autoportrait dans l'œuvre de la Grande Mademoiselle (1627-1693)*, Paris, Champion.
- (1989), *La Grande Mademoiselle mémorialiste. Une autobiographie dans le temps*, Paris, Droz.

GERVASI Laurène (2019), *La Liberté dans les mémoires féminins au XVII^e siècle*, Paris, Classiques Garnier.

TSIMBIDI Myriam (2013), *La Mémoire des lettres. La lettre dans les Mémoires du XVII^e siècle*, Paris, Classiques Garnier.

VERGNES Sophie (2013), *Les Frondeuses. Une révolte au féminin (1643-1661)*, Seyssel, Champ Vallon.

LES HOMMES, OBJETS D'UN DISCOURS AMBIVALENT DANS LES ÉCRITS DE Mme DE MAINTENON

Anne Boiron

Docteure, Littératures Antiques et Modernes (LAMO) EA 4276

Université de Nantes



Résumé : Inverser les perspectives de manière à étudier le regard porté par les femmes sur le monde, et non plus celui que l'on porte sur elles, se révèle particulièrement intéressant dans le cas de Mme de Maintenon, figure historique énigmatique que l'on a vainement cherché à comprendre grâce à la vision que ses contemporains avaient d'elle, quand, au contraire, son propre point de vue, auquel une vaste correspondance nous donne accès, révèle une personnalité riche, loin des stéréotypes. Nous nous proposons donc de prendre un chemin de traverse, de suivre le regard que l'épistolière porte sur l'autre sexe en nous demandant si, paradoxalement, cette voie ne permettrait pas de mieux approcher la complexité de la marquise. L'œuvre épistolaire de Mme de Maintenon est particulièrement intéressante en ce qu'elle permet de confronter ses déclarations officielles, qui vantent la supériorité des hommes, et les actions d'une épistolière qui tend plutôt à leur faire la leçon. Or, la manière dont Mme de Maintenon se situe par rapport aux hommes en dit long sur la façon dont elle conçoit sa place dans le monde.

Mots-clés : histoire des femmes, auctorialité féminine, littérature épistolaire, Mme de Maintenon, Louis XIV.

Abstract: Thinking of women as subjects with their own vision of the world, instead of studying the way men look at them is particularly interesting in the case of Mme de Maintenon. Mme de Maintenon is indeed an historical figure, who was too often introduced through the eyes of others. However, the point of view of the marchioness herself reveals a richer character, that contrasts with many stereotypes. We endeavour to take a different way, following the gaze of Mme de Maintenon upon men, asking ourselves if it's not a better way to grasp her complexity. Her epistolary work is particularly interesting, because it allows to confront official statements, in which the marchioness states the superiority of men, to her actions, since she reveals herself much more combative than the submissive image she gives. That's why the way she depicts men informs us about the vision of her place in society.

Keywords: women's history, women's writing, epistolary literature, Mme de Maintenon, Louis XIV.

N ombreuses sont les images de Mme de Maintenon : à l'écrit comme à l'écran, dans le cadre de la fiction comme dans celui de la recherche historique, on s'échine depuis trois siècles à saisir cette personnalité mystérieuse, à collecter les témoignages, souvent contradictoires, qui pourraient nous permettre de comprendre cette « bergère » devenue reine. Alexandre Maral (2011, p. 6) commence ainsi sa biographie de la marquise en soulignant « le danger de voir fabriquer un personnage qui n'a jamais existé ». Le destin fascinant de Françoise d'Aubigné, demoiselle pauvre, veuve de poète, épouse de roi, a suscité de nombreuses quêtes afin de déterminer quelle serait la façon adéquate de considérer le personnage, entre hagiographie et blâme. Cependant, ces démarches tendent à considérer la marquise comme l'objet de discours et non un sujet en produisant, biais du regard dont souffrent couramment les femmes. Saintes ou sorcières, objets d'un discours épидictique, les femmes sont ainsi souvent reléguées au rang d'images fixes qu'il s'agirait d'interpréter, et non de sujets mouvants, plus complexes, dont on étudierait les actions et la pensée. Au lieu de s'interroger sur l'identité de Mme de Maintenon, de rassembler les témoignages épars sur sa personnalité, on pourrait donc plutôt se questionner sur la manière dont elle juge et observe ses contemporains. L'importante correspondance de Mme de Maintenon offre en effet la possibilité de l'étudier en tant que sujet, de découvrir son regard sur le monde, sans pour autant constituer le satisfaisant autoportrait qu'aurait pu espérer le lecteur moderne, la marquise se prenant assez peu pour objet de ses considérations. Ses lettres ont souvent contribué à l'histoire des femmes, alors que l'on cherchait à retracer l'évolution du regard porté sur elles afin de comprendre leur cheminement vers une émancipation. Dans ce cadre, Mme de Maintenon fait généralement figure d'antiféministe. Cependant, se servir de ses lettres uniquement pour étudier l'histoire des femmes nous paraît à nouveau relever d'un biais critique. De fait, les lettres de la marquise proposent également un discours sur les hommes, trop peu étudié, qui, pourtant, fournit un contre-point nécessaire pour comprendre, d'une part, son point de vue sur les femmes, d'autre part, pour enrichir notre perception de l'épistolière elle-même, qui révèle dans l'ensemble de ses textes une pensée peu univoque. Que révèle le regard de Mme de Maintenon sur les hommes au sujet de sa vision du monde et de sa pensée personnelles ? Pour répondre à ce questionnement, on étudiera principalement la correspondance de la marquise, qui présente l'intérêt d'une écriture quotidienne, évoluant au fil du temps et enrichie par son adaptation au destinataire. Toutefois, pour saisir la particularité de cette parole, on la confrontera à ses textes éducatifs¹ qui contrastent par leur univocité et leur rigidité statutaire. Nous nous interrogerons d'abord sur les éclairages que peut apporter la confrontation de ces deux types de textes. Puis, on se demandera comment le regard que porte Mme de Maintenon sur les hommes influence son attitude envers eux lorsqu'elle leur écrit. Enfin, on s'intéressera au point de vue de Mme de Maintenon sur Louis XIV, figure masculine assez complexe dans la correspondance de la marquise.

¹ Nous nous référons en particulier aux *Proverbes dramatiques* de Mme de Maintenon (2014) ainsi qu'à ses *Entretiens* rassemblés dans *Comment la sagesse vient aux filles* (1998).

DES HOMMES ET DES FEMMES : LE REGARD AMBIVALENT DE MME DE MAINTENON

L'éloge des hommes en « terre conquise »

Mme de Maintenon semble à première vue souscrire aux préjugés misogynes à l'égard de l'intellect des femmes. « Notre sexe », écrit-elle, « est curieux et léger » (Maintenon, 2010, à Mme de Fontaines, 6 octobre 1694, p. 487-488), il a un « esprit faible » qui « flotte [...] à tout vent de doctrine » (Maintenon, 2010, à Bossuet, 10 février 1695, p. 541). Au contraire, les hommes auraient « des esprits plus forts et plus solides » qui leur permettraient de se détacher des « détails et petites pratiques nécessaires pour occuper et contenter les femmes » (Maintenon, 2009, au Marquis de Montchevreuil, 23 décembre 1688, p. 776). En somme, le cerveau féminin serait mou, impressionnable, ce qui l'empêcherait de concevoir des abstractions. Selon Mme de Maintenon, la raison féminine comparée à celle des hommes comporterait des fragilités innées, fragilités qu'une bonne éducation pourrait contenir, mais pas détruire.

Notons toutefois que Mme de Maintenon utilise ces stéréotypes misogynes dans un contexte particulier, à des fins rhétoriques. Il s'agit pour elle de convaincre son destinataire de sa bonne foi notamment et de donner d'elle une image soumise et pieuse. Dans les exemples que nous avons relevés, l'esprit des femmes est représenté comme un faible drapeau suivant le sens du vent précisément dans une lettre où Mme de Maintenon cherche l'aide de Bossuet à propos de l'affaire du quiétisme. La mise en avant de ce préjugé par la marquise contribue à la distinguer de Mme Guyon. L'épistolière surjoue le personnage de la femme soumise, qui ne se permettrait jamais de réfléchir à la doctrine et de se mêler de théologie, afin de donner d'elle une image que son destinataire pourrait favorablement accueillir. Bossuet reproche en effet à Mme Guyon de s'être affranchie des limites imposées à son sexe, comme il l'explique dans une lettre adressée à la quiétiste :

Je ne prétends pas vous exclure d'écrire pour vos affaires, ni pour entretenir avec vos amis une correspondance de charité ; ce que je prétends, c'est l'exclusion de tout air de dogmatiser, ou d'enseigner. (Bossuet, 1909-1925, à Mme Guyon, 4 mars 1694, p. 164)

En s'étant intéressée à la doctrine, Mme Guyon a empiété sur le rôle des prêtres, sur leur mission apostolique, et c'est cette transgression qui lui est d'abord reprochée. Aussi, en se présentant comme une femme consciente des faiblesses féminines, faiblesses qui empêchent son sexe de participer à la mission apostolique, Mme de Maintenon s'érige en anti-Mme Guyon et donne d'elle une image favorable. Finalement, l'éloge des hommes ne correspond peut-être pas tant à une vision de l'autre sexe qu'à une négociation de son image. De même, la louange de l'esprit « fort » des hommes dans la lettre à Montchevreuil doit faire oublier au marquis qu'une femme se permet de lui faire la leçon. Dans cette lettre, Mme de Maintenon s'oriente vers la mission apostolique du prêtre. Cela peut expliquer qu'elle ressente le besoin d'afficher la faiblesse des femmes, afin de ne pas paraître trop présomptueuse, de ne pas se rapprocher du pire type de « femme savante » : la théologienne. En outre, l'éloge du sexe du destinataire s'inscrit dans une pédagogie douce, toujours pratiquée par Mme de Maintenon, qui encourage son élève par la louange, plutôt que de s'appesantir sur ses défauts.

Par conséquent, Mme de Maintenon présente le plus souvent les hommes comme un sexe supérieur, lorsqu'elle écrit... à des hommes, particulièrement des prêtres. La référence au sexe fort correspondrait à la vision pragmatique du monde qu'a la marquise, qui préfère s'adapter aux préjugés de son époque pour les utiliser à son avantage, plutôt que de tenter de les modifier en fonction de ses idéaux ou de son point de vue personnel. Il semble donc vain de chercher dans les lettres de la marquise une vision unifiée des hommes.

L'éloge des hommes, pour mieux critiquer les femmes

L'éloge des hommes constitue ainsi pour la marquise un outil de séduction de ses destinataires masculins. Faut-il en ce cas chercher des réponses dans ses lettres adressées aux femmes qui, parce qu'elles sont écrites à des personnes du même sexe, seraient plus sincères ? Il semble au contraire qu'il faille se garder de cette orientation. Mme de Maintenon fait en réalité souvent appel à des préjugés misogynes pour justifier ses critiques à l'égard d'individus particuliers. Dans ses lettres, elle reprend ainsi souvent l'idée traditionnelle d'une « soumission naturelle » de la femme lorsqu'elle écrit aux Dames de Saint-Louis. Il est en effet crucial pour la fondatrice de Saint-Cyr de maintenir ses Dames dans une soumission irréprochable, afin de parfaire sa propre image de fondatrice vertueuse. En plein épisode quiétiste, elle blâme ainsi les Dames de Saint-Louis d'être même moins obéissantes que les hommes :

Cependant, les hommes sont moins opposés à l'obéissance que les femmes et entre les personnes du sexe les religieuses sont les plus indépendantes. Dieu leur a donné des supérieurs comme à tous les fidèles, elles en augmentent le nombre par les vœux qu'elles font, et dès qu'ils sont faits, elles ne songent plus qu'à se soustraire à l'obéissance. Un supérieur qui veut s'acquitter de son devoir en visitant un couvent le révolte tout entier, les libertines lui manquent de respect ouvertement et sa visite devient le sujet de la raillerie des conversations ; les plus sages gardent un respect apparent, mais elles lui cachent tout ce qu'elles peuvent lui cacher. (Maintenon, 2010, aux Dames de Saint-Louis, 25 octobre 1694, p. 508-509)

Tantôt « tyranniques » (Maintenon, 2009, à Charles d'Aubigné, 25 juin 1684, p. 532), possédant un esprit « plus fort et plus solide » (Maintenon, 2009, au marquis de Montchevreuil, 23 septembre 1688, p. 776) que les femmes, les hommes sont ici paradoxalement plus obéissants. Il ne faut pas vraiment y voir une contradiction de fond de la marquise, mais plutôt la marque de son adaptation à ses destinataires. Les religieuses de Saint-Cyr la mécontentant par leur attirance pour le quiétisme, elle fait la satire des femmes, particulièrement des sœurs, qui, en désobéissant aux hommes, désobéissent doublement à Dieu, puisqu'elles remettent en cause et la soumission prescrites aux femmes et le vœu d'obéissance promis par les religieuses. La diatribe s'appuie sur deux contre-modèles – les libertines et « les plus sages » – qui, finalement, se réduisent à une même insoumission intérieure, déguisée ou non à l'extérieur.

En somme, Mme de Maintenon proclame régulièrement une vision positive des hommes et une vision négative des femmes, mais à des fins rhétoriques, pour convaincre ou persuader un destinataire, ce qui ne doit pas nous conduire à souscrire automatiquement à ces points de vue, au caractère plus officiel que personnel.

Le vrai visage du « prince charmant » : un enjeu éducatif²

Par ailleurs, un autre discours « officiel » parcourt la correspondance, et, plus globalement, l'ensemble de l'œuvre de Mme de Maintenon. Pour la marquise, fondatrice de Saint-Cyr, école destinée, notamment, à la formation de futures mères de famille, les hommes sont avant tout pensés comme des maris. Or, pour elle, le mari est tyrannique. Ce thème, fortement présent dans son œuvre, vise vraisemblablement à amoindrir les espoirs de jeunes élèves qui, lassées des contraintes de l'école, pourraient rêver d'une liberté trouvée dans le mariage. Au contraire, on peut lire dans un entretien avec les Demoiselles de la classe bleue qu'une religieuse a plus de chances d'être heureuse qu'une femme mariée :

– Hélas ! Madame, dit une maîtresse, nous pouvons bien dire que nous ne souffrons rien, nous autres religieuses.

– Assurément, reprit Mme de Maintenon, et nous n'avons pas tort quand nous disons à ces Demoiselles que le mariage a de grandes peines. Saint Paul en avertit les chrétiens de son temps, et leur dit que les personnes mariées souffriront les afflictions de la chair. Encore, poursuivit-elle, si tous les maris étaient comme celui dont nous venons de parler, car, comme il n'était pas chez lui, au moins sa femme était libre dans sa chambre ; mais il s'en faut bien. La plupart reviennent souvent plus d'une fois dans la journée, et ils reviennent en faisant toujours sentir qu'ils sont les maîtres ; ils entrent en faisant un bruit désespéré, souvent avec je ne sais combien d'autres hommes ; ils vous amènent des chiens qui gâtent tous les meubles ; il faut qu'une femme le souffre : elle n'est pas la maîtresse de fermer une fenêtre ; si son mari revient tard, il faut qu'elle l'attende pour se coucher ; il la fait dîner quand il lui plaît ; enfin, elle n'est comptée pour rien. (Maintenon, 1998, « Instruction aux Demoiselles de la classe bleue », p. 294-296)

Le mariage soumet la femme à une obéissance constante : elle doit accepter toutes les lubies de son mari et n'est pas même « maîtresse de fermer une fenêtre », référence vraisemblable à la frilosité de la marquise, peu ménagée par un royal époux amoureux du grand air. Ainsi, dans ses *Proverbes*, Mme de Maintenon avertit ses élèves des désillusions au-devant desquelles elles courent en se représentant le mariage comme un état de liberté. Étroitement surveillées, menant une vie très réglée, les Demoiselles de Saint-Cyr pouvaient considérer ces contraintes comme le signe d'une dépendance enfantine que le passage à l'âge adulte dissiperait. La conversation « Sur la contrainte » dépeint ainsi une jeune fille s'imaginant goûter enfin la liberté après Saint-Cyr. Ses compagnes la corrigent en lui montrant que c'est au contraire à Saint-Cyr qu'elle bénéficie d'une réelle liberté³. En mettant en scène des personnages plus variés, les *Proverbes* permettent de représenter différentes situations dans lesquelles une femme peut perdre sa liberté dans le mariage. Ainsi, le proverbe 35, cruellement intitulé « Où la chèvre est liée, il faut qu'elle brouste », raconte l'histoire de Mme de Mercour, jeune femme pensant jouir d'une grande liberté grâce à son mariage imminent avec un homme riche. Mais peu après la cérémonie, le

² Voir Mongenot, 2012 et Plagnol-Diéval, 1994.

³ « Mlle Auguste : Je croyais qu'on n'était contrainte que dans l'enfance, ou dans un Couvent. / Mlle Hortense : Vous verrez un jour, Mademoiselle, que ce temps-là a été le plus heureux et le plus libre de toute votre vie. » (Maintenon, 2011c, p. 84)

nouveau mari se révèle tyrannique. Mme de Mercour demande alors l'aide de son amie, Mme de Neufchatel, qui ne peut que lui rappeler l'aspect définitif de son engagement : « Il est le maître ; les lois sont contre vous, et vous n'avez point d'autre parti à prendre qu'à vouloir ce qui lui plaira » (Maintenon, 2014, p. 293). Face à ces hommes tyranniques, Mme de Maintenon s'efforce d'amoindrir le choc de la désillusion que pourraient subir les jeunes épouses en ne faisant jamais passer le mariage, même heureux, pour un conte de fée. Les textes dramatiques de la marquise semblent donc, pour toute réponse, préparer les Demoiselles à une dure réalité, éventuellement leur permettre de faire un choix éclairé. Ils rencontrent ainsi un cliché de la littérature contemporaine voulant que le fiancé-prince charmant se transforme peu après le mariage en un crapaud-époux tyrannique. Bussy-Rabutin l'évoque à l'occasion du mariage de sa fille :

Tous les commencements sont beaux. Les maris sont encore amants au bout de six semaines. Cela ne va que du plus au moins ; mais enfin les plus honnêtes, au bout d'un an seulement, sont des maîtres. (Bussy-Rabutin dans Sévigné, 1975, p. 200)

Mais de la plaisanterie à la réalité, il n'y a qu'un pas : la lettre de Bussy recouvre un état de fait bien réel que Mme de Maintenon s'efforce parfois de corriger chez ses proches.

DE LA THÉORIE À LA RÉALITÉ : EXISTE-T-IL DES MARIS « HONNÊTES » ?

« *Les hommes font et défont les maisons* »

Alors même qu'elle enseigne aux Demoiselles, dans la lignée fénelonienne, que « les femmes font et défont les maisons » (Maintenon, 2014, p. 334), Mme de Maintenon semble plutôt persuadée du contraire concernant les hommes de sa propre famille. Il faut dire que Charles, son frère, est particulièrement dépensier. Aussi, alors qu'un projet d'union avec une Demoiselle se dessine en 1677, la marquise décide de le sermonner :

Elle [la fiancée] m'a dit que vous aviez perdu au jeu, l'hiver passé, 12 ou 14 000 francs. J'espère que vous ne jouerez plus, si vous l'épousez, et je vous crois trop honnête homme pour vouloir vous marier dans le dessein de mettre une femme et des enfants à l'hôpital. [...] Au nom de Dieu, réglez-vous et établissez de quoi passer votre vieillesse tranquillement. Je vous le dis, sans autre intérêt que le vôtre. Répondez-moi bien positivement sur ce mariage. Il faudrait avoir la justice que, ne pouvant assurer le douaire, que vous la laissassiez maîtresse de son bien. Il est vraisemblable que vous serez son maître, ainsi vous feriez une honnêteté qui ne vous coûterait guère. (Maintenon, 2009, à Charles d'Aubigné, 26 octobre 1677, p. 244-245)

Dans cette lettre de remontrances, l'épistolière exhorte son frère aîné à la fois à opter pour une meilleure gestion de son argent, afin d'assurer sa vieillesse, et à se montrer un mari « honnête », ce qui consiste, selon elle, à ne pas ruiner sa future épouse. Celle-ci doit en effet lui apporter, selon la même lettre, entre cent mille et cent-vingt mille francs, et, malgré l'importance de la somme, Mme de Maintenon perçoit bien que, compte tenu de la manière de vivre de son frère, la dot risque de ne pas faire long feu. L'épistolière

l'engage donc à réformer son train de vie, mais également à pousser l'honnêteté jusqu'à laisser une marge d'indépendance financière à l'épouse. La marquise combat également l'inclination à la dépense d'un autre de ses proches, son cousin de Villette, là encore pour qu'il ne ruine pas sa famille :

Je souhaite de tout mon cœur que vous le soyez assez [sage] pour réduire votre dépense au projet de recette que vous avez fait et que par là vous épargniez quelque chose pour vos deux Sophie, qui ne doivent pas souffrir de leur désintéressement. (Maintenon, 2011a, au marquis de Villette, 24 avril 1698, p. 70)

Les « deux Sophie » sont la nouvelle épouse du marquis, surnommée « Sophie » en raison de sa sagesse, et leur fille, prénommée Sophie qui, selon toute vraisemblance, doivent lui survivre, Philippe de Villette s'étant remarié en 1695, à soixante-trois ans, avec une ancienne Demoiselle de Saint-Cyr alors âgée de vingt ans. La sympathie qu'éprouve toute sa vie l'épistolière pour son ancienne élève et désormais cousine l'engage vraisemblablement à plaider pour la sécurité financière de la jeune femme et de sa fille. Le bon caractère, issu de la bonne éducation qu'elle a reçue, de la jeune Mme de Villette, aussi désintéressée que sa fille qui aurait dit, chose admirable pour son jeune âge, qu'elle « ne se soucie pas d'avoir des terres » (Maintenon, 2011a, p. 70), poussent donc Mme de Maintenon à faire de son cousin le seul responsable des imprudences financières commises. L'honnête mari recherché et promu par la marquise met donc sa famille à l'abri du besoin, d'autant plus facilement que les Demoiselles de Saint-Cyr sont des femmes capables, et que la ruine des maisons ne pourrait venir d'elles selon leur institutrice. Apportant en dot des capacités utiles à leurs maris, les Demoiselles de Saint-Cyr n'ont donc plus qu'à trouver un époux « honnête », qui sache à la fois leur déléguer des tâches au sein du ménage et ne pas dilapider l'argent.

Avec les privilèges viennent de grandes responsabilités

Cette lettre de remontrances » nous oriente également vers une autre condition du mariage harmonieux selon la marquise : la femme n'est pas la seule responsable de la bonne entente des époux. Certes, c'est à elle d'être complaisante :

Vous n'avez à présent que deux choses à faire, Madame, servir Dieu et contenter votre mari. Ayez pour lui toutes les complaisances qu'il exigera ; entrez dans toutes ses fantaisies autant que cela n'offensera pas Dieu. (Maintenon, 2011a, à Mlle d'Osmond, 24 février 1705, p. 580)

Néanmoins, les bons maris sont, selon la marquise, les hommes suffisamment honnêtes pour chercher à bien vivre avec leur épouse, et non à les « tyranniser ». Même dans le cas d'une femme qu'elle apprécie et estime peu, sa belle-sœur, Mme de Maintenon se montre capable de juger lucidement l'attitude de son frère et de prendre la défense de Mme d'Aubigné dans une sorte de solidarité féminine :

Les hommes, avec votre permission, sont un peu tyranniques ; ils aiment toutes sortes de libertés et n'en laissent aucune. Ils enferment pendant qu'ils courent, et croient une femme trop heureuse de les recevoir quand il leur plaît de revenir. Cela est hasardeux avec la plu-

part et imprudent avec toutes. Vous les trouvez de très mauvaise humeur, quand elles se sont ennuyées tout le jour, et pour moi, je ne songerais pas à divertir celui qui n'aurait nulle attention à mon divertissement. Votre femme est d'une vertu et d'une soumission, de l'aveu de tout le monde, qui devrait vous obliger à toutes sortes de complaisances. Essayez de mes conseils, mon cher frère ; comme j'ai été plus dans le monde que vous, j'ai plus d'expérience et j'ai tant connu le fonds de plusieurs familles que je sais très bien comme il faudrait vivre, les uns avec les autres, pour avoir la paix. (Maintenon, 2009, à Charles d'Aubigné, 25 juin 1684, p. 532-533)

Alors que Charles a dû une nouvelle fois se plaindre de son épouse — lui qui l'a épousée sur un coup de tête pour s'en repentir peu de temps après —, Mme de Maintenon répond, non en abondant dans son sens, mais au contraire en prenant la défense d'une femme qui, certes, n'est pas parfaite, mais du moins dont Charles n'a pas à se plaindre. Mme d'Aubigné est vertueuse et soumise, son époux devrait s'en contenter. En outre, par une sorte de discours pédagogique sur le mariage, Mme de Maintenon souligne la responsabilité que porte Charles dans leur mésentente. Plus âgé, plus intelligent, c'est à lui de faire preuve de complaisance pour son épouse, et de veiller à la rendre plus heureuse en lui ménageant des « plaisirs honnêtes ». Or, Charles, comme beaucoup d'hommes, ne remplit pas son rôle et commande sans donner l'exemple. Faisant preuve d'empathie, Mme de Maintenon affirme même qu'il est « imprudent » de délaisser ainsi son épouse, lui donnant de bonnes raisons d'entretenir un grief à son encontre. En définitive, la marquise promeut une meilleure compréhension des époux afin de leur rendre la vie plus agréable. Les complaisances doivent donc aller dans les deux sens, et les meilleurs mariages sont ceux où les deux époux savent se montrer honnêtes l'un envers l'autre.

LE ROI : UN HOMME COMME LES AUTRES ?

L'image du mari tyran, ou comment forger une image de soi

Les hommes sont « tyranniques » (Maintenon, 2009, p. 533) avec leurs épouses, jugeait Mme de Maintenon à propos de son frère. De fait, la correspondance de la marquise témoigne des bouleversements de ses projets causés par les demandes du roi :

J'avais pris médecine hier en montant en carrosse pour Saint-Cyr ; je me suis mise au lit en y arrivant, il y avait trois ou quatre mois que cela ne m'était arrivé. Le Roi ne put sortir, il fallut revenir. Je le trouvai disposé à jouer ; Mme de Dangeau n'y était pas, je passai donc ma soirée assez sérieusement et avec la colique. [...] je voudrais vous voir en arrivant ce soir, je ne crois point y parvenir car selon toutes les apparences, le Roi ne pourra pas sortir. [...] Je suis née pour l'esclavage. (Maintenon, 2013, à Mme de Caylus, 14 mars 1711, p. 154-155)

Ne réussissant pas à trouver, en l'espace de quatre mois, un moment pour se purger, Mme de Maintenon se peint, avec quelque autodérision, incapable d'organiser ses journées comme elle le souhaiterait, au point de ne pouvoir demeurer dans son lit alors qu'elle souffre d'une colique. Mme de Maintenon est souvent obligée de changer ses plans quand le roi « ne peut sortir », c'est-à-dire ne peut occuper son temps libre en se

promenant dans ses jardins. Deux raisons principales peuvent l'en empêcher : d'une part une grave crise de goutte – le roi continuant à se promener en chaise roulante si la douleur n'est pas trop forte –, d'autre part le mauvais temps. Elle explique ainsi au cardinal de Noailles n'être pas libre de ses mouvements en raison de la pluie : « Le mauvais temps fait que le Roi est toujours chez moi et ainsi je ne puis en sortir » (Mme de Maintenon, 2011a, à M. de Noailles, 24 septembre 1704, p. 530). Parmi les rares lettres de Louis XIV à son épouse que nous ayons conservées, nombreux sont les billets la prévenant de ses visites pour cette raison. Lorsqu'il est malade, le souverain tient de surcroît particulièrement à sa présence :

La goutte m'a empêché de dormir, je marche avec peine et je suis dans ma chaise. Je suis aussi enrhumé, je ne sortirai point. Je crois que je pourrai avoir quelques affaires qui m'amuseront jusqu'à 4 heures ; si vous voulez revenir dans ce temps-là, vous me ferez plaisir, Louis. (Maintenon, 2016, Louis XIV à Mme de Maintenon, août 1693, p. 346)

Toujours poli, le roi lui demande donc de revenir de Saint-Cyr, où elle fuit presque quotidiennement la cour, à une heure donnée. Cependant, les allusions régulières de la marquise aux bouleversements que subit son emploi du temps construisent une image d'elle en victime ayant voué son temps et sa santé à son époux. Ainsi, l'amour de la symétrie de Louis XIV attire à la marquise bien des rhumes :

Nous allons pourtant à Fontainebleau, où j'ai encore un très bel appartement, mais sujet au même froid et au même chaud [qu'à Rambouillet], y ayant une fenêtre de la grandeur des plus grandes arcades, où il n'y a ni volet, ni châssis, ni contrevent, parce que la symétrie en serait choquée. Ma solidité a quelque chose à souffrir ainsi que ma santé, de vivre avec des gens qui ne veulent que paraître et qui se logent comme des divinités ; la seule consolation qu'on en peut tirer, et qui n'est pas petite, c'est qu'il n'y a rien qui incommode le Roi, et que, jugeant d'autrui par lui-même, il loge les personnes qu'il honore de ses visites et de son amitié comme il se loge lui-même. (Maintenon, 2013, à Mme des Ursins, 23 juillet 1713, p. 647-648)

Simple mortelle face à la santé surhumaine du roi, la marquise souffre d'avoir à vivre dans des demeures disproportionnées avec sa propre faiblesse. Comme elle l'écrit également à Mme des Ursins, lorsque le roi lui refuse le paravent qui l'aurait protégée du vent : « il faut périr en symétrie » (Maintenon, 2013, à Mme des Ursins, 18 septembre 1713, p. 689). Cette vision du roi en « tyran galant » permet surtout à l'épistolière de construire une image d'elle-même en victime, qui participerait de la construction de sa légende dorée d'épouse dévouée. En effet, le point de vue porté sur le roi dans la correspondance permet surtout à l'épistolière de construire sa propre identité.

Le roi sanctifié

La tactique que la marquise recommande aux Demoiselles avec leur époux, et qu'elle emploie elle-même avec le roi, mêle patience et douceur afin d'obtenir un meilleur résultat, comme avec les enfants. Elle explique sa stratégie dans une lettre à M. de Noailles peu après son accession à l'archevêché de Paris :

Voici une lettre qu'on lui a écrite il y a deux ou trois ans. Il faudra me la rendre ; elle est bien faite, mais de telles vérités ne peuvent le ramener, elles l'irritent ou le découragent ; il ne faut ni l'un ni l'autre, mais le conduire doucement où l'on veut le mener. (Maintenon, 2010, à M. de Noailles, 21 décembre 1695, p. 631)

La lettre mentionnée, celle de Fénelon au roi, serait, selon Jean Orcibal, véritablement adressée à Mme de Maintenon afin qu'elle influence son époux (Fénelon, 1983, p. 543-551). Cependant, la missive emploie une pédagogie inadéquate qui « irrite ou décourage » et n'a finalement aucun effet sur le cœur du roi. Au contraire, Mme de Maintenon applique une pédagogie adaptée, menant son époux-élève sur le chemin de la conversion :

C'est mal nommer ce qui s'est passé entre le Roi et moi, la veille qu'il fit ses dévotions, que de l'appeler conversation, car je ne pus jamais le faire parler. Je lui contai quelque chose de saint Augustin qu'il écouta avec plaisir, sur cela je pris occasion de lui dire que je ne comprenais pas pourquoi il ne voulait jamais que nous fissions quelque lecture qui l'instruirait et même le divertirait et que je croyais que le Père de La Chaise s'y opposait. Il me dit qu'il ne lui en parlait point et qu'au contraire il le lui avait proposé. Je répliquai que j'avais peine à le croire quand je pensais que je l'avais vu me presser de lui lire des écrits de M. de Fénelon, en lire de saint François de Sales, prier avec moi et être si touché qu'il voulait faire et fit en effet une confession générale ; que tout cela était tombé en 24 heures et que depuis il ne me disait pas un mot sur la dévotion. Il me répondit pour toute chose, qu'il n'était pas un homme de suite ; voulant dire qu'il ne suivait rien. (Maintenon, 2010, à M. de Noailles, 27 décembre 1695, p. 634)

La marquise cherche à éduquer son époux et à davantage le tourner vers Dieu en conjuguant douceur et insinuation. Il s'agit pour elle de lui faire aimer la piété, de l'amener à former davantage son intérieur. L'époux est donc perçu comme un élève, quelque peu récalcitrant, qu'il s'agit de mener patiemment au salut. L'entreprise de conversion du roi par la marquise semble avoir porté ses fruits puisqu'elle déclare à son directeur de conscience, le curé de Saint-Sulpice, en 1715, quelques mois avant la mort de Louis XIV :

Je me doutais bien que vous seriez content du Roi. Il ne se peut rien ajouter à sa bonté. Il a beaucoup d'estime pour vous. Sa religion n'est pas extérieure et, quoi qu'il arrive, il vivra et mourra catholique, apostolique et romain. (Maintenon, 2011b, à Jean-Baptiste-Joseph Languet de Gergy, 24 février 1715, p. 300)

Après la mort, le roi semble sanctifié. Mme de Maintenon multiplie alors les proclamations au sujet de cette sainte mort, notamment auprès de ses amis :

Je voudrais de tout mon cœur, Madame, que votre état fût aussi heureux que le mien. J'ai vu mourir le Roi comme un saint et comme un héros. J'ai quitté le monde que je n'aimais pas, je suis dans la plus aimable retraite que je puisse désirer [...]. (Maintenon, 2011b, à Mme des Ursins, 11 septembre 1715, p. 350)

Fagon, qui se retire également après la mort de Louis XIV se voit adresser une lettre similaire :

Ma retraite est très aimable. J'ai vu mourir le Roi comme un saint, c'est ce que j'avais toujours désiré. J'ai quitté le monde que vous savez que je n'aimais pas ; ma vie sera courte et je ne me trouve point à plaindre. Ma santé commence à se rétablir, et je me trouve bien de mon nouveau régime. (Maintenon, 2011b, à M. Fagon, 18 septembre 1715, p. 355)

Une fois sa « mission » accomplie – assurer le salut du roi – la marquise se présente comme une servante du souverain ayant achevé son service, de même que Fagon. Médecin du corps et médecin de l'âme du roi, ils peuvent donc prendre leur retraite. Ces lettres qui soulignent l'accomplissement par le roi de sa destinée sacrée sont, encore une fois, l'occasion de mettre en lumière l'action de la marquise et sa grande réussite. Si le roi n'est pas un homme comme les autres, son épouse s'est haussée au-dessus des autres femmes. La vision des hommes dans la correspondance de Mme de Maintenon est donc étroitement corrélée, d'une part, à celle des femmes, et, d'autre part, à l'image que Mme de Maintenon a d'elle-même, ou du moins, souhaite construire d'elle-même.

La correspondance de Mme de Maintenon témoigne donc d'une vision des hommes assez courante à son époque, en les dépeignant avant tout comme des maris-tyrans. Cependant, la marquise fait preuve d'originalité par la force pragmatique de ce thème dans son œuvre. En effet, il ne s'agit pas ici d'un motif de plaisanterie ou d'un *topos* romanesque. Mme de Maintenon emploie cette image comme un avertissement de manière à responsabiliser les Demoiselles et à leur permettre de choisir leur état en connaissance de cause. Le discours est à ce point négatif, qu'il peut expliquer que beaucoup de Saint-Cyriennes aient préféré la vie religieuse⁴. Il nous permet cependant d'infléchir l'image donnée de Mme de Maintenon dans plusieurs ouvrages d'histoire des femmes qui tendent à la ranger au rang des antiféministes en raison de sévères déclarations sur son sexe (par exemple Timmermans, 2005, p. 356). Or, ces déclarations sont produites dans des contextes précis, en particulier lorsqu'il s'agit de réprimander les Dames de Saint-Louis pour leur trop grande liberté religieuse, ou quand Mme de Maintenon souhaite donner d'elle-même une image soumise et pieuse. Il faut donc particulièrement se méfier des déclarations de la marquise, qui, sans être misogynes, sont pour le moins pessimistes. Certes, Mme de Maintenon avertit ses Demoiselles des dangers du mariage, cependant, au sein de sa famille, elle ne demeure pas passive. Au contraire, elle intervient auprès de ses proches afin de prendre la défense de leurs épouses et filles en essayant d'en faire de meilleurs époux. Même lorsqu'il s'agit de sa belle-sœur, qu'elle n'apprécie guère, Mme de Maintenon fait preuve d'une solidarité féminine assez surprenante, révélant que, d'après ses observations, les hommes sont autant responsables que les femmes dans les malheurs conjugaux. On est alors tenté d'examiner le dernier mariage de la marquise. Le roi est en effet observé de façon ambivalente. D'un côté, il est homme, et, de ce fait, tyrannise – fort galamment toutefois – son épouse à coup de fenêtres ouvertes et billets commandant un prompt retour auprès de lui à la moindre contrariété – pluie ou maladie. De l'autre, la

⁴ L'étude de Dominique Picco (2008) a établi que l'objectif initial de former des mères de famille avait peu ou prou essuyé un échec, un grand nombre de Demoiselles étant devenues religieuses. La faiblesse de la dot, 3000 livres – bien assez pour rentrer dans un bon couvent, mais bien peu pour se marier – et la clôture de Saint-Cyr où l'on préparait pragmatiquement les jeunes filles au mariage en leur martelant que cet état n'avait rien d'un conte de fée, peuvent expliquer ce déséquilibre. Sur les 3 155 Demoiselles ayant fréquenté l'école, le destin de 1 887, soit 60 % d'entre elles, est connu. Or, elles sont, sur l'ensemble de la période, 28 % à se marier et 31 % à entrer en religion. Les autres sont mortes à l'école (22 %), ou après leur sortie (9 %) sont restées célibataires ou devenues chanoinesses (respectivement 4 %).

personne du roi est sacrée, et accomplit au fil des lettres de la marquise une destinée hors de commun. Cette vision ambivalente du roi permet surtout à la marquise de construire une image d'elle, de réinventer son histoire : aimable victime soumise aux caprices de son époux, elle a pu s'insinuer dans son esprit avec douceur afin de le mener à la conversion, et ainsi constituer un adjuvant essentiel dans l'élévation spirituelle de cet élu de Dieu. Le discours de Mme de Maintenon se révèle donc particulièrement complexe, mêlant l'affirmation d'un point de vue singulier et la réutilisation de *topoi* participant de l'écriture de son histoire. Le point de vue de la marquise sur les hommes n'est pas innocent, son affirmation a toujours un but argumentatif qu'il convient d'examiner, en prêtant notamment attention à la période où a été écrite la lettre et à son destinataire. Cependant, malgré ces difficultés, le discours que tient la marquise sur les hommes permet de proposer une autre appréhension de l'épistolière, de contempler la complexité d'un sujet agissant dans le monde, et de dépasser les regards simplificateurs l'assignant à une image fixe qu'elle a contribué à créer.

Références

- BOSSUET Jacques Bénigne (1909-1925), *Correspondance*, Ch. Urbain et E. Levesque (éd.), Paris, Hachette, 15 volumes.
- FÉNELON François de Salignac de La Mothe-Fénelon (1983), *Œuvres*, Tome I, Jacques Le Brun (éd.), Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade ».
- MAINTENON Françoise d'Aubigné marquise de
- (2009), *Lettres de Madame de Maintenon*, Volume I (1650-1689), Hans Bots et Eugénie Bots-Estourgie (éd.), préface de Marc Fumaroli et introduction de Hans Bots et Christine Mongenot, Paris, H. Champion, coll. « Bibliothèque des correspondances, mémoires et journaux ».
 - (2010), *Lettres de Madame de Maintenon*, Volume II (1690-1697), Hans Bots et Eugénie Bots-Estourgie (éd.), Paris, H. Champion, coll. « Bibliothèque des correspondances, mémoires et journaux ».
 - (2011a), *Lettres de Madame de Maintenon*, Volume III (1698-1706), Hans Bots et Eugénie Bots-Estourgie (éd.), Paris, H. Champion, coll. « Bibliothèque des correspondances, mémoires et journaux ».
 - (2013), *Lettres de Madame de Maintenon*, Volume V (1711-1713), Christine Mongenot (éd.), Paris, H. Champion, coll. « Bibliothèque des correspondances, mémoires et journaux ».
 - (2011b), *Lettres de Madame de Maintenon*, Volume VI (1714-1719), Jan Schillings (éd.), Paris, H. Champion, coll. « Bibliothèque des correspondances, mémoires et journaux ».
 - (2016), *Lettres à Madame de Maintenon*, Volume VIII (1651-1706), Hans Bots, Eugénie Bots-Estourgie et Catherine Hémon-Fabre (éd.), Paris, H. Champion, coll. « Bibliothèque des correspondances, mémoires et journaux ».
 - (1998), « *Comment la sagesse vient aux filles* », *propos d'éducation*, Pierre-Eugène Leroy et Marcel Loyau (éd.), Paris, Bartillat.
 - (2011c), *Les Loisirs de Mme de Maintenon*, Constant Venesoen (éd.), Paris, Classiques Garnier.
 - (2014), *Proverbes dramatiques*, Perry Gethner et Theresa Varney Kennedy (éd.), Paris, Classiques Garnier.
- MARAL Alexandre (2011), *Madame de Maintenon. À l'ombre du Roi-Soleil*, Paris, Belin.

- MONGENOT Christine (2012), « Jeunes filles du XVII^e siècle pour jeunes lectrices d'aujourd'hui, ou la fabrique du féminin en littérature de jeunesse », *Papers on French seventeenth century literature*, vol. 39 (77).
- MONGENOT Christine et PLAGNOL-DIÉVAL Marie-Emmanuelle (dir.) (2013), *Mme de Maintenon : une femme de lettres*, Rennes, Presses universitaires de Rennes.
- PICCO Dominique (2008), « Des Méridionales à la cour : l'exemple des demoiselles de Saint-Cyr (1686-1793) », *Bulletin du Centre de recherche du château de Versailles*, En ligne <http://journals.openedition.org/crcv/2743>
- PLAGNOL-DIÉVAL Marie-Emmanuelle (1997), *Madame de Genlis et le théâtre d'éducation au XVIII^e siècle*, Oxford, Voltaire Foundation, vol. 350 (Studies on Voltaire and the Eighteenth Century), p. 44-80.
- SÉVIGNÉ Marie de Rabutin-Chantal de (1975), *Correspondance*, Tome II, Roger Duchêne (éd.), Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade ».
- TIMMERMANS Linda (2005), *L'Accès des femmes à la culture sous l'Ancien Régime*, Paris, H. Champion.

LA VRAIE GLOIRE D'ÊTRE HOMME
OU LES *AVIS D'UNE MÈRE À SON FILS* PAR LA MARQUISE DE LAMBERT

Valentina Altopiedi

Docteure en histoire moderne

Université de Turin & Université Paris 1 Panthéon Sorbonne



Résumé : En 1728 le marché éditorial parisien s'enrichit des *Avis d'une mère à son fils et à sa fille* par Anne-Thérèse de Marguenat de Courcelles, plus connue sous le nom de marquise de Lambert. Genre hybride entre la pédagogie et la morale, les *Avis* ont connu un considérable succès littéraire, malgré l'opposition de la salonnière à leur publication. En esquissant les principales étapes de la formation morale et sociale d'un jeune homme du XVIII^e siècle, les *Avis d'une mère à son fils* permettent de s'interroger sur la représentation des hommes au prisme du regard féminin. Si la prééminence donnée dans l'éducation des garçons à l'étude de la vertu militaire et à la lecture de l'histoire n'est guère surprenante, il faut souligner que la marquise de Lambert exhorte son fils à « bien plus à travailler sur [son] cœur, qu'à perfectionner [son] esprit ».

Mots-clés : marquise de Lambert, *Avis*, mère, gloire, éducation, fille, fils.

Abstract: In 1728 the French publishing scene discovered the *Avis d'une mère à son fils et à sa fille* by Anne-Thérèse de Marguenat de Courcelles, known as the marquise de Lambert. This work, hybrid between pedagogical text and moralities, got significant success despite opposition from the salonnière to publish it. The *Avis d'une mère à son fils* describes the main steps of the moral and social education of a young man from 18th century and provides us a look at how women portrayed men. While the relevance of history and military glory in boys' education is hardly surprising, it is crucial to emphasize that the marquise de Lambert encourages his son to «work more on his heart than on his mind».

Keywords: marquise de Lambert, *Avis*, mother, glory, education, daughter, son.

INTRODUCTION

En août 1733 le « Mercure de France, dédié au Roy », célèbre hebdomadaire littéraire parisien, publie l'éloge funèbre de la marquise de Lambert, décédée à Paris le 12 juillet 1733. Bernard Le Bovier de Fontenelle, secrétaire de l'Académie des sciences et ami de la marquise, y loue la vie et l'œuvre d'Anne-Thérèse de Marguenat de Courcelles et mentionne en tant qu'« excellent ouvrage » les *Avis d'une mère à son fils et à sa fille*, parus à Paris chez Ganeau en 1728. Pour préserver la réputation d'une femme qui n'avait pas eu l'audace de devenir une femme de lettres, il rappelle l'opposition de la marquise à tout projet de publication. Les *Avis d'une mère* avaient été écrits pour elle-même et pour le petit cercle d'amis qui fréquentait l'hôtel de Nevers, puis avaient été publiés contre la volonté de la marquise par ceux qui « ne crurent point qu'une modestie d'Auteur pu (sic) être sincère » (Mercure de France, p. 1847). Cependant « le mérite de ces ouvrages, la beauté du stile, la finesse et l'élévation des sentimens, le ton aimable de vertu qui y règne partout »¹ avaient retenu l'attention du public français, dont l'appréciation était confirmée par plusieurs éditions publiées en France et à l'étranger. Le succès connu par les *Avis d'une mère à son fils et à sa fille*, dont témoigne aussi sa traduction en espagnol en 1781, montre le rôle considérable qu'a occupé l'ouvrage dans le débat public, notamment en relation à l'éducation de la jeunesse.

En esquisant les principales étapes de la formation morale et sociale d'un jeune aristocrate du XVIII^e siècle, les *Avis d'une mère à son fils* permettent de s'interroger sur la représentation des hommes au prisme du regard féminin, si l'on accepte pleinement le défi méthodologique offert par l'histoire du genre (Scott, 1986 ; Godineau, 2009). La production littéraire de la marquise de Lambert peut offrir un cas d'étude intéressant, bien que singulier, pour analyser le regard que les femmes d'Ancien Régime ont posé sur les hommes, et ce pour deux raisons principales. Dans un premier temps, la question éducative en tant que telle est strictement liée à la représentation du rôle et du destin public et privé envisagé pour le sujet à qui on s'adresse ; dans les *Avis d'une mère à son fils* la marquise de Lambert invite son fils à perfectionner son éducation morale et intellectuelle pour devenir un homme qui sait vivre en société, qui sait comment se comporter avec ses supérieurs tout en gardant sa dignité et diriger les soldats sous son commandement. Dans un deuxième temps, les indications et les préceptes de la marquise de Lambert contenus dans les *Avis d'une mère à sa fille* permettent de faire une comparaison entre les étapes nécessaires pour la formation des jeunes hommes et des jeunes femmes en approfondissant la question de la représentation des hommes.

Étudier le regard des femmes à partir d'un seul texte peut paraître discutable ; toutefois on ne peut pas négliger que le thème de l'éducation des jeunes et de la différence genrée dans le processus de formation morale, intellectuelle et personnelle était, comme on le verra, un thème central dans la réflexion morale de Mme de Lambert, qui se retrouve dans différents écrits et qui était discuté dans le cercle de philosophes qui fréquentaient son salon à l'hôtel de Nevers. Enfin, il est intéressant d'analyser le succès d'un texte qui a connu une dizaine de rééditions jusqu'à 1804, et qui a certainement exercé une très grande influence dans le débat pédagogique au cours du XVIII^e siècle français mais aussi

¹ On a décidé de conserver dans les citations l'orthographe du XVIII^e siècle.

pendant la Révolution française, bien que le contexte social et politique auquel la marquise de Lambert faisait référence ait été profondément bouleversé.

L'AVIS D'UNE MÈRE À SON FILS : GENÈSE D'UN SUCCÈS LITTÉRAIRE

À la mort de la marquise de Lambert, une partie de sa renommée était certainement liée à la publication des *Avis d'une mère à son fils et à sa fille*. Toutefois, comme il était précisé dans l'éloge funèbre de Fontenelle, la marquise de Lambert avait toujours revendiqué d'avoir écrit pour elle-même ou pour son petit cercle d'amis sans avoir jamais envisagé la publication de ses textes pour le grand public. Cette réticence à l'égard de la publication s'explique par le débat du XVII^e et XVIII^e siècle autour du métier des lettres pour les femmes et est confirmée par l'histoire des éditions de la marquise de Lambert (Marchal, 1991, p. 153-198).

Dans l'éloge funèbre, Fontenelle insiste sur la surprise et la honte provoquées par la publication de l'ouvrage contre la volonté de la marquise : « [pour] une femme de condition faire des livres, comment soutenir cette infamie ! » (Mercure de France, p. 1847). Par cette phrase lapidaire l'ami de la marquise résume les arguments principaux qui pouvaient rendre la publication d'un livre une « infamie », à savoir : le genre et la noblesse de l'auteure. Tout au long du XVII^e et XVIII^e siècle jusqu'à la Révolution française, la publication d'un texte était considérée comme incompatible avec la vertu des femmes car elle constituait une sortie de la dimension privée de l'écriture et une entrée dans la sphère publique du marché éditorial (Goldsmith, 1995). Le cas de Suzanne Curchod, Mme Necker, dont les œuvres ont été publiées à titre posthume par son mari, qui remarquait l'opposition de sa femme à se faire connaître en tant que femme auteure, est très évocateur (Goodman, 1995). De plus, pour une femme aristocrate comme la marquise de Lambert, le préjugé qui interdisait la carrière des lettres en tant que profession, à cause du risque de dégrader le livre en une valeur marchande, pesait sur ses choix : même Mme de La Fayette, dont le nom et la renommée étaient très attachés à ses romans « a eu le souci presque obsessionnel de ne passer en aucun cas pour un auteur de profession » (Picard, 1977, p. 358).

À cette opposition envers le monde de la publication qui touchait de plus près la question de l'auctorialité féminine, en particulier au sein de la noblesse, on peut ajouter quelques considérations autour du genre et de la dimension privée d'une écriture comme celle des *Avis d'une mère à son fils et à sa fille*. Il s'agit d'un genre hybride entre la morale et la pédagogie qui est en soi très attaché à la question du perfectionnement de l'auteur : « les conseils sont sans autorité, dès qu'ils ne sont pas soutenus par l'exemple » (Lambert, 1728b, p. 116)². La marquise de Lambert souligne à plusieurs reprises qu'elle a écrit pour elle-même, pour s'instruire et s'améliorer : dans l'introduction des *Avis à son fils* elle précise que « je m'instruis moi-même par ces réflexions : peut-être serai-je assez heureuse pour changer un jour mes préceptes en exemple » (Lambert, 1728a, p. 14) tandis que dans les *Avis à sa fille* elle avoue que « par ces préceptes, je me forme de nouvelles obligations. Ces réflexions me font de nouveaux engagements pour travailler à la vertu »

² Bien qu'il s'agisse d'un texte unique, celui-ci est nettement divisé en deux parties, raison pour laquelle on a distingué *Avis à son fils* (1728a) et *Avis à sa fille* (1728b) pour clarifier les citations.

(Lambert, 1728b, p. 116). Il s'agit donc d'une écriture privée qui s'inscrit dans le registre de l'écriture morale, de l'examen de conscience issu de la tradition chrétienne mais aussi de la tradition des mémoires et avis parentaux de l'aristocratie française.

La forme d'écriture privée conçue pour sa propre amélioration et revendiquée par la marquise de Lambert dans les *Avis d'une mère à son fils et à sa fille* n'excluait pas la discussion des textes dans son salon et leur diffusion manuscrite parmi les proches de l'hôtel de Nevers. D'ailleurs, dans le salon créé par la marquise de Lambert en 1698 et fréquenté par la comtesse d'Aulnoy, Fontenelle, Montesquieu et La Rivière, le thème de l'éducation et de la formation morale de la jeunesse était parmi les plus importants ; en effet la nature même des *Avis d'une mère à son fils et à sa fille* ne peut pas s'expliquer sans réfléchir au double rôle de salonnière et d'écrivaine morale de la marquise. Le salon était, en plus d'un lieu de discussion et de réflexion, le centre d'un réseau de correspondances et de relations dans lequel s'inscrivait la circulation des manuscrits. La diffusion des œuvres manuscrites était une stratégie bien répandue dans le monde des lettres d'Ancien Régime, surtout chez les femmes qui profitaient de l'opportunité de sonder les réactions du public, en sortant du petit cercle des amis et des familiers, avant de s'exposer aux critiques du marché éditorial. Charles Giraud (1880, p. 116) a évoqué une filiation directe entre les *Maximes* de la Rochefoucauld qui avaient été bien connues et appréciées avant d'être imprimées et les *Avis d'une mère à son fils* « lus et applaudis d'abord dans son salon, d'où ils coururent manuscrits de main en main comme les *Maximes* ou les *Conversations* du XVIII^e siècle ».

L'étude de la correspondance savante de la fin du XVII^e siècle a fourni de nombreux indices qui permettent de reconstruire la circulation manuscrite des *Avis*, qui selon Marchal (1991, p. 163), sont l'œuvre de la marquise qui a le plus couru le monde avant d'être imprimée. En 1709 Louis-Silvestre de Sacy adresse à l'archevêque de Cambrai, Fénelon, les *Avis d'une mère à son fils* et c'est le pédagogue lui-même qui demande à la marquise, une fois établie une correspondance directe entre eux, la copie manuscrite des *Avis d'une mère à sa fille*. D'ailleurs, dans sa correspondance avec le prélat la marquise avoue sa dette envers les œuvres de Fénelon : « j'ai trouvé dans *Télémaque* les préceptes que j'ai donnés à mon fils ; et dans *l'Éducation des filles*, les conseils que j'ai donnés à la mienne » (Lambert, 1808, p. 383)³. Marchal a aussi signalé la présence des copies ou des références claires aux *Avis* dans les papiers du comte de Boulainvilliers et Montesquieu, tandis qu'on peut raisonnablement présumer que les familiers de la marquise comme Fontenelle, La Motte, Saint Aulaire, Mongault et La Rivière possédaient depuis longtemps des copies. On a déjà évoqué l'opposition de la marquise à tout projet de publication et sa dénonciation d'une publication illégitime causée par un lecteur externe au cercle de l'hôtel de Nevers. Cette version, qui fait certainement référence au mythe de la modestie d'une femme aristocrate qui ne veut pas être auteure, mais qui évoque en même temps le topos préfaciel de se dédire de toute responsabilité de son texte, est toutefois soutenue et confirmée par l'histoire des éditions : il faut tout d'abord souligner que les *Avis* sont la seule œuvre, avec la *Métaphysique de l'Amour*, publiée du vivant de la marquise et que, par ailleurs, on a des traces bien claires des tentatives de la marquise d'empêcher sa publication.

³ Pour approfondir le rapport entre Fénelon et Mme de Lambert au sujet de l'éducation des femmes, voir Grandroute (1987).

En 1726 les *Avis d'une mère à son fils* sont publiés, sous le titre de *Lettres d'une dame à son fils. Sur la vraie gloire*, dans la partie seconde du tome premier des *Mémoires de littérature et d'histoire de M. de Salengre* (Desmolets, 1726, p. 265-317) édité par le Père Pierre-Nicolas Desmolets, bibliothécaire de l'Oratoire. Accusé dans le *Journal des savants* (1728, p. 179-182) d'avoir publié le texte sans le consentement de l'auteure pour compenser la pénurie de matière nécessaire aux quatre tomes annuels des *Mémoires de littérature*, Desmolets se défend en 1728 en déclarant avoir reçu le manuscrit de la main du chevalier de Saint Jorry en le « priant de l'insérer dans les Mémoires qu'on alloit imprimer, [afin de faire] connoître à qui le public étoit redevable d'une pièce si utile et si importante » (Desmolets, 1728, p. III-XI). La publication anonyme des *Lettres d'une dame à son fils* avait conduit le libraire parisien Etienne Ganeau à demander l'approbation royale pour le manuscrit intitulé *Avis d'une mère à son fils et à sa fille*. Malgré les tentatives de la marquise de demander la suppression du privilège⁴ et ensuite de racheter l'édition à Etienne Ganeau, le tirage commence⁵.

Comme l'avait prévu Desmolets en 1726, le succès des *Avis d'une mère à son fils et à sa fille* fut immédiat et extraordinaire : quatre éditions furent publiées en moins de dix ans (1728, 1729, 1734, 1739), dont la seconde fut enfin autorisée et acceptée par son auteure. Pour comprendre les raisons de ce succès et le regard de la marquise de Lambert sur les hommes, il faut d'abord s'interroger sur les éléments qui rapprochent les *Avis d'une mère à son fils* de ceux à sa fille.

UNE ÉDUCATION POUR LE CŒUR

Bien que publiés après, on peut présumer par des références à certains événements de la vie de la marquise de Lambert que les *Avis d'une mère à sa fille* ont été écrits une dizaine d'années avant les *Avis d'une mère à son fils*. Les avis étaient conçus pour diriger la formation et l'entrée dans le monde de la fille de la marquise, Monique-Thérèse : « vous arrivez dans le Monde, venez-y, ma Fille, avec des principes » (Lambert, 1728b, p. 57). L'absence de références directes à un projet de mariage établi pour la fille permet de retenir l'année 1703 comme terminus *ad quem* pour l'élaboration de l'ouvrage : la fille à qui on s'adresse a probablement entre quinze et vingt ans. On peut donc affirmer que l'ouvrage a été composé entre 1684 et 1692 pendant le séjour à Luxembourg ou au cours des années qui suivent la mort d'Henri de Lambert, mari de la marquise. Plus précisément, des indices internes permettent de situer la composition entre 1688 et 1692 (Marchal, 1991, p. 188). Les nombreuses références internes, comme les « fautes de vivants » (Lambert, 1728a, p. 5) dans la campagne d'Italie contenues dans les *Avis d'une mère à son fils* permettent de situer avec plus de précision la datation de cet ouvrage après celui dédié à sa fille ; les critiques s'accordent pour affirmer qu'ils furent achevés en 1702, bien qu'on ne puisse pas nier que le projet et certains éléments puissent être antérieurs.

Au fondement des *Avis d'une mère à son fils et à sa fille*, on trouve la même perspective et un certain nombre d'éléments en commun : Mme de Lambert écrit pour former le

⁴ B.N. Mss français 21955, f.97.

⁵ « M. Ganeau libraire vous [père Buffier] dira que j'ai voulu acheter l'édition ; il a eu la bonne foi de ne vouloir pas recevoir mon argent, parce qu'il en avoit beaucoup débité » (cité dans Marchal, 1991, p. 174).

cœur de ses enfants en soulignant que la formation morale doit être bien plus importante que la formation intellectuelle. Les *Avis d'une mère à son fils* s'ouvrent avec cette remarque de la marquise :

[...] quoique deux hommes célèbres (Le P. Bouhours & le P. Cheminais) aient eu attention à votre éducation, par amitié pour moi ; cependant obligez de suivre l'ordre des études établis dans les collèges, ils ont plus songé dans vos premières années à la science de l'esprit, qu'à vous apprendre le monde et les bienséances. Voici, mon fils, quelques préceptes qui regardent les mœurs (Lambert, 1728a, p. 2-3).

Au thème d'une éducation privilégiant la formation du cœur et des vertus à celle de l'esprit, et différenciant hommes et femmes, comme on le verra, la marquise ajoute la question de l'éducation négligée. Il n'est pas étonnant que les *Avis d'une mère à sa fille* s'ouvrent avec une dénonciation explicite de la négligence à laquelle les femmes sont condamnées dans leur éducation : « on a dans tous le tems négligé l'éducation des Filles, l'on n'a d'attention que pour les hommes, et comme si les Femmes étoient une espèce à part, on les abandonne à elles-mêmes sans secours, sans penser qu'elles composent la moitié du monde » (Lambert, 1728b, p. 97). En dénonçant la négligence éducative dont souffrent les femmes, Mme de Lambert souligne l'imprévoyance de cette pratique étant donné qu'« on est uni à elles nécessairement par les alliances : qu'elles font le bonheur ou le malheur des hommes [...] : que c'est par elles que les maisons s'élevant ou se détruisent : que l'éducation des enfans leur est confiée dans la première jeunesse, tems où les impressions se font plus vives et plus profondes » (p. 98). Néanmoins la marquise de Lambert souligne aussi l'imperfection de l'éducation confiée aux hommes : les *Avis d'une mère à son fils* s'ouvrent, en fait, avec cette constatation : « quelques soins que l'on prenne de l'éducation des enfans, elle est toujours très-imparfaite ; il faudroit pour la rendre utile, avoir d'excellens gouverneurs et où le prendre ? à peine les princes peuvent ils en avoir et se les conserver » (Lambert, 1728a, p. 1).

Les *Avis d'une mère à son fils et à sa fille* montrent que, du point de vue de la formation morale, l'éducation des hommes et des femmes est de la même manière négligée. En s'intéressant à la formation du cœur des enfants, la marquise de Lambert pose sur les mêmes fondations le parcours éducatif des hommes et des femmes, sans toutefois oublier leurs différences de condition (dans les *Avis d'une mère à sa fille*, la marquise de Lambert s'adresse à une fille qui vient de sortir du couvent et qui est presque ignorante du monde, tandis que son fils a déjà mené des campagnes militaires).

Le deuxième point en commun dans l'éducation morale des femmes et des hommes concerne la réflexion sur les vertus privées et sociales à exercer et en particulier la prise de distance avec les opinions et les habitudes du « peuple ». On voit très clairement dans ce texte le reflet de la culture aristocratique de la marquise de Lambert. Bien qu'exhortant son fils à ne regarder « les avantages de la naissance et des rangs que comme des biens que la fortune vous prête et non comme des distinctions attachées à votre être » (p. 76), la marquise de Lambert invite le jeune homme à « pénétrer les premiers principes des choses et ne [se laisser] pas trop asservir aux opinions du vulgaire » (p. 80). Ainsi dans les *Avis à sa fille*, elle exhorte Monique-Thérèse à se donner « une véritable idée des choses » et poursuit : « ne jugez point comme le peuple : ne cédez point à l'opinion : relevez-vous des préjugés de l'enfance » (Lambert, 1728b, p. 154). La marquise de Lambert insiste

pour que ses enfants apprennent à « [juger] par [eux-mêmes] et non par l'opinion d'autrui » (Lambert, 1728a, p. 94).

À la question de l'indépendance d'esprit, contre l'influence corruptrice du peuple et des pairs, est étroitement lié, notamment dans les *Avis d'une mère à son fils*, le thème du libertinage : la marquise demande à son fils de se méfier du libertinage répandu parmi les jeunes hommes du même milieu : « la plupart des jeunes gens croient aujourd'hui se distinguer, en prenant un air de libertinage, qui les décrie auprès des personnes raisonnables, c'est un air qui ne prouve pas la supériorité de l'esprit mais le dérèglement du cœur » (p. 27). Elle souligne avec force que « le libertinage de l'esprit et la licence des mœurs doivent être bannis sous le règne où nous sommes » (p. 28).

Le troisième point en commun concerne la dimension des devoirs envers la société : la marquise de Lambert consacre une partie importante de ses *Avis* à la sphère de la société et aux devoirs que ses enfants doivent accomplir pour être un homme et une femme vertueux. Sans oublier les différences entre les devoirs des femmes et des hommes en société, il faut souligner l'attention de la salonnière de l'hôtel de Nevers à éduquer ses fils à vivre en société, à garder sa propre indépendance de jugement et à s'aimer soi-même sans pour autant perdre la capacité de converser en société, sans manquer de politesse et s'isoler du reste du monde.

L'analyse des traits communs entre l'éducation morale des femmes et celle des hommes, chez Mme de Lambert, clarifie et explique la nature des *Avis d'une mère à son fils et à sa fille*, mais fournit également des indices utiles pour envisager le regard de la marquise envers les hommes à travers les conseils qu'elle adresse à son fils. En esquisant la formation de son fils elle revendique la priorité de la sphère morale sur la sphère intellectuelle, comme elle l'explique très clairement :

Je vous exhorterai bien plus, mon fils, à travailler sur votre cœur, qu'à perfectionner votre esprit, ce doit être là l'étude de toute la vie. La vraie grandeur de l'homme est dans le cœur ; il faut l'élever par aspirer à de grandes choses et même oser s'en croire digne (Lambert, 1728a, p. 84).

Un homme digne est donc celui qui travaille constamment sur son cœur en perfectionnant ses vertus et son caractère, qui est capable de s'aimer soi-même mais qui sait vivre en société, en respectant ses supérieurs sans perdre sa dignité et commander ses subordonnés sans haine et mépris. Mais pour mieux comprendre le regard de la marquise de Lambert envers les hommes il faut se concentrer sur les différences entre les *Avis d'une mère à son fils* et ceux à sa fille.

AVIS D'UNE MÈRE À SON FILS OU LA GLOIRE D'ÊTRE HOMME

En lisant les *Avis d'une mère à son fils*, on n'est pas surpris que la version publiée en 1726 par Desnolets fut intitulée *Lettres d'une dame à son fils. Sur la vraie gloire* ; la gloire est, en effet, le mot-clé qui résume la première partie des avis de la marquise de Lambert à son fils. Durant les premières années du XVIII^e siècle la définition de gloire fut au centre d'un débat auquel participent plusieurs écrivains et philosophes du milieu lambertin, parmi lesquels Fontenelle, Robert Challe, l'abbé Saint Pierre, Terrasson, Marivaux, Montes-

quieu et Louis-Sylvestre de Sacy, membre de l'Académie française, qui en 1715 fit paraître un *Traité de la gloire*. La marquise de Lambert participe également à ce débat autour de l'idée de gloire et dans les *Avis à son fils* elle se propose de définir la vraie gloire et d'expliquer comment l'acquérir :

En entrant dans le monde, vous vous êtes apparemment proposé un objet ; vous avez trop d'esprit, pour vouloir y vivre à l'aventure : vous ne pouvez aspirer à rien de plus digne, ni de plus convenable, que la gloire ; mais il faut savoir ce que l'on entend par le terme de gloire, et quelle idée vous y attachez » (Lambert, 1728a, p. 3).

La définition de gloire de la marquise de Lambert s'entrelace avec les vertus militaires et la naissance aristocratique. Mme de Lambert, en s'adressant à un jeune homme issu d'une famille d'ancienne noblesse qui a entrepris une carrière dans les armes, veut démontrer que la vraie gloire ne coïncide pas avec la gloire militaire des nobles. En précisant que « chaque profession à la sienne » (Lambert, 1728a, p. 4), la marquise de Lambert reconnaît que la gloire de la profession des armes choisie par le fils « est la gloire des Héros. Elle est la plus brillante » (*ibid.*).

Pour circonscrire l'ampleur de la gloire militaire, la marquise de Lambert soulève deux considérations : tout d'abord bien que « tout le monde [ait] consenti qu'on donnât le premier rang aux vertus militaires [...] il [y] a plusieurs manières de s'acquitter de ses obligations » (*ibid.*). Mme de Lambert propose une distinction stricte entre ceux qui n'embrassent la profession des armes « que pour éviter la honte de dégénérer » (*ibid.*) et ceux qui « ne la suivent pas seulement par devoir, mais par goût » (p. 5). Tandis que les premiers ne s'élèvent pas au-dessus de leur état et ont la fortune pour objet, les seconds marchent à grand pas dans le chemin de la gloire vers l'élévation et l'immortalité. Mme de Lambert rappelle à son fils que « tout homme qui n'aspire pas à se faire un grand nom, n'exécutera jamais de grandes choses » (p. 5) et atteste que « rien ne convient moins à un jeune homme qu'une certaine modestie, qui lui fait croire qu'il n'est pas capable de grandes choses » (p. 7). En condamnant la modestie en tant que « langueur de l'âme qui empêche de prendre l'effort et de se porter avec rapidité vers la gloire » (p. 7), Mme de Lambert appelle son fils à poursuivre sa carrière dans les armes avec ambition en suivant l'exemple d'Agésilas, qui avait toujours refusé d'admettre la supériorité du roi de Perse, mais en même temps elle limite l'apport de la fortune dans la profession des armes en consolant son fils de l'échec de la campagne d'Italie, « où tout est contre nous, où nous avons à combattre, climat, ennemis, situation et prévention » (p. 8). Mme de Lambert fait très probablement référence à la défaite de Villeroy à Chiari au cours de la guerre de succession d'Espagne (septembre 1701). Elle reconnaît que « les campagnes malheureuses pour le roi, le sont aussi pour les particuliers, la terre ensevelit les morts et les fautes des vivans et ne parle plus des services de ceux qui restent ; mais il faut compter que la vraie valeur n'est jamais ignorée » (p. 9) ; la marquise de Lambert assure que les campagnes malheureuses ont l'avantage de montrer la vraie nature des hommes et des soldats : « vous vous êtes essayé ; vous savez vous-même à peu près ce que vous êtes ; les autres le savent aussi, et si votre réputation se forme moins vite, elle en est plus certaine » (p. 9).

À cette première considération sur les limites de la gloire militaire qui pour être vraie doit être embrassée avec courage et ambition, s'ajoute une réflexion sur l'insuffisance de

la valeur militaire pour définir la véritable gloire. La marquise de Lambert affirme très clairement que :

L'idée d'un héros est incompatible avec l'idée d'un homme sans justice, sans probité, et sans grandeur d'âme. Il ne suffit pas d'avoir l'honneur de la valeur, il faut aussi avoir l'honneur de la probité. Toutes les vertus s'unissent pour former un héros. La valeur, mon fils, ne se conseille point ; c'est la nature qui la donne ; mais on peut l'avoir à un très-haut degré, et être d'ailleurs peu estimable (Lambert, 1728a, p. 10).

Les vertus militaires sont en elles-mêmes insuffisantes ; la vraie gloire à laquelle le fils de Mme de Lambert doit aspirer comprend d'autres valeurs et vertus, auxquelles sont en grande partie consacrés les avis de la mère. Tandis que « la plupart des jeunes gens croient toutes leurs obligations remplies dès qu'ils ont les vertus militaires, et qu'il leur est permis d'être injustes, malhonnêtes et impolis » (p. 10), Mme de Lambert affirme que le droit de l'épée ne dispense pas des autres devoirs.

Comme la gloire militaire ne coïncide pas avec la vraie gloire, ainsi le droit de naissance n'autorise pas à confondre la gloire des ancêtres avec la sienne ; la marquise de Lambert précise que « la naissance fait moins d'honneur qu'elle n'en ordonne et vanter sa race, c'est louer le mérite d'autrui » (p. 11) ; elle insiste sur les devoirs d'imitation et de respect de l'héritage et de la mémoire des pères. Un bon nom et la réputation des pères sont, pour la marquise de Lambert, « un grand trésor » qui prépare « tous les chemins qui conduisent à la gloire » (p. 12). Pour guider le fils dans son parcours, Mme de Lambert emploie les exemples de Jean de Lambert et Henri de Lambert, grand-père et père du jeune Henri-François. À la figure du grand-père sont associés « les qualités éminentes et le talent de la guerre » (p. 12) ; elle rappelle son aptitude au commandement, sa capacité stratégique, sa fidélité au roi qui lui envoya le brevet de Chevalier de l'Ordre pour récompenser son attachement pendant la guerre de Paris, mais aussi le manque de reconnaissance malgré son dévouement loyal en paix et en guerre ; la marquise de Lambert assure à son fils que « plus d'une personne en place ont dit bien des fois que c'étoit la honte de la France, qu'un homme de ce mérite-là n'ait pas été élevé aux premières dignités de la guerre » (p. 16).

Dans la description du père on trouve à côté des mérites militaires, sur lesquels la marquise ne veut pas s'attarder, « toutes les vertus de société : il a su joindre l'ambition à la modération : il aspirait à la véritable gloire, sans trop penser à sa fortune » (p. 17). L'histoire du père du jeune Lambert « long-tems oublié et [victime d'une] espèce d'injustice » (p. 17) vise à enseigner la nécessité de privilégier le mérite aux dignités, à ne pas manquer à ses devoirs, à éduquer aux vertus qui s'acquièrent seulement dans la disgrâce. Il s'agit d'un enseignement très valable pour le fils sur lequel pesait la défaite de la campagne en Italie, mais il servait aussi à circonscrire l'importance des richesses et des grandes fortunes. En soulignant la portée de l'héritage, constitué par « un Nom et des exemples » (p. 22), laissé par le père et le grand-père, Mme de Lambert admet « sans honte qu'ils ne vous ont laissé aucune fortune ; on ne rougit point de l'avouer quand on a employé son bien au service de son Prince, et qu'on a vécu sans injustice et sans bassesse » et en même temps elle reconnaît qu'« il y a si peu de grandes fortunes innocentes » (p. 23).

Avec la description des vertus et des mérites non récompensés de Jean de Lambert et d'Henri de Lambert se conclut la première partie des *Avis d'une mère à son fils*. La marquise de Lambert après avoir démontré que la gloire militaire, la naissance noble, les for-

tunes ne sont pas suffisantes pour acquérir la vraie gloire, décrit à son fils ses devoirs : « comme je ne souhaite rien tant que de vous voir parfaitement honnête homme, voyons quels en sont les devoirs, pour connaître nos obligations » (Lambert, 1728a, p. 24). Avant de consacrer son texte aux devoirs envers la société d'un jeune homme honnête, la marquise de Lambert ouvre une petite parenthèse sur elle-même : en citant les exemples des femmes de Sparte honorées parce qu'« elles seules savent faire des hommes » (p. 25) et de la mère de Phocion qui montre ses enfants quand on lui demande de montrer sa parure et ses ornements, la marquise de Lambert exprime sa fierté : « j'espère bien, mon fils, qu'un jour vous serez toute ma gloire : mais revenons aux devoirs des hommes » (p. 25). Cette observation sur la gloire des femmes en tant que mères est particulièrement significative pour réfléchir au regard de la marquise de Lambert envers les hommes : dans la première partie des *Avis d'une mère à sa fille* on ne trouve pas cette longue description de la véritable gloire et des moyens pour l'acquérir mais plutôt une exhortation à suivre « deux préjugés auxquels il faut obéir : la religion et l'honneur »⁶ (Lambert, 1728b, p. 107) en avouant que « les vertus des femmes sont difficiles, parce que la gloire n'aide pas à les pratiquer » (p. 113). La marquise de Lambert semble donc exclure les femmes de la véritable gloire masculine, elle assure à sa fille que quand « la religion sera gravée dans notre cœur : alors toutes les vertus couleront de cette source ; tous les devoirs se rangeront chacun dans leur ordre » (p. 100). Quant à l'honneur, elle montre que, bien qu'« ouvrage des hommes, rien n'est plus réel que les maux que souffrent ceux qui ont voulu s'y dérober ; il seroit dangereux de se révolter, il fait même travailler à fortifier ce sentiment, puisqu'il doit régler votre vie » (p. 108). Mme de Lambert rappelle qu'une femme a « deux tribunaux inévitables » auxquels elle doit passer : « la Conscience et le Monde » (p. 109). Bien qu'en précisant qu'on doit à soi-même le témoignage d'être une personne honnête, « il ne faut pourtant pas abandonner l'approbation publique, parce que du mépris de la réputation naît le mépris de la vertu » (p. 109-110)⁷.

En rapportant cette réflexion à celle qui précède la description des devoirs des hommes, on voit que la marquise de Lambert, bien qu'en exhortant sa fille à cultiver la vertu en tant que « source du bonheur, de gloire et de paix » (p. 101) puisqu'on ne peut pas trouver « hors de vous de bonheur solide ni durable » (p. 104), admet que les femmes ne peuvent pas négliger le tribunal du Monde tandis que les hommes, desquels dérive la gloire des femmes en tant que mères, sont au contraire invités à se concentrer sur leurs propres mérites en ignorant le tribunal de l'opinion et les dignités publiques.

Pour compléter le cadre de la formation du fils, la marquise de Lambert explique les devoirs des hommes de façon hiérarchique : « l'ordre des devoirs est de savoir vivre avec ses supérieurs, ses égaux, ses inférieurs et avec soi-même [...]. Au-dessus de tous ces devoirs, est le culte que vous devez à l'Être suprême » (Lambert, 1728a, p. 26). La marquise de Lambert rappelle à son fils que la religion est un commerce entre Dieu et les hommes, fondé sur les grâces de Dieu aux hommes et le culte des hommes à Dieu. Elle invite son fils à s'éloigner du culte populaire, c'est-à-dire « d'une piété remplie de faiblesse et de su-

⁶ Il faut toutefois préciser que la marquise n'approuve pas l'utilisation du terme préjugé pour la religion : « c'est mal parler que de traiter la religion de préjugé : le préjugé est une opinion que peut servir à l'erreur comme à la vérité ; ce terme ne doit s'appliquer qu'aux choses incertaines ; et la religion ne l'est pas » (Lambert, 1728b, p. 107-108).

⁷ À partir de 1980 les *Avis d'une mère à sa fille* et les *Réflexions nouvelles sur les femmes* sont au centre d'un débat sur le « féminisme » de la marquise de Lambert (Fassiotto, 1984 ; Beasley, 1992 ; Hamerton, 2010).

perstition » (Lambert, 1728a, p. 27) mais elle rappelle que « les vertus morales sont en danger sans les chrétiennes » (p. 26).

Dans la description des devoirs envers ses supérieurs, Mme de Lambert inscrit un hommage subtil mais clair à Louis XIV en témoignant que « nous sommes bien heureux d'être nés dans un siècle, où la pureté des mœurs et le respect de la Religion sont nécessaires pour plaire au Prince » (p. 29). Dans les emplois subalternes, la marquise rappelle à son fils qu'« il y a plusieurs sortes de grandeurs qui demandent plusieurs sortes d'hommages » (p. 32) ; il faut savoir tout d'abord distinguer « les grandeurs réelles et personnelles des grandeurs d'institution » (p. 31-32) auxquelles on doit seulement un respect extérieur. Il faut donc être capable de « séparer l'homme de la dignité et voir ce qu'il est quand il en est dépouillé » (p. 32). En accord avec ce qu'elle avait expliqué par rapport à la véritable gloire, la marquise de Lambert rappelle que ni l'autorité, ni la naissance, ni les richesses font la grandeur d'un homme : « la supériorité réelle et véritable [...] c'est le mérite » (p. 33).

En sachant que « le titre d'honnête homme est bien au-dessus des titres de la fortune » (p. 33), la marquise invite son fils à faire la cour aux ministres avec dignité en se gardant de jamais s'avilir comme « les esclaves » (p. 33). Elle conseille de cultiver des liaisons avec des personnes au-dessus de soi-même pour s'accoutumer au respect et à la politesse, et en même temps à regarder leurs défauts pour se redresser. Dans le cadre des « devoirs de la société », la mère rappelle « les règles de politesse et de savoir vivre » (p. 40). Mme de Lambert décrit « les qualités agréables et liantes » (p. 43) qu'un jeune homme doit cultiver pour être bien apprécié en société et approfondit les mérites de l'amitié et les devoirs envers les femmes. Tandis que dans les *Avis d'une mère à sa fille*, la mère explique à sa fille que le premier devoir en société est de penser aux autres, dans les *Avis à son fils*, elle fait l'éloge de l'amitié : « c'est elle qui corrige les vices de la société. Elle adoucit les humeurs farouches : elle rabaisse les glorieux et les remet à leur place. Tous les devoirs de l'honnêteté sont renfermés dans les devoirs de la parfaite amitié » (p. 49). Dans les *Avis d'une mère à son fils* et dans *Le traité de l'amitié* (Lambert, 1736) la marquise de Lambert définit l'amitié comme un élément majeur et indispensable de la morale des hommes, « capable de satisfaire le pragmatisme mondain et les besoins du cœur » (Marchal, 1991, p. 399-400), tandis que dans les *Avis d'une mère à sa fille* elle précise seulement que « une honnête femme a les vertus des hommes, l'amitié, la probité, la fidélité à ses devoirs » (Lambert, 1728b, p. 121).

Par ailleurs, il faut souligner que la marquise de Lambert exhorte son fils à se garder des hommes qui manquent de respect envers les femmes : « ils sont fidèles les uns aux autres, parce qu'ils se craignent, parce qu'ils savent se faire rendre justice : mais ils manquent aux femmes impunément et sans remords ; leur probité n'est donc que forcée ; elle est plutôt l'effet de la crainte que l'amour de la justice » (Lambert, 1728a, p. 60). D'ailleurs elle rappelle que les hommes « ne sont pas en droit de tant blâmer les femmes ; c'est par eux qu'elles perdent l'innocence, hors quelques femmes destinées au vice dès leur naissance » (p. 61). Elle intime à son fils « qu'il n'est jamais permis de les déshonorer ; si elles ont eu la faiblesse de vous confier leur honneur, c'est un dépôt, dont on ne doit point abuser » (p. 61-62).

Dans les rapports entre égaux, la marquise invite son fils à savoir vivre avec ses concurrents en ne songeant qu'à les surpasser en mérite et à se contenir dans les plaisirs procurés par le jeu et le vin avec les pairs : « la plus nécessaire disposition pour goûter les plai-

sirs, c’est de savoir s’en passer » (Lambert, 1728a, p. 68). Enfin, la mère recommande à son fils de ne pas se soustraire à la libéralité ; elle rappelle qu’indépendamment de la fortune qu’on possède « la libéralité est un des devoirs d’une grande naissance » (p. 73). Le cadre des devoirs d’un jeune homme élaboré par la marquise de Lambert se conclut avec les devoirs envers ses inférieurs : elle sait que « peu de gens savent vivre avec leurs inférieurs. La grande opinion que nous avons de nous-même, nous fait regarder ce qui est au-dessus de nous comme une espèce à part ; que ces sentimens sont contraires à l’humanité ! » (p. 74). Concernant la profession des armes de son fils, elle rappelle qu’« il faut commander par l’exemple et non par l’autorité » (p. 75) et convoque l’exemple de Germanicus qui était adoré par ses soldats. Bien que dans les *Avis à sa fille*, la marquise rappelle les devoirs de la jeune femme envers ses domestiques il faut quand même souligner qu’elle invite son fils et sa fille à « ne regarder les avantages de la naissance et de rangs que comme des biens que la fortune vous prête » (p. 76) et à respecter toujours les lois de l’humanité : « sachez que les premières loix à qui vous devez obéir sont celles de l’humanité ; songez que vous êtes homme et que vous commandez à des hommes » (p. 77).

Les *Avis d’une mère à son fils* se terminent sur le thème des devoirs envers soi-même : en ayant présenté la différence entre « un amour propre, naturel, légitime et réglé par la justice et par la raison [et un] autre vicieux et corrompu » (p. 52-53), elle invite son fils à établir sa félicité avec lui-même et à travailler plus sur son cœur que sur son esprit. Très significativement dans l’étude de l’histoire, utile pour la profession des armes, la marquise de Lambert souligne :

[...] il y a un usage moral à en faire bien plus important pour vous. La première science de l’homme, c’est l’homme. Laissez aux Ministres la politique et aux Princes, ce qui appartient à la grandeur ; mais cherchez l’homme dans le Prince : observez-le dans le train de la vie commune : voyez dans quel avilissement il tombe, quand il s’abandonne à sa passion. Une conduite déréglée est toujours suivie d’événemens malheureux (p. 81-82).

Pour la marquise de Lambert l’usage moral de l’histoire dépasse l’utilité pratique dans les armes ou érudite dans la discussion parce qu’elle sert à former le cœur des jeunes et « la vraie grandeur de l’homme est dans le cœur » (p. 84).

CONCLUSION

La richesse des arguments et la profondeur de la réflexion de la marquise de Lambert montrent que les *Avis d’une mère à son fils* sont bien plus qu’un ensemble de suggestions pour un jeune officier ou des leçons de morale pour un jeune seigneur de la cour. Mme de Lambert veut éduquer son fils à la « véritable gloire » (p. 17), elle veut qu’il apprenne à respecter les lois de l’humanité, à voir l’homme derrière le Prince, les ministres et ses inférieurs. Contrairement à la vision dominante de la pensée du XVIII^e siècle qui lie la sphère des sentiments aux femmes et la sphère de l’esprit aux hommes, la marquise de Lambert semble anticiper le développement du courant sensible quand elle invite son fils à privilégier l’éducation du cœur sur celle de l’esprit pour être en paix avec soi-même et les autres, pour acquérir la vraie gloire sans se perdre à la recherche de la vaine gloire, des richesses et des dignités, savoir faire face aux imprévus du destin et distinguer l’être du

paraître. Il n'est pas anodin de rappeler que dans le cadre de la querelle des femmes du XVII^e siècle la question du savoir féminin et des défauts d'ordre intellectuel de ces dernières était central. Comme l'a souligné Linda Timmermans (1993, p. 245), il était couramment admis que la partie animale de l'être dominait en la femme sur la partie supérieure, en rendant celle-ci étrangère au terroir des sciences : la *sensualitas* était incarnée par la femme, la *ratio* par l'homme. Ainsi, dans le regard de la marquise de Lambert on voit certainement le regard d'une mère qui veut améliorer l'éducation de son fils, mais aussi d'une femme qui montre à un jeune homme les opportunités de sa condition sans oublier les inconvénients et les préjudices qui peuvent être un obstacle à son bonheur :

Jouissez, mon fils, des avantages de votre état, mais souffrez-en doucement les peines. Songez que par tout où il y a des hommes il y a des malheureux. Aiez, s'il est possible, une étendue d'esprit qui vous fasse regarder les accidens comme prévus et connus. Enfin souvenez-vous que le bonheur dépend des mœurs et de la conduite, mais que le comble de la félicité est de la chercher dans l'innocence ; on ne manque jamais de l'y trouver (Lambert, 1728a, p. 96).

Références

- BEASLEY Faith (1992), « Anne-Thérèse de Lambert and the Politics of Taste », *Papers on French Seventeenth Century Literature*, vol. 19, n° 37, p. 337-44.
- DESMOLETS Pierre-Nicolas
- (1726), *Continuation des Mémoires de littérature et d'histoire*, Paris, chez Simart, tome II, partie II, p. 265-317.
 - (1728), *Continuation des Mémoires de littérature et d'histoire*, Paris, chez Simart, tome V, partie I, p. III-XI.
- FASSIOTTO Marie-José (1984), *Madame de Lambert (1647-1733) ou le féminisme moral*, New York, Peter Lang.
- GIRAUD Charles (1880), « Le salon de Madame de Lambert », *Journal des savants*, février, p. 112-127.
- GODINEAU Dominique (2009), « Femmes, Genre, Révolution », *Annales historiques de la Révolution française*, n° 358, p. 143-166.
- GOODMAN Dena (1995), « Suzanne Necker's *Mélanges*: Gender, Writing, and Publicity », dans Elisabeth Goldsmith & Dena Goodman (éds.), *Going Public: Women and Publicity in Early Modern France*, Ithaca, Cornell University Press, p. 210-223.
- GRANDEROUTE Robert (1987), « De l'Éducation des filles aux Avis d'une mère à une fille : Fénelon et madame de Lambert », *Revue d'Histoire littéraire de la France*, n° 87, p. 15-30.
- HAMERTON Katharine J. (2010), « A Feminist Voice in the Enlightenment Salon: Madame de Lambert on Taste, Sensibility and the Feminine Mind », *Modern Intellectual History*, vol. 7, sér. 2, p. 209-238.
- Journal de savants* (1728), mars, p. 179-182.
- LAMBERT Anne-Thérèse de Marguenat de Courcelles, marquise de
- (1728), *Avis d'une mère à son fils et à sa fille*, Paris, Chez Etienne Ganeau. (Bien qu'en s'agissant d'un texte unique, on a indiqué (1728a) *Avis à son fils* et (1728b) *Avis à sa fille* pour clarifier les citations.)
 - (1736), *Traité de l'amitié, par madame la marquise de ****, dans *Recueil de divers écrits sur l'amour et l'amitié*, Paris, veuve Pissot.

- (1808), *Œuvres complètes de Madame la marquise de Lambert, suivies de ses lettres à plusieurs personnages célèbres*, Paris, Léopold Colin.
- MARCHAL Roger (1991), *Madame de Lambert et son milieu*, Oxford, The Voltaire Foundation.
- Mercur de France, dédié au Roi* (1733), août, p. 1843-1848.
- PICARD Raymond (1977), « Remises en question », *Revue d'Histoire littéraire de la France*, 77^e année, (Le roman au XVII^e siècle), p. 355-358.
- SCOTT Joan Wallach (1986), « Gender: A Useful Category of Historical Analysis », *American Historical Review*, vol. 91, n° 5, p. 1053-1075.
- TIMMERMANS Linda (1993), *L'accès des femmes à la culture (1598-1715). Un débat d'idées de saint François de Sales à la marquise de Lambert*, Paris, Classiques Garnier.

« MADAME LA PÉRUVIENNE » ET LES HOMMES :
REGARDS SUR LE CORPS MASCULIN À TRAVERS LA *CORRESPONDANCE*
DE FRANÇOISE DE GRAFFIGNY

Charlotte Simonin

Docteure en littérature française

ancienne élève de l'École normale supérieure de Lyon Lettres Sciences humaines (ENS-LSH)



Résumé : Françoise de Graffigny, née en 1695, qui devint soudainement en 1748 une romancière célébrée à travers toute l'Europe avec ses *Lettres d'une Péruvienne*, est aussi, même si on le sait moins, l'autrice d'une monumentale *Correspondance* de 2 500 lettres adressée à François Devaux, son meilleur ami, demeuré en Lorraine tandis qu'elle avait gagné Paris. Pendant vingt ans, de 1738, où elle quitte Nancy jusqu'à sa mort en décembre 1758, l'épistolière évoque avec la fidélité et la sincérité d'une diariste, sans filtre ni tabou aucun, tous les sujets des plus quotidiens aux plus littéraires. Nous nous proposons dans cet article d'étudier le regard de Françoise de Graffigny, « la Péruvienne » comme la surnomma mi-affectueusement, mi-ironiquement Voltaire, sur les hommes, inconnus, connaissances, amis ou amants, qu'elle croise et côtoie. Comment évoque-t-elle leur physique ? leur caractère ? Qu'observe-t-elle et apprécie-t-elle chez eux ? Qu'est-ce qui la touche et la trouble chez ceux qu'elle aime ? Enfin, le regard de la Péruvienne sur les hommes diffère-t-il de celui qu'elle porte sur les femmes, est-il spécifique ?

Mots-clés : conversation, correspondance, désir, féminisme, littérature, physique, sexualité.

Abstract: *Françoise de Graffigny, who unexpectedly became a famous writer across Europe in 1748 thanks to her *Lettres d'une Péruvienne*, was also the writer of a monumental *Correspondence* of 2500 letters addressed to her best friend, François Devaux, who stayed in Lorraine while she moved to Paris. During twenty years, from her leaving Nancy in 1738 on to her death in December 1758, the epistolary writer dealt with all kind of topics, from the most common to the most literary, with the frankness and the sincerity of a diarist. In this article I will analyse the way Françoise de Graffigny, « The Peruvian woman » as Voltaire nicknamed her, portrays men, strangers, acquaintances, friends or lovers she met and socialized with. How does she describe their look and their behaviour? What does she observe and what does she value in them? What did touch or trouble her in those she loved? Last but not least, does she consider men in the same light as women or is there a specific approach to the former?*

Keywords: *Appearance, Conversation, Desire, Epistolary Writing, Feminism, Literature, Sexuality.*

Françoise de Graffigny, veuve, sans enfants ni famille, femme de la petite noblesse qui gravitait à la cour des Ducs de Lorraine, et surtout proche d'Élisabeth-Charlotte d'Orléans et de ses enfants, quitte à l'automne 1738 la Lorraine que Louis XV vient de céder au roi de Pologne, Stanislas Leszczyński. Après un séjour à Cirey chez la marquise du Châtelet, cette femme qui, née en 1695, n'est plus toute jeune et n'est encore qu'une inconnue, arrive à Paris en février 1739. Elle y restera jusqu'à sa mort en décembre 1758. Or, ces vingt années la voient devenir avec le succès de son roman épistolaire *Les Lettres d'une Péruvienne* en 1748, puis de son drame bourgeois en cinq actes et en prose, *Cénie* jouée à la Comédie-française en 1750, une femme de lettres célébrée, une figure incontournable des Lumières qui a côtoyé toute la République des lettres d'alors. Tout au long de cette étonnante destinée (Mallinson, 2004 ; Showalter, 2004 ; Simonin, 2020), Françoise de Graffigny ne cesse d'écrire, quotidiennement, à François-Antoine Devaux (1712-1796), son meilleur ami demeuré en Lorraine. Cette volumineuse et riche correspondance de plus de deux mille cinq cents lettres, récemment redécouverte et magnifiquement éditée et annotée en quinze volumes à la Voltaire Foundation grâce au travail de « l'équipe Graffigny » dirigée par feu Alan Dainard (Dainard, 1985 ; Showalter, 2001), est sans doute son véritable chef-d'œuvre qui l'égale à une Sévigné ou une Palatine.

Contrairement à ses devancières, Françoise de Graffigny se livre sans censure ni autocensure aucune, quel que soit le sujet, amitié, amour, politique, religion, ou argent¹, comme elle écrirait un journal intime (Simonin, 2008). Il s'agit donc à ce titre par sa sincérité, sa crudité parfois, d'un témoignage remarquable, unique même dans le monde des lettres au féminin : Madame de Graffigny ne s'est jamais autocensurée en écrivant de son vivant d'une part, et d'autre part sa correspondance, demeurée presque totalement inédite (sauf les lettres dites « de Cirey ») jusqu'à une vente aux enchères à Sotheby's en 1965, n'a pas non plus été censurée de façon posthume. Il paraît donc pertinent, dans la perspective proposée par ce volume consacré au « regard sur le masculin », de questionner sa vision du masculin et de se demander comment elle perçoit et décrit les hommes, tant physiquement que moralement ou intellectuellement, et si elle les regarde différemment des femmes. Comme évidemment il ne saurait être question d'exhaustivité vu l'abondance de la matière épistolaire, nous proposerons plutôt quelques axes de questionnement principaux, plutôt centrés sur la question du corps, étant donné que le domaine du physique masculin, et *a fortiori* du physique masculin décrit par des autrices, semble plutôt une sorte d'angle mort de la recherche.

LE PHYSIQUE, CE GRAND ABSENT DANS LA FICTION COMME DANS LES ÉCRITS DIARISTES DE L'ANCIEN RÉGIME

Nous pouvons d'abord nous interroger sur la manière dont Françoise de Graffigny évoque le physique des hommes, sur le regard qu'elle pose sur eux, que ce soit dans son œuvre d'épistolière ou dans ses œuvres de fiction.

¹ Elle connut des soucis financiers sa vie durant, que ne devinèrent guère les nombreux bourgeois et aristocrates fortunés qui la côtoyaient (Showalter, 2002).

Les correspondances de ses devancières prestigieuses, Mme de Sévigné, la Palatine, et de manière générale les correspondances, mémoires et journaux intimes de l'Ancien Régime de la Rochefoucauld à Saint-Simon sont peu diserts sur l'apparence physique des gens, femmes ou hommes, ne livrant que de rares remarques éparses. Pourquoi cette absence, généralisée, de regard précis sur l'autre ? Serait-ce l'effet d'une (inconsciente) autocensure qui n'autoriserait pas à regarder trop en détail pour des raisons de bienséance, de politesse ou de politique ? S'agit-il de paresse ou de manque d'habitude ou d'intérêt ? De fait, la fiction ne se montre guère plus précise, et même moins encore s'il est possible. Qu'il s'agisse de théâtre ou de romans classiques, de *La Princesse de Clèves* de Mme de La Fayette² aux *Liaisons Dangereuses* de Laclos³ en passant par *Phèdre* ou *Le Cid*, règnent partout les mêmes épithètes élogieuses hyperboliquement floues ; l'on chercherait en vain la moindre évocation d'une couleur d'yeux ou de cheveux, d'une teinte de peau, d'un nombre de grains de beauté ou de taches de rousseur, la moindre référence à la taille ou aux muscles. C'est un regard épuré qui ne semble contempler et évoquer que l'idée de la personne, un regard platonicien, ou néo-platonicien.

Les héros des œuvres de fiction⁴ de Mme de Graffigny – Clerval dans *Cénie*, Détéville et Aza dans les *Lettres d'une Péruvienne*, Doudou dans *Azerolle*, Ziman dans *Ziman et Zénise*, Azor dans *Phaza* et César dans *Les Saturnales* – sont toujours évoqués par les autres protagonistes comme jeunes et beaux. Mais ils ne sont aucunement décrits physiquement et l'on ne saurait évidemment dire quelles sont la couleur de leurs yeux et de leurs cheveux, leur corpulence ou leur taille. Même chose d'ailleurs pour les héroïnes féminines, il ne s'agit donc pas d'un silence sexué. Dans sa *Correspondance*, l'on constate symétriquement que Mme de Graffigny n'indique presque jamais la couleur des yeux des hommes ou des femmes, alors qu'elle est une excellente observatrice qui ne souffre manifestement d'aucune déficience de vision ni de manque d'intérêt pour ce qui l'entoure, comme en attestent nombre de remarques souvent piquantes sur la couleur et la forme des ameublements intérieurs⁵ ou sur les costumes (Simonin, 2015).

² « Mais ce prince [le duc de Nemours] était un chef d'œuvre de la nature ; ce qu'il avait de moins admirable, c'était d'être l'homme du monde le mieux fait et le plus beau. Ce qui le mettait au-dessus des autres était une valeur incomparable, et un agrément dans son esprit, dans son visage et dans ses actions que l'on n'a jamais vu qu'à lui seul ; il avait un enjouement qui plaisait également aux hommes et aux femmes, une adresse extraordinaire dans tous ses exercices, une manière de s'habiller qui était toujours suivie de tout le monde, sans pouvoir être imitée, et enfin un air dans toute sa personne qui faisait qu'on ne pouvait regarder que lui dans tous les lieux où il paraissait » (Mme de La Fayette, *La Princesse de Clèves*, Paris, Livre de poche, 1992, p. 7-8).

³ Il est néanmoins spécifié que Cécile de Volanges est blonde, élément qui a compté dans le choix de Gercourt, avec l'éducation conventine, car relevant de ses critères pour l'épouse idéale. Cette particularité est cinématographiquement respectée avec la très blonde Annette Vadim dans la version Vadim de 1960 des *Liaisons Dangereuses* comme avec la blonde Uma Thurman dans la version Frears de 1989, mais absolument pas dans la version Forman de 1989, *Valmont*, (qui de toute façon prend de nombreuses libertés avec le roman) où Fairuza Balk est résolument brune.

⁴ Outre son célèbre roman, Françoise de Graffigny est l'autrice de nombreuses pièces, voir Charlotte Simonin, « Au verso des *Lettres d'une Péruvienne*, Françoise de Graffigny, une dramaturge féconde et méconnue », dans le *Catalogue « Françoise de Graffigny rentre à Lunéville »*, donation Pierre Mouriau de Meulenacker, Lunéville, p. 51-62 (Volume consultable en ligne via http://issuu.com/triptyque/docs/maquette_graffigny_web).

⁵ Joan Dejean, *The Age of Comfort, When Paris discovered Casual, and the Modern Home began*, Londres/New York, Bloomsbury, 2009. Comme le relève Joan Dejean, Françoise de Graffigny est capable d'évoquer les

Aujourd'hui⁶ l'on ne concevrait pas, ou seulement exceptionnellement, d'évoquer quelqu'un que l'on vient de rencontrer sans se référer à son physique. Or Françoise de Graffigny, la femme dont l'on pourrait dire qu'elle observe et raconte tout, absolument tout, n'évoque que très rarement dans ses lettres le physique de ses connaissances. Est-ce lié à une époque où ni le corps, ni le visage n'apparaissaient jamais, ou quasi jamais, au naturel à nu, puisque cheveux et face étaient dissimulés par des perruques, rubans, voiles et chapeaux, enduits de poudres⁷, de rouge et de mouches ? Où le visage n'existait de fait jamais que masqué⁸ ? Quant au corps, recouvert de corsets, de nombreuses couches d'étoffes, de plumes, de rubans, de capes et de châles, il était paradoxalement, lui aussi, plutôt invisible, engoncé, camouflé. De surcroît, par-delà toutes les questions de pudeur et de bienséance, les difficultés pratiques de l'éclairage et du chauffage n'encourageaient pas à demeurer découvert longtemps, une fois déshabillé. Époque où donc l'on scrutait moins qu'aujourd'hui le corps parce qu'il était, de facto, difficile à voir ? Et où l'on regardait l'allure, le charme plutôt que les détails parce qu'ils étaient de toute façon presque imperceptibles ? Et en effet l'épistolière évoque rarement le corps des autres.

LES SURNOMS, CORPS ET CARACTÈRE

Françoise de Graffigny et son correspondant, François Devaux, usent, au fil de leur correspondance croisée, pour désigner leurs amis et connaissances, de très nombreux surnoms, plus de cinq cents au total (Woody, 2018), pour des raisons politiques et tactiques, pour se protéger, en raison de la fréquente ouverture du courrier à l'époque. Cette mésaventure advint à Françoise de Graffigny, on le sait, à Cirey en décembre 1738 où la marquise du Châtelet, inquiète pour Voltaire, ouvrait et lisait tout le courrier entrant et sortant. Elle écourta son séjour ; ses hôtes en effet, se méprenant sur une formulation ambiguë, l'avaient jugée un peu rapidement coupable d'avoir copié et envoyé en Lorraine un chant de *La Pucelle* (Showalter, 1996). Mais l'usage des surnoms paraît aussi ludique, littéraire, affirmant et confortant ainsi leur complicité au fil de leurs échanges.

Si ces surnoms sont de typologie très variée, s'inspirant tantôt de l'origine géographique, tantôt de l'état social, tantôt de références littéraires, le physique n'est bien sûr pas en reste. De fait, leur agréable apparence inspire manifestement parfois le surnom de ceux qui les portent : ainsi le prince Charles de Lorraine est-il surnommé « le Beau Prince », l'abbé de Bernis « Le Bel Abbé », Helvétius « Le Beau Génie », La Rougère « Charmant » ou encore Charles de Mazières « Le Beau Zapata ». Cependant, et premièrement, cette prise en compte de la beauté n'est certes pas réservée au regard que Fran-

paniers bicolores, jaunes et bleus, des chiens assortis aux couleurs de l'appartement de Mme du Châtelet, d'évoquer telle teinte de peinture gris de lin ou tel nouveau meuble à la mode, la « table courante ».

⁶ Il faudrait se demander si un spécialiste de la couleur comme l'historien Michel Pastoureau a analysé cette espèce de regard sur l'autre « invisibilisant » curieusement toute couleur.

⁷ Quand elle arrive à Cirey, elle relève l'allure de Voltaire, apprêté comme s'il était dans la capitale : « Pour ton Idole, je ne sais s'il s'est poudré pour moi, mais il est étalé comme il serait à Paris » (4 décembre 1738, lettre 60, vol. I, p. 193).

⁸ Comme l'illustre exemplairement l'incipit musical et enlevé des *Liaisons Dangereuses* de Frears, où l'on voit tour à tour Glenn Close (la marquise de Merteuil) et John Malkovitch (le vicomte de Valmont) être poudrés, coiffés, parfumés, perruqués, corsetés..., revêtir, en somme, leur « habit », leur « uniforme » plutôt, de séducteurs.

çoise de Graffigny porte sur les hommes ; elle se retrouve tout autant au féminin, puisque la princesse Anne-Charlotte de Lorraine est la « Belle des Belles » ou « La très belle », la marquise de Boufflers, maîtresse de Stanislas, « la Belle Dame » ou « La Belle Marquise » et Emmanuèle-Marguerite de Grandville « Mignonette ». Deuxièmement, de toute façon, la description concrète de cette beauté demeure implicite, et si nous comprenons bien que Mme de Graffigny apprécie le physique des personnes en question, elle ne le décrit, ni ne le détaille pour autant, et nous ne sommes pas davantage en mesure de comprendre ce qu'elle désigne, ou non, par beauté. Troisièmement, ce sont tout autant d'autres éléments spécifiques du physique ou du comportement qui retiennent son attention et celle de Devaux, les amis étant parfois animalisés — ainsi Maupertuis est-il surnommé « La Puce », Voisenon « (le petit) Anchois/Hanneton » ou « La Merluche », Liébault « Le Chien » —, ou désignés par telle ressemblance (Denis Ponchon est « Ton Portrait »), telle taille ou attitude « Le Petit » (Adhémar ou Saint-Lambert) ou telle allure emblématique, comme Solignac surnommé « Torticolis ». Et surtout, quatrièmement, c'est aussi et plus souvent le caractère qui entre en jeu dans la motivation des surnoms, par exemple Dufresne d'Aubigny devenu « le Bon ami ». L'appréhension du caractère peut d'ailleurs varier au fil du temps. Duclos⁹, d'abord appelé « Le Doux », deviendra, en raison de sa misanthropie et par référence à Scarron, « La Rancune », tandis que Pierre Valleré d'abord surnommé « Doudou » grâce à sa gentillesse et ses attentions, devient ensuite « Train » en raison de son caractère colérique et jaloux. En ce qui concerne l'effet de focus sur tel trait physique ou attitude, ou sur le caractère, l'on constaterait là encore la même chose du côté féminin : Mme de Stainville, vétilleuse à l'excès, surnommée « Taupe ma Mie », comme l'une des héroïnes de Crébillon, ou Mme de Montigny, la générosité faite femme, surnommée « La (très) bonne femme ». Et si l'on trouve moins d'exemples féminins, c'est que Mme de Graffigny fréquente bien davantage d'hommes que de femmes.

LA VOIX DES HOMMES

À la frontière entre corps et âme, extériorité et intériorité, se trouve la voix humaine et l'on sait bien des Sirènes de *L'Odyssée* à *La Voix Humaine* de Cocteau (puis de Poulenc) en passant par la voix de Bérénice¹⁰ ou de l'actrice Rose Melrose¹¹ dans *Aurélien*, à quel point le seul timbre d'une voix peut exprimer et susciter de trouble, et même de désir. Même si l'on observe une fois de plus que tous les exemples ici cités sont... féminins, Françoise de

⁹ Françoise de Graffigny, cultivée et plaisante, côtoie et connaît rapidement beaucoup de gens de lettres à Paris, toute la République des lettres presque : il n'est « pas un grimaud du Parnasse que je ne connaisse » affirme-t-elle plaisamment un jour après avoir rencontré le prolifique abbé Pellegrin (Simonin, 2006).

¹⁰ « Il n'aimait que les brunes et Bérénice était blonde, d'un blond éteint. Il aimait les femmes longues à sa semblance, elle était petite sans avoir cet air enfant que cela donne parfois. [...] La seule chose qu'il aime d'elle tout de suite, ce fut la voix. Une voix de contralto chaude, profonde, nocturne. Aussi mystérieuse que les yeux de biche sous cette chevelure d'institutrice. Bérénice parlait avec une certaine lenteur. Avec de brusques emballements, vite réprimés qu'accompagnaient des lueurs dans les yeux comme des feux d'onyx », (Louis Aragon, *Aurélien*, Chapitre 2, Paris, Gallimard, Folio, 1990, p. 32).

¹¹ « Alors Rose Melrose produisit son effet, seulement alors, après qu'on avait cru revenir de toute surprise. Sa voix fit son entrée, il n'y a pas d'autre manière de dire. Une voix retenue, chaude à la fois, et semblable à un frisson. « À boire ! — dit-elle, — à boire, Mary, quelque chose, un peu d'alcool, n'importe... Il fait affreux... Je mourais dehors... » (Louis Aragon, *Aurélien*, Chapitre 6, Paris, Gallimard, Folio, 1990, p. 70).

Graffigny, à travers sa *Correspondance*, se montre attentive aux voix féminines¹² comme masculines, chantées comme parlées. L'on peut imaginer que son amant pendant quinze ans, Léopold Desmarest, fils du grand compositeur lorrain Henry Desmarest, jouissait, en raison de son ascendance paternelle, de solides connaissances musicales et d'une voix bien timbrée, qui avaient contribué à séduire Mme de Graffigny : en tout cas, il chante par exemple en duo avec Mme du Châtelet à Cirey, manifestement en déchiffrant à vue, et Mme de Graffigny se remémore parfois des séances de chant avec lui et d'autres amis. Par ailleurs, elle évoque un certain nombre de voix qui lui plaisent. Ainsi dans le théâtre de société du comte de Clermont à Berny, où elle assiste à une représentation musicalement fort réussie, grâce aux talents des interprètes masculins : « Ensuite ce fut *Le Galant Jardinier* (comédie de Dancourt) avec un ballet pantomime très bien exécuté mais très bien : des chants excellents de mon Lévrier [son ami Dromgoole], qui a une très belle voix, et d'un autre officier qui en a encore une plus belle » (22 décembre 1751, lettre 1803, vol. XII, p. 210). *De facto*, symétriquement, certaines voix, et certains accents lui déplaisent, comme celui du poète Gentil Bernard¹³, rencontré par l'entremise de Mlle Quinault, et elle abhorre particulièrement l'accent... lorrain.

LES ATTRIBUTS MASCULINS

Si l'on s'intéresse vraiment au regard féminin sur l'homme dans sa spécificité, sans plus d'atermoiements, la question attendue (avec impatience ?) pourrait, paraît être, si l'on peut dire, celle de l'évocation des attributs masculins, rarement traitée par une plume féminine. Puisque Mme de Graffigny, nous l'avons rappelé plus haut, parle absolument de tout, sans tabou aucun, des babas au rhum (Simonin, 2003) aux robes de chambre, en passant par les rhinocéros et les lavements, il est légitime de s'attendre à trouver quelques remarques bien senties sur cette partie, ô combien spécifique, de l'anatomie masculine au fil alerte de sa *Correspondance*.

Remarquons cependant dès avant, pour prévenir toute déception, que de même que nous avons observé que dans la littérature « générale », la description des corps était finalement très imprécise, floue, de même, si paradoxal que cela semble, force est aussi de constater, y compris dans la littérature « qu'on ne lit que d'une main », érotique ou pornographique, de Crébillon fils à Sade en passant par Laclos ou *Le Portier des Chartreux*, que les descriptions anatomiques du corps masculin, en majesté ou non, restent finalement en général assez vagues. Si l'on quête des précisions picturales ou photographiques réalistes, l'on risque de demeurer sur sa faim, car, fût-ce en pleine « leçon de physique ex-

¹² La laideur de l'actrice Clairon, par exemple, qu'elle évoque lorsqu'elle débute à la Comédie française à l'automne 1743 lui paraît rachetée par la beauté et la plasticité de sa voix : « Je fus donc hier voir Mlle Frétilillon [Surnom qui lui est donné en raison d'un roman pornographique de l'époque qui en fait son héroïne], qui joua Phèdre. Elle a un son de voix charmant et cent mille inflexions, mais la plus ignoble figure qui ait jamais été : grosse, courte, une maussaderie répandue dans toute sa personne qui répugne. Dans les servantes, elle sera sans doute moins choquante » (20 septembre 1743, lettre 592, vol. IV, p. 381).

¹³ « Bernard, avec un accent et une physionomie de paysan, nous lisait des vers luisants de polissure, très bien faits et peu intéressants » (11 février 1752, lettre 1826, vol. XII, p. 264).

périmentale »¹⁴, euphémismes, métaphores, périphrases et ellipses, qu'il s'agisse d'une « foudre »¹⁵, d'un « monstre », d'un « goupillon », d'un « meuble » ou d'un « ... »¹⁶, viennent « gazer » pour reprendre un terme de l'époque, les précisions anatomiques attendues.

Des trois hommes avec qui elle a eu des relations sexuelles, l'épistolière ne donne aucun détail concret ni sur leur physionomie générale, ni sur leur physionomie plus intime : rien sur M. de Graffigny¹⁷, ni Desmarest¹⁸ ou Pierre Valleré. Cependant, si Mme de Graffigny ne se montre guère diserte en ce qui concerne ses partenaires, notre quête du Graal ne se révèle pas totalement infructueuse, car elle est plus inspirée par son correspondant et meilleur ami. Dans le cas de « Panpan »¹⁹, sans que l'on puisse savoir s'il s'agit d'un cas avéré de micropénis ou d'une taquinerie affectueuse et infondée (puisque lui-même le prend avec bonhomie et n'est pas le dernier à l'évoquer), ni d'ailleurs si elle l'a vraiment vu de ses propres yeux, ou ne parle que « par ouï-dire », c'est une plaisanterie récurrente entre eux que son sexe serait de petite taille. Par exemple alors qu'elle séjourne chez la peu amène marquise de Stainville, à Demanges-aux-Eaux, dans le « château de l'Ennui », à l'automne 1738, elle observe le gros chien (Simonin, 2020) de la maison, fort paresseux, qui aime à rester mollement étendu sur le dos, comme Devaux, volontiers indolent, et

¹⁴ Cunégonde dans *Candide* est intéressée par la « leçon de physique expérimentale » que donne dans le petit bois le docteur Pangloss à la suivante Paquette et tout particulièrement par « la raison suffisante du docteur » (Voltaire, *Candide*, chapitre 1).

¹⁵ « Ses jambes badinaient auprès d'un ennemi qui n'en était pas pour elle. Avez-vous vu, marquis, un tableau de Coypel dans lequel une nymphe, couchée dans un lit de fleurs de Jupiter, se plaît à manier sa foudre ? Nous étions une copie de ce chef-d'œuvre », Godard d'Aucour, « Thémidore ou mon histoire », dans *Romans libertins du 18^e siècle*, Raymond Trousson (éd.), Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1993, p. 296.

¹⁶ « Monsieur B... et de l'autre sortait de sa culotte un membre raide et nerveux. Son genou était passé entre mes cuisses qu'il ouvrait le plus qu'il lui était possible, et il se disposait à assouvir sa brutalité lorsque, portant les yeux sur le monstre dont j'étais menacée, je reconnus qu'il avait à peu près la même physionomie que le goupillon dont le père Dirrag se servait pour chasser l'esprit immonde du corps de ses pénitentes [...]. Celui-ci après avoir remis tranquillement le meuble critique dans son gîte, rompit tout à coup le silence par un éclat de rire désordonné [...] « Imagine-toi, mon cher B***, continua-t-il, que j'ai couché mademoiselle sur le lit, j'ai levé ses jupes, je lui montré mon ... La petite bégueule ne s'est-elle pas imaginé qu'il y avait quelque chose d'irrégulier dans ce procédé ? », Boyer d'Argens, « Thérèse Philosophe », dans *Romans libertins du 18^e siècle*, Raymond Trousson (éd.), Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1993, p. 628-629.

¹⁷ Elle n'évoque quasiment jamais, en 2 500 lettres, cet époux auquel elle fut mariée en janvier 1712, à 17 ans : cette force de déni s'explique sans doute parce qu'il fut un mari particulièrement violent, au point que la séparation judiciaire fut prononcée en 1718. La toute première lettre de Françoise de Graffigny qui a été conservée est d'ailleurs un billet de 1716 où elle appelle son père au secours en raison de la brutalité de son époux, et se dit « en grand danger » et « toute rouée de coups » (1716, lettre 1, vol. I, p. 1). François Huguet de Graffigny décéda en 1725.

¹⁸ En ce qui concerne Desmarest, il appert aussi qu'elle ne le décrit pas parce qu'il est un grand ami de Devaux qui le connaissait bien. L'on peut cependant imaginer que le jeune officier était assez séduisant, au vu du nombre de conquêtes qu'il avait eues avant, et faisait encore, au temps de leur liaison. Il séduisit par exemple (et cela alla jusqu'à un projet de mariage) sa cousine, Mme Babaud, et ne déplut pas à Mme du Châtelet, lorsqu'il vint à Cirey chercher Mme de Graffigny, et ceci sans compter bien sûr les aventures lorraines, avec Béatrice du Han de Martigny et d'autres encore.

¹⁹ Rappelons que beaucoup de critiques, du XVIII^e au XXI^e siècle encore, s'y tromperont et feront de Devaux l'amant de Graffigny, alors que les deux amis n'ont jamais été ni amants, ni amoureux, mais il est vrai qu'il y a de quoi s'y méprendre, tant l'intimité et l'affection entre eux sont extrêmes.

qui lui ressemble finalement en tout point, fors « une [chose] qu'elle lui souhaiterait volontiers » puisqu'elle a pu à loisir observer son anatomie complaisamment exposée :

Je parle vite d'un gros chien qui fait le seul et unique entretien du repas, car elle ne parle jamais à table. C'est un chien deux fois gros comme Tonton [un de leurs chiens familiers], qui est encore plus paresseux que toi. Il est toujours couché sur son dos, et mange dans cette posture. Il est vrai que cela est singulier. Et si on lui jette un os à deux pas de lui il ne se lève pas pour l'aller prendre. Il est aussi jeune que toi car il n'a qu'un an. Il a mille ressemblances avec toi, fors une que je te souhaite tous les jours. Tu ferais de belles niques aux goguenards. Tu vois, mon ami, « Tout me parle de ce que j'aime » (13 octobre 1738, lettre 39, vol. I, 85).

Ce leitmotiv taquin revient à plusieurs reprises dans sa *Correspondance*²⁰ et ces confidences semblent également partagées avec Dubois, la femme de chambre lorraine que connaît bien Devaux et qui a suivi Mme de Graffigny à Paris. L'épistolière déclare le 20 décembre 1739 : « [Dubois] m'a prié de te mander qu'elle s'était souvenue de toi dernièrement à propos de saucisses qui rapetissaient à mesure qu'elle les remuait pour les faire cuire » (lettre 226, vol. II, 285). Foin de poétique réminiscence proustienne, c'est ici une cochonaille (lorraine ?) qui tient impertinemment lieu de madeleine. Pour autant, elle ne doute aucunement de ses qualités d'amant, ni de ses capacités reproductrices, puisque Devaux est vraisemblablement le père de l'enfant dont accouche sa maîtresse Mme Lemire en 1746, mais qui mourra avant d'avoir un an.

LES RELATIONS SEXUELLES

Finalement qu'importe le flacon, pourvu qu'on ait l'ivresse. Car si Mme de Graffigny n'est pas très expressive en ce qui concerne la description du corps ou du « membrum virile » de son ex-mari ou de ses deux amants, elle s'exprime davantage sur la question des relations sexuelles. Quand Desmarest la retrouve à Paris en 1739, elle est logée chez la cousine de ce dernier, Mme Babaud, et il est leur est bien difficile de jouir d'une quelconque intimité, même minimale. Ils sont fréquemment dérangés, fût-ce quand il le faudrait le moins²¹. Elle évoque ainsi avec humour à travers une métaphore rhétorique, où *elocutio* et *dispositio* revêtent un sens nouveau, l'agacement de son compagnon qui a dû « interrompre » son « discours », alors qu'il avait encore quelques « petites circonstances » à ajouter :

À minuit, la dame sortit pour aller se coucher. Nous causâmes un moment, mais nous fûmes interrompus par une diable de femme de chambre. Nous reprîmes notre discours, qui était fort intéressant. Comme il finissait, la dame rentra. Il restait au D. quelques pe-

²⁰ Ailleurs, elle se demande dans quelle tenue « d'Adam » ou non, l'on sera, ou serait, au moment de la résurrection chrétienne, et s'amuse du fait que cela n'arrangerait guère Devaux.

²¹ Mme de Graffigny remarque plaisamment qu'elle-même se montre plus compréhensive avec son hôtesse, qui épousera ensuite Jacques Masson, laissant le couple tranquille quand elle devine qu'ils veulent passer du temps ensemble : « Je suis plus gentille, moi ; quand je me trouve avec Le Franc et Javotte [surnom de Mme Babaud] je les laisse, car je dois supposer qu'ils ont bien des choses à se dire et à se faire. Je crois qu'ils ne font pas le gros, mais ils en vont bien près ; cela est fort drôle » (20 mars 1739 ; lettre 107 ; I, p. 395).

tites circonstances à dire qui le fâchèrent fort ; pour moi, j'en fus outrée et je ne pouvais m'empêcher de rire de son embarras. Cela est insupportable de n'avoir pas un instant à se dire un mot de suite et je ne comprends pas comment, quand on sait que les gens sont amis depuis si longtemps, on est toujours sur leurs épaules (20 mars 1739, lettre 107, vol. I, p. 395).

Desmarest et elle ne pouvant se retrouver seuls, et moins encore quand elle sera logée au couvent bien sûr, ne pouvant non plus recourir, faute de moyens, à l'une de ces commodités petites maisons qui prolifèrent dans la littérature libertine, il leur arrive de se réfugier pour leurs étreintes dans un... fiacre. Le samedi 21 février 1739, elle écrit : « Il [Desmarest] m'a ramenée dans un fiacre par une pluie affreuse qui ne nous empêcha pas de parler de toi en passant sur le Pont Neuf et de te souhaiter en tiers. Je lui laisse le détail de notre conversation » (lettre 94, vol. I, p. 332). Ces transports amoureux semblent annoncer de façon surprenante, un siècle à l'avance, les étreintes d'Emma Bovary et de Léon, et leur « fureur de locomotion » dans un coche qui galope éperdument dans les rues de Rouen. Mais Benoît Mélançon (1996), qui a consacré un savoureux et riche article au titre swannésque à cette thématique de « s'aimer dans un habitacle en mouvement », observe que l'amour en coche semble fort répandu au siècle des Lumières, fiction et réalité se rejoignant, que ce soit dans *Léandre fiacre* de Gueullette, *Les Confessions* de Rousseau, *Jacques le Fataliste* de Diderot, *Le Diable amoureux* de Cazotte, *L'enfant du bordel* ou *Les Aventures de Chérubin*, *Angola* de La Morlière ou *La Nuit et le Moment* de Crébillon fils.

Françoise de Graffigny aime les mots, jouer avec eux, inventer des néologismes ou des expressions²² ; elle use dans ce passage, pour signifier « faire l'amour » sur fond d'une spatialisation de l'ébat, de deux périphrases, mêlant Devaux et rhétorique, qui eussent intéressé Freud, « parler de toi » et « te souhaiter en tiers »²³. Elles révèlent *nolens volens* l'importance, sinon l'omniprésence, de leur ami dans leur couple²⁴, même au cœur de l'acte amoureux, d'un trio par-delà le duo ; de fait l'ellipse dans l'évocation érotique ne fonctionne que parce que Devaux possède le code nécessaire pour la bien décrypter.

Si elle semble physiquement épanouie lors de sa liaison avec Desmarest, elle livre pourtant le 29 décembre 1743, un aveu émouvant, révélant, avec candeur et humour à la fois, sa découverte, alors qu'elle a donc quarante-huit ans, de l'orgasme avec son nouveau locataire et amant depuis peu, Pierre Valleré, avocat au Parlement :

Avant-hier nous nous raccommodâmes, Doudou et moi. Oh, quel raccommodement mon ami ! Je n'ai garde de te le détailler, je te ferais de la peine : il ne faut pas danser devant les

²² Elle est par exemple la première à employer « marivauder », « marivaudage » ou « voltairien ». Voir Charlotte Simonin, « Note sur une occurrence de « voltairien » : « Une lettre de Madame de Graffigny », *Cahiers Voltaire*, n° 2 (Enquête sur les voltairiens coordonnée par André Magnan), 2003, p. 266-268, et « De l'autre côté du miroir : Marivaux à travers la *Correspondance* de Françoise de Graffigny » dans *Françoise de Graffigny, une exceptionnelle femme de lettres des Lumières*, Paris, Garnier, 2020, p. 189-228.

²³ Ces métaphores se retrouvent dans la lettre 106 du 17 mars 1739 : « A propos, nous avons parlé de toi tant plus dans sa chambre ; nous t'avons souhaité cent fois en tiers. Il m'a fait promettre que je te le manderais » (vol. I, p. 391).

²⁴ L'un des surnoms de Desmarest étant d'ailleurs, dans ce trio à la Jules et Jim, « Notre Ami ».

culs-de-jatte²⁵. Tant y a qu'il m'apprend des choses que mon âme et mes sens ont ignorées toute leur vie. J'en suis fâchée, pourtant, car cela dérange furieusement ma dignité, mais que faire ? [...] Je m'en moque, mais j'aime mieux ce petit train-là. Il remplit mon âme de volupté bien plus délicieuse et mieux sentie que les grandes scènes ; c'est de la démente que cela. J'avais ouï parler toute ma vie de cette perte de tête, de ces grands hélas, de ces je ne sais quoi, mais en honneur je n'en avais pas la moindre idée. J'espère que tu brûleras cet aveu sincère de mes ridicules découvertes.

Cependant, elle comprendra assez rapidement qu'elle l'aime bien, mais ne l'aime pas. Au féminin non plus, amour, désir et plaisir ne se confondent pas toujours : comme Mme de Graffigny, Bérénice découvre de façon inattendue (fût-ce pour elle-même), dans les bras du « petit pianiste » Paul Denis – jeune homme devenu son amant, qu'elle aime bien, mais que, toujours très éprise d'Aurélien, elle n'aime pas –, l'intensité du plaisir de l'orgasme, qu'elle semble plutôt lier, en une sorte de paronomase implicite, à l'orage²⁶. En conclusion, ces deux liaisons avec Desmarest puis Valleré révèlent bien que lorsque Mme de Graffigny aime amoureusement un homme, elle l'aime tout entier, esprit et corps joints.

SAPIOSEXUELLE

C'est une constante chez Françoise de Graffigny que les hommes qui lui plaisent sont des hommes spirituels et cultivés, et que la vivacité d'esprit et le savoir, pour elle essentiels, font oublier le physique quelque disgracieux qu'il soit. Ainsi note-t-elle de Duclos le 18 janvier 1743 « Qu'il est vilain mais qu'il a d'esprit » ou se désolait-elle des persécutions encourues par Maupertuis de la part de Voltaire : « Mon Dieu que le tour de son esprit est aimable et fait pour la société ! Et que V. est coupable de le persécuter » (29 juin

²⁵ Devaux souffrait supposément de problèmes érectiles, et les deux correspondants y font parfois allusion : d'ailleurs l'expression « faire le Panpan » ou « être un Panpichon » désigne sous la plume de Françoise de Graffigny les problèmes d'impuissance sexuelle et d'absence de désir, au féminin comme au masculin. Elle se désolait ainsi le 9 février 1744 : « Point du tout : il [Valleré] s'afflige quand je suis Panpan, il croit que c'est faute de tendresse. Cela m'afflige à mon tour. [...] De quoi se plaint-il, le vilain ? Il m'a fait éprouver ce que je ne connaissais pas. Si c'est n'est pas toujours, en vérité, ce n'est pas la faute de ma tendresse, car je l'aime autant qu'il peut le souhaiter » (lettre 653, vol. V, p. 88). Trois semaines plus tard à Devaux qui lui confie ses difficultés (« Je n'ai effacé mes hontes qu'après avoir été honteux trois fois ») lors d'une soirée avec sa « Petite », elle répond avec bienveillance : « Tu fais donc toujours le Panpichon. Je t'en félicite puisque tu en es plus aimé. On parvient à tout par différents moyens » (28 février 1744, lettre 661, vol. V, p. 115).

²⁶ « Oui... elle n'oublierait pas de sitôt ce soir-là... l'orage... Ils étaient remontés après le dîner. Il faisait étouffant. Puis cela avait commencé. Les portes qui battent. Le vent. Un vacarme. Des éclairs comme elle n'en avait jamais vu. Le fracas qui secouait la maison. Cette pluie échevelée. Les plombs sautés. Les voix dans l'ombre. En bas, cet imbécile qui pianotait. Est-ce que tout cela avait joué un rôle ? Peut-être... Mais ce qu'elle avait ressenti dans ses bras ne ressemblait à rien de ce qu'elle avait jamais pu connaître... Une violence... Elle ignorait que cela fût en elle... cette possibilité. Et que ce gosse de Paul, précisément qu'elle supportait depuis des semaines, sans autrement y prendre garde, que ce gosse lui ait donné ce plaisir-là... C'était à n'y pas croire. Elle n'y croyait pas d'ailleurs. Ça devait être l'orage. Elle avait pensé : Qui sait ? Je vais avoir un enfant maintenant... Elle savait bien que c'était impossible. Il aimait à lui parler de ce soir de l'orage. Elle avait été si surprise de ce qui lui arrivait, qu'elle le lui avait dit. Quel orgueil il en tirait ! Il ne ratait pas une occasion d'en parler, d'y faire allusion. Elle avait été folle, il faut dire, jusqu'à lui murmurer : *Je t'aime...* Qu'y pouvait-elle ? Ça lui avait échappé » (Louis Aragon, *Aurélien*, Gallimard, Folio, Chapitre 63, p. 517-518).

1753). Alors qu'elle vient grâce à la duchesse de Richelieu de partager un dîner avec Mairan, Réaumur, Fontenelle et Buffon : « ce sont des gens charmants et les seuls que j'ai encore trouvés ici avec qui je voudrais vivre » (4 septembre 1739). Quant à Maillebois, nouvel amant de la marquise de Boufflers, il séduit l'épistolière le 5 août 1754 par son esprit, selon elle emblématiquement français :

Pour moi, j'ai été ravie plus que jamais. J'en suis ivre. C'est le Français charmant dont je m'étais fait cent fois le chimérique portrait. Je dis Français parce qu'un homme aimable de toute autre nation ne peut l'être autant qu'un Français quand il l'est. Je trouve chez celui-ci tout ce qui est distribué en petite portion sur tous les autres : l'air le plus noble, le ton le plus naturel, de l'esprit de toutes les sortes, raisonnement fort solide, qui ne fait nul tort à l'agrément ni à la légèreté.

D'ailleurs, le troisième et dernier grand amour de l'épistolière, pour le romancier et dramaturge Antoine Bret, restera platonique, car, même si elle trouve « Le Grand Garçon » fort séduisant et qu'elle lui plaît aussi (mais elle se juge trop âgée pour débiter une nouvelle histoire), elle adore surtout converser avec lui. L'on pourrait dire que Françoise de Graffigny est pleinement sapiosexuelle au sens où c'est toujours l'intelligence d'un homme qui suscite puis nourrit son intérêt, voire son attrait pour lui.

En conclusion, Françoise de Graffigny, même si, hétérosexuelle avérée, elle ne dédaigne pas, à l'occasion, de contempler un bel homme ou d'écouter une belle voix masculine, ne nous livre, à travers sa *Correspondance*, que peu de remarques sur le physique des hommes, y compris de ceux qu'elle a aimés, amicalement ou amoureuxment : sans doute est-ce lié, premièrement, à une époque²⁷, où l'on scrutait l'autre moins qu'aujourd'hui, ensuite au fait que beaucoup de ceux qu'elle mentionne sont déjà connus de Devaux qui les a rencontrés en Lorraine ou lors de l'un de ses séjours à Paris, mais enfin et surtout, au fait que le sujet de l'apparence ne l'intéresse pas fondamentalement. Ne s'excuse-t-elle pas, le 6 décembre 1738 après avoir décrit l'apparence de Cirey et les vêtements de ses fameux occupants, notamment d'Émilie du Châtelet, de ne « parler que de cela » car elle n'a « encore vu que la pelure »²⁸ ? Comme pour un oignon ou plutôt pour une orange, l'essentiel se trouve à l'intérieur, et comme le souligne la tournure restrictive et quelque peu péjorative, la « pelure » ne vaut pas, manifestement, selon l'épistolière, que l'on s'y attarde exagérément. D'ailleurs ces remarques vaudraient tout autant pour les femmes qu'elle rencontre et côtoie : il n'y a pas de spécificité dans le regard que porte Mme de Graffigny sur le masculin, par rapport au féminin. Elle s'intéresse toujours à l'être bien plus qu'à l'apparence. Comme les enfants, elle semble dépasser le corps et ses contingences pour ne regarder, dans la rencontre, que le cœur et l'âme. L'attraction pour un être naît d'une harmonie spirituelle et intellectuelle dont le corps n'est que le véhicule et l'idéal est de pouvoir, par les mots, retrouver le pays – le paradis ? – perdu de la complicité d'autrefois avec Devaux et de la langue originelle, puisqu'elle use de la belle expression

²⁷ Mais peut-être, sûrement, s'agit-il aussi d'une habitude sociale puisque les jeunes enfants (comme cela a été rapporté à plusieurs reprises par des spécialistes) ne prennent pas garde à la corpulence, à la taille, au port ou non de lunettes ou même à la couleur de peau de leurs compagnons de jeu. Peut-être parce que la société ne les a pas encore habitués à « regarder » ainsi, et qu'ils regardent non le physique mais l'âme ou l'esprit.

²⁸ Lettre 60, vol. I, p. 193.

« parler notre langue »²⁹, lorsqu'elle rencontre, rarement, une personne, homme ou femme, avec qui elle puisse véritablement converser. L'originalité de Mme de Graffigny nous paraît bien résider d'abord dans sa façon de considérer et de penser avec une parfaite égalité hommes et femmes, et ensuite dans une époque où le jeu des apparences et des masques sociaux était très important, par son goût résolu pour l'être plutôt que pour le paraître.

De fait, « Madame La Péruvienne », comme la surnomma mi-affectueusement, mi-ironiquement Voltaire, elle qui s'intéressa sa vie durant à la question de l'éducation féminine (Simonin, 2007), fit d'une « fille garçon » l'héroïne d'une de ses pièces (Simonin, 2004) et qui sut reconnaître et accepter d'évidence la nature des sentiments amoureux homosexuels éprouvés par Devaux pour Liébault³⁰, n'était pas femme du genre à laisser son regard sur les hommes et sur les femmes être borné et normé par les œillères genrées imposées par la société de son temps.

Références

GRAFFIGNY Françoise

- (1985-2016) *Correspondance*, sous la direction d'Alan Dainard, par Peter Allan, Dorothy Penny Arthur, Diane Beelen Woody, Pierre Bouillaguet, Nicole Boursier, M. Cunningham, Judith Curtis, Alan Dainard, Marie-Paule Ducretet-Powell, Marion Filipiuk, Ed. Heinemann, Marie-Thérèse Inguenau, N. R. Johnson, Lawrence Kerslake, English Showalter, D. A. Signori, David W. Smith, David Trott et E. Walker Voltaire Foundation, Oxford [Vol. 1-15, 1985-2016, 15 vol.].

- (2001), *Choix de lettres*, éd. E. Showalter et al., Oxford, Voltaire Foundation, Série VIF.

MALLINSON Jonathan (2004 :12), *Françoise de Graffigny, femme de lettres, écriture et réception*, études présentées par, Oxford, SVEC.

MELANCON Benoît (1996), « Faire Catleya au XVIII^e siècle, *Etudes françaises*, vol. 32, p. 65-81 (article disponible en ligne).

SHOWALTER English

- (1996), « Graffigny at Cirey : A Fraud Exposed », *French Forum* vol. 21, n° 1, January 1996, p. 28-44
- (2002 :06), « How Mme de Graffigny made ends meet », Oxford, SVEC, p. 17-26.
- (2004 :11), *Françoise de Graffigny : her life and works*, Oxford, SVEC.

SIMONIN Charlotte

- (2003), « 'La Grosse et la chère ; la nourriture à travers la correspondance de Madame de Graffigny », in *Nourriture et littérature, De la fourchette à la plume*, actes rassemblés par Thanh-Vân Ton-That, Paris, édition des Trois Plumes, p. 71-86.
- (2004), « Phaza, la 'fille-garçon' de Madame de Graffigny », in *Le mâle en France 1715-1830, Représentations de la masculinité* actes rassemblés par Katherine Astbury et Marie-Emmanuelle Plagnol-Diéval, Peter Lang, p. 51-62.

²⁹ Elle se réjouit d'avoir rencontré « une grande jambe cassée, un ami de Vauvenargues qui est homme d'esprit, mais de l'esprit de Vauvenargues ; nous avons beaucoup parlé notre langue » (5 avril 1753, lettre 2005, vol. XIII, p. 236).

³⁰ Madame de Graffigny qui surnommait parfois Desmarest, son grand amour « L'Autre Moi », surnomme symétriquement Liébault « L'Autre Toi ».

- (2006), « Vie privée, vie publique, hommes et femmes de lettres à travers la correspondance de Françoise de Graffigny » in *Pauvre Diable, Destins de l'homme de lettres au XVIII^e siècle*, sous la direction d'Henri Duranton, Presses Universitaires de Saint-Etienne, p. 97-108.
 - (2007), « De Minette à Théonise, Françoise de Graffigny et l'éducation féminine », in *Femmes éducatrices au siècle des Lumières*, sous la direction d'Isabelle Brouard-Arends et de Marie-Emmanuelle Plagnol-Diéval, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, Collection « Interférences », p. 227-237.
 - (2008), « 'Madame la Péruvienne', 'La Grosse' ou 'Maman', Les jeux du je dans la correspondance de Françoise de Graffigny », in *Moi privé, moi public dans les mémoires et les écrits autobiographiques du XVII^e siècle à nos jours*, études réunies et présentées par Ralf Wintermeyer en collaboration avec Corinne Bouillot, Publication des Universités de Rouen et du Havre, p. 53-65.
 - (2015), « Les habits de Madame La Péruvienne : quelques jalons pour une socio-poétique du costume à travers la *Correspondance* de Françoise de Graffigny (1695-1758) », in *Socio-poétique du textile à l'âge classique, Du vêtement et de sa représentation à la poétique du texte*, articles rassemblés par Alain Montandon et Carine Barbafieri, Hermann, p. 167-196.
 - (2020), *Françoise de Graffigny (1695-1758), femme de Lettres des Lumières*, articles rassemblés par, Paris, Classiques Garnier.
 - (2020), « La Correspondance de Madame de Graffigny, précieuse source pour l'histoire de la vie quotidienne et pour la lexicologie : l'exemple des chiens », *Françoise de Graffigny (1695-1758), femme de Lettres des Lumières*, Paris Classiques Garnier, p. 93-124.
- WOODY, Diane Beelen (2018), « Surnoms et écriture codée dans les lettres de Françoise de Graffigny, *Lumen*, vol. 37, 2018, p. 107-121 (article consultable en ligne).

Section 2

Au miroir de la fiction narrative

SE GARDER DES HOMMES ?
REGARDS SUR LES FIGURES MASCULINES
DANS LES *MÉMOIRES DE LA VIE DE HENRIETTE-SYLVIE DE MOLIÈRE*
DE Mme DE VILLEDIEU

Caroline Biron

Docteure, Littératures Antiques et Modernes (LAMO) EA 4276
Université de Nantes



Résumé : Dans les *Mémoires de la vie de Henriette-Sylvie de Molière*, Mme de Villedieu relate les aventures d'une jeune femme à la personnalité exceptionnelle, lancée sur les routes de l'Europe du XVII^e siècle. Orpheline de naissance, Henriette-Sylvie ne demeure guère longtemps sans tutelle masculine, et les hommes s'invitent nombreux au fil du récit de son existence. Le portrait du mâle qui s'ébauche à l'aune du regard doublement féminin de ce « roman de femme sur une femme » (René Démoris) semble polymorphe : les personnages masculins peuvent se montrer braves et repentants, mais leurs actes inconsidérés sont autant d'obstacles sur la route de l'héroïne. Si cette dernière demeure une femme livrée à elle-même dans une société patriarcale, Mme de Villedieu se plaît néanmoins à déstabiliser et interroger les *topoi* de la masculinité et de la féminité, en particulier à travers le travestissement de son personnage. Entre fantasme et réalité, l'homme des *Mémoires* devient alors support d'un questionnement sur les frontières genrées.

Mots-clés : Mme de Villedieu, *Mémoires de la vie de Henriette-Sylvie de Molière*, masculinité, stéréotypes de genre, patriarcat, travestissement.

Abstract: In her *Mémoires de la vie de Henriette-Sylvie de Molière*, Mme de Villedieu relates the adventures of an exceptional young woman living in 17th-century Europe. Though an orphan, Henriette-Sylvie quickly and frequently experienced men's supervision in her life. This "woman's novel about a woman" (René Démoris) offers an ambiguous description of male figures: men can be brave and show repentance when committing mistakes, but their reckless deeds dangerously affect the heroine's life. The young Sylvie remains determined by her gender in the 17th-century patriarchal society, but Mme de Villedieu unsettles the representation of masculinity and femininity, especially through the cross-dressing of the main character. Whether fancied or inspired by reality, the depiction of men in the novel finally questions the borders between genders.

Keywords: Mme de Villedieu, *Mémoires de la vie de Henriette-Sylvie de Molière*, masculinity, gender studies, patriarchal society, cross-dressing.

« [J]e lasse peut-être votre Altesse, en lui parlant si longtemps de ma colère contre les hommes » (Villedieu, 2003, p. 197) : si la narratrice homodiégétique des *Mémoires de la vie de Henriette-Sylvie de Molière*, prise d'un scrupule, s'inquiète d'avoir dit « tout le mal dont [elle] pouva[i]t [s']aviser » contre un sexe qu'elle assure « haï[r] » (*ibid.*), c'est que l'audacieuse Henriette-Sylvie est souvent confrontée à des rencontres masculines compliquant singulièrement sa vie. C'est donc contre ce sexe que se déchaîne l'ire de la jeune femme à l'occasion d'un voyage en coche d'eau la ramenant à Paris. Si son ressentiment épouse à cette occasion la silhouette d'un chevalier félon, nombreuses sont en vérité les figures masculines des *Mémoires* à l'avoir fait naître – et à l'entretenir au fil du récit. Jetée et parfois ballottée par le destin dans une société patriarcale, Henriette-Sylvie croise le chemin de différents hommes, adjuvants mais bien plus souvent entraves à ses velléités d'aventure et de liberté.

La question du genre innervée de fait les *Mémoires de la vie de Henriette-Sylvie de Molière*¹ et le regard féminin posé sur le personnel masculin semble d'autant plus riche que, ainsi que le rappelle René Démoris dans son introduction de l'œuvre, la perspective est double : le héros est non seulement une héroïne – s'adressant de surcroît à une Altesse – mais l'auteur est aussi une autrice. Tout en interrogeant les représentations du féminin à travers un personnage qui ne cesse de défier et contrarier l'image de faiblesse attachée à son genre, Mme de Villedieu livre dans ces lettres entre femmes, qui se veulent divertissantes, un portrait contrasté du mâle. Si Henriette-Sylvie s'emporte avec force contre un sexe qui ne cesse de lui attirer des ennuis, faut-il lire dans cette histoire qui s'achève au couvent une mise en garde généralisée contre les hommes ? Nous verrons que les personnages masculins des *Mémoires* tendent à s'égarer dans leur rôle de protecteurs, quand ils ne sont pas tout simplement dangereux et nuisibles pour l'héroïne. Néanmoins, leur condamnation ne saurait être absolue ou définitive : il serait encore possible, en somme, de sauver le mâle après s'être sauvée de lui.

CRISES MASCULINES

Dans les *Mémoires*, quand ils ne font pas défaut, les hommes tendent à faillir dans la protection qu'ils sont censés offrir comme dans leurs sentiments. Henriette-Sylvie a alors bien du mal à sauvegarder une réputation que ses prétendants éconduits ne cessent de menacer.

Des figures protectrices défaillantes

Les femmes en France sont sous la tutelle perpétuelle du *mari*, ne peuvent faire aucun acte sans être autorisées par leur *mari*.

[La] FAMILLE se prend plus particulièrement pour un ménage composé d'un chef et de ses domestiques, soit femmes, enfants, ou serviteurs (Furetière, 1690, articles « Mari » et « Famille »).

¹ Cette question a d'ailleurs été diversement abordée par la critique. Pour une bibliographie complète, voir la page dédiée aux *Mémoires de la vie de Henriette-Sylvie de Molière* sur le site *Madame de Villedieu* dirigé par Edwige Keller-Rahbé : <https://madamedevilledieu.univ-lyon2.fr/>

Comme bien souvent, les définitions d'Antoine Furetière sont éloquentes. Celles des mots « mari » et « famille » renvoient ainsi explicitement au modèle patriarcal en vigueur dans la société du XVII^e siècle : au cours de sa vie, la femme est en effet censée passer des mains de son père à celles de son époux. Le monde dans lequel évolue l'héroïne de Mme de Villedieu reflète à bien des égards les usages de son temps, et bien que Henriette-Sylvie se démarque par son audace, elle n'en est pas moins confrontée à ces figures masculines tutélaires dont elle recherche — ou au contraire rejette — la protection.

La première tutelle est naturellement celle du père. Dans ce roman picaresque « au féminin », pour reprendre les mots de Francis Assaf (1987), l'héroïne est de naissance obscure. Sa mère accouche chez une paysanne aux alentours de Montpellier avant de « dispar[aître] à la faveur des ténèbres » (Villedieu, 2003, p. 45). Alors que Henriette-Sylvie est âgée de cinq ans, le destin place sur sa route le noble duc de Candale. Séduit par les belles dispositions qu'il pressent chez l'enfant², il décide de la faire élever et la place à cette fin chez un financier de Pézenas. Si le père biologique fait officiellement défaut, la première figure paternelle surgissant sur le chemin de l'héroïne — peut-être le géniteur véritable de cette dernière — est une figure positive, qui s'acquittera financièrement de sa mission d'éducation. Le tableau s'obscurcit néanmoins rapidement : le père de substitution, M. de Molière, ne remplit pas son rôle, loin s'en faut. Si l'argent du duc lui inspire « toute la tendresse qu'il [l'aut] pour bien contrefaire une amitié paternelle » (p. 46), cette dernière finit par emprunter la voie de l'abus. Apprenant l'infidélité de son épouse avec un certain marquis de Birague, le sieur de Molière décide en effet de se venger et de faire de la jeune Henriette-Sylvie l'instrument de ses représailles en lui témoignant de « l'attachement » (p. 48). Il en tombe finalement amoureux et résout de « pousser les affaires plus loin » (*ibid.*), au grand désarroi de l'héroïne qui, apprenant à cette occasion le secret de sa venue au monde, n'échappe aux assauts du « satyre » (p. 49) qu'en lui tirant dessus au pistolet. La figure paternelle n'est donc guère à son avantage dans les *Mémoires* : si elle pourvoit aux besoins matériels de l'héroïne, elle accuse une trop grande distance ou, au contraire, une proximité inappropriée. Dès le début, le rapport de Henriette-Sylvie au père s'avère donc insatisfaisant, et le salut viendra du féminin. Il n'y a en effet guère que la marquise de Séville, adjuvante réelle quoique capricieuse, qui représentera pour l'orpheline un substitut parental — et potentiellement véritable, puisque le lecteur est invité à penser que la maîtresse du duc de Candale pourrait être la mère biologique de Sylvie.

Au cours de sa vie trépidante, Henriette-Sylvie sera également confrontée à la figure du mari. Elle nouera en effet à deux reprises les liens sacrés du mariage, et le pire l'emportera bien souvent sur le meilleur. La première union contractée n'est pas d'amour, mais de raison : soutenue par sa mère de substitution, la marquise de Séville, l'héroïne se résout à épouser un grand d'Espagne qui a jeté son dévolu sur elle. L'établissement est avantageux, mais le marquis de Menéze est vieux et, surtout, violent avec sa jeune femme qu'il soupçonne rapidement d'infidélité³. Brutalisée et menacée d'enfermement, Henriette-Sylvie fuit et se voit définitivement délivrée de son fâcheux par le décès de ce dernier, ce qui lui permet de se marier en secret avec le beau mais volage comte d'Englesac. Cette seconde

² « [I]l crut voir en [elle] quelque chose qui n'était pas de paysanne » (Villedieu, 2003, p. 44).

³ Ces suspicions naissent suite à la réapparition du comte d'Englesac, qui s'est fait engager comme maître d'hôtel chez Menéze. Henriette-Sylvie, après s'être évanouie d'émotion, le prie de partir, mais le comte se fait démasquer. Le vieux marquis, avisé du passé agité de sa femme, commence alors à maltraiter cette dernière.

union, tumultueuse, soulèvera bien des réserves et placera plus d'une fois l'héroïne en délicate posture. Mme de Villedieu écorche donc sérieusement la figure du mari dans les *Mémoires*⁴, mais elle le fait également à des fins divertissantes lorsqu'elle croque un époux jaloux, gentilhomme de Montpellier, que les occupants du coche d'eau où a pris place l'héroïne se plaisent à taquiner en prêtant des infidélités à sa femme (Villedieu, 2003, p. 197-199).

Dans l'ouvrage qu'elle consacre à l'autrice des *Mémoires*, Micheline Cuénin (1979, t. I, p. 32-33) retrace la biographie de cette dernière et précise ainsi qu'à partir de 1660, peut-être même avant, Marie-Catherine Desjardins, née vers 1640, vit « sous sa bonne foi », c'est-à-dire libérée de la tutelle de ses parents : bien que mineure, on lui laisse en effet la liberté et la responsabilité de ses actes. Son héroïne, Henriette-Sylvie, prétend elle aussi à une forme d'indépendance, mais privée de père et sans mari, attaquée de toutes parts, elle se voit bien souvent contrainte de rechercher une protection masculine. Si M. de Lionne⁵ défend ses intérêts sans prétendre à davantage et lui offre dans la cinquième partie de l'histoire la période la plus « tranquille » (Villedieu, 2003, p. 201) de son existence, les autres protecteurs de Henriette-Sylvie tendent fâcheusement à se muer en assaillants compromettants, voire en geôliers. Ainsi, bien que l'intervention du marquis de Birague soit à plusieurs reprises salvatrice, Henriette-Sylvie ne se sent pas complètement en « sûreté » (p. 70) sous la protection de cet homme éperdument amoureux d'elle. Après l'assassinat de M. de Molière, elle quitte donc rapidement le château de Sersac pour « [s']all[er] jeter dans une abbaye de filles à une lieue de là » (p. 54), et quelque temps plus tard, alors que sa route croise de nouveau celle de ce même galant et que sa réputation est encore menacée, elle s'interroge : « [J]e me vis réduite en une étrange perplexité d'esprit ne sachant plus où donner de la tête à moins que de me mettre à la discrétion de Birague. Il s'offrait véritablement de me conduire à Paris, et de ne me jamais abandonner ; mais la passion en était à craindre, et la compagnie soupçonneuse [...] » (p. 70). Le « séducteur » devient même franchement « agresseur » en la personne de dom Pedre, pour reprendre les mots de Donna Kuizenga (2002, p. 45). Alors que Louis XIV s'apprête à attaquer la Hollande et que le pays est sillonné de soldats, dom Pedre – galant de Maubeuge épris de Henriette-Sylvie – offre de « très bonne grâce un château de retraite en pays neutre, et son escorte pour [...] y conduire » l'héroïne et son abbesse (Villedieu, 2003, p. 242). Agréable au début, ladite retraite devient vite pesante lorsque Henriette-Sylvie comprend que les soldats ne sont pas là pour la défendre, mais « pour entreprendre contre [sa] liberté » (p. 244). « [V]iolence » (p. 247) lui est en effet faite lorsqu'elle découvre qu'elle n'est pas autorisée à quitter le château « parce que dom Pedre [l]'aim[e] trop pour se résoudre à [la] voir sortir de ses mains, sans avoir quelques assurances de [s]on amitié ; qu'il viendr[a] bientôt en personne, tâcher à les recevoir, et qu'en attendant [elle est] en aussi grande sûreté dans cette maison que dans un couvent de Cologne » (p. 248). C'est grâce aux occu-

⁴ Le mariage est aussi le théâtre d'une terrible manipulation dans les *Mémoires* : l'abbesse de Cologne, proche amie de Henriette-Sylvie, a ainsi été mariée à son insu à un inconnu (elle n'a pris conscience de la supercherie qu'au sortir de la chapelle). La machination est cependant présentée comme le fruit des efforts conjugués d'une femme – la propre mère de l'abbesse – et d'un vieil oncle cupide.

⁵ Hugues de Lionne, né en 1611 et décédé en 1671, était secrétaire d'État aux affaires étrangères et un proche ami de Mme de Villedieu. Suite à sa disparition dans les *Mémoires*, Henriette-Sylvie se voit à nouveau poursuivie par la famille du comte d'Englesac : « Sitôt que sa mort fut sue en Languedoc, les parents du comte d'Englesac ne voulurent plus tenir aucune des paroles qu'ils lui avaient données » (Villedieu, 2003, p. 211).

pantes du château et au frère d'Angélique, que Henriette-Sylvie parvient à fuir sa prison. Elle conserve de la mésaventure une défiance vis-à-vis des galants : lorsqu'un marquis flamand se déclare par la suite (et bien qu'il la rassure)⁶, la jeune femme ne peut en effet s'empêcher de « frémir » (Villedieu, 2003, p. 257).

Née de père inconnu dans une société patriarcale, l'héroïne des *Mémoires* est ainsi balottée d'une protection à l'autre, au gré des caprices de la fortune. Agressives, brutales, coercitives, les figures tutélaires semblent à bien des égards en crise, et Henriette-Sylvie est très souvent victime des passions qui agitent et aveuglent le cœur masculin.

Écarts masculins

Matrice scripturale – c'est bien pour plaire à *une* Altesse que Henriette-Sylvie prend la plume⁷ –, la séduction est au cœur des *Mémoires* et à l'origine des rocambolesques péripéties que traverse l'héroïne. Sur le passage de cette dernière, chaque homme tend à se muer en amant : entre infidélité, vengeance et jalousie, elle a fort à faire pour protéger sa réputation des écarts masculins.

Dès son jeune âge, Henriette-Sylvie se voit confrontée à la concupiscence du regard des hommes, qu'elle la subisse – comme c'est le cas avec le sieur de Molière – ou qu'elle l'entretienne ; qu'elle la déplore – bon nombre de soupirants indésirables lui attirent des ennuis – ou qu'elle s'en diverte⁸. Le pouvoir de séduction de l'héroïne est indéniable, et il n'est pas jusqu'au rapporteur de son procès qui ne s'éprenne d'elle⁹. Quand elle est sincère et véritable, la passion des hommes pour l'objet qui l'a fait naître peut être sans commune mesure : les personnages masculins des *Mémoires* savent aimer, parfois très (trop ?) fort¹⁰. Dans la première partie de l'histoire, le comte d'Englesac brûle ainsi pour Henriette-Sylvie jusqu'à la maladie. Pour se ménager un entretien avec sa maîtresse, il en vient même à incendier le château de sa mère. Le marquis de Birague et Fouquet – qui ne récoltera d'ailleurs pas le fruit de ses services – orchestrent quant à eux une évasion abracadabrante du couvent dans lequel l'héroïne et la maîtresse du gentilhomme sont recluses. Mais si brûlantes soient les prémices, la « coutume » (p. 155) rattrape bien souvent la gent masculine qui, lassée, se tourne vers d'autres objets de désir. Les charmes de Henriette-Sylvie créent de fait des infidèles : le marquis de Birague, bien qu'amant de la dame de Molière, poursuit ainsi l'héroïne de ses assiduités avec une paradoxale fidélité. Le mariage n'empêche guère les hommes de soupirer pour d'autres, et en dépit des remontrances de Sylvie, le marquis flamand est bel et bien tombé sous son charme :

⁶ « [N]e craignez pas que cet amour ait les mêmes effets que celui de dom Pedre » (Villedieu, 2003, p. 257).

⁷ Le souci de plaire et de divertir la destinataire guide en effet le projet d'écriture : « Je ne cacherai rien, non pas même les plus folles aventures où j'aurai eu quelque part ; afin que Votre Altesse en puisse rire, dans le même temps qu'elle me plaindra d'autre chose ; et il me semble que quand elle ne m'en aurait pas donné la permission, je ne devrais pas laisser de le faire ; car sans cela, Madame, vaudrais-je les moments que vous emploieriez à la lecture d'une si ennuyeuse histoire, que celle de ma vie ? » (Villedieu, 2003, p. 43).

⁸ L'héroïne prend en effet un malin plaisir à railler les galants.

⁹ La narratrice se fend dans la troisième partie d'une plaisante anecdote sur les assiduités de ce « folâtre garçon » (Villedieu, 2003, p. 129), bien qu'elle ait à souffrir par la suite de ses extravagances.

¹⁰ Donna Kuizenga (2002, p. 46) remarque ainsi que dans ce roman « les personnages masculins sont plus sujets aux suites de violentes émotions que les personnages féminins. Le mari de Sylvie, le marquis de Menéze meurt de dépit quand il apprend que l'on a enlevé sa femme que ses hommes lui ramenaient de force ».

Je dis donc au nouvel amant tout ce que je pus pour lui persuader, que quand on est marié il ne faut point se mettre d'amourettes dans la tête. Il tombait d'accord de ce que je disais ; car en ce pays-là, on tient assez pour maxime d'être fidèle à sa femme. Mais il ne croyait pas devoir tant de fidélité à la sienne ; car il jurait qu'il ne l'avait jamais aimée, et qu'il ne l'avait prise que pour s'appuyer du crédit de son excellence, dans quelques affaires qu'il avait, dont la mienne en était une (Villedieu, 2003, p. 229).

Quant au comte d'Englesac, sa flamme vacille dangereusement :

Je ne sais si ces faux bruits [les calomnies que répète la comtesse d'Englesac] refroidirent le comte d'Englesac, ou si le mariage fit seul ce changement, mais il se dégoûta comme c'est la coutume¹¹ ; et dès que je lui plus moins, plusieurs autres femmes vinrent à lui plaire beaucoup (p. 155).

Si avant leur mariage, Henriette-Sylvie avait été blessée à l'idée que son amant puisse avoir une maîtresse¹², à ce stade du récit, elle ne prend cependant pas les infidélités du comte au tragique. Les époux finissent même par se pourvoir mutuellement en « amusement[s] du cœur » (p. 168) jusqu'à ce que l'amour renaisse de la jalousie¹³. Ce dernier sentiment, « grand secours contre la froideur des amants » (p. 148), représente de fait un autre trait saillant des hommes dans les *Mémoires*.

La jalousie guide en effet bien souvent les agissements du personnel masculin de l'œuvre. Le comte d'Englesac, toujours « sujet à de fortes émotions » (Kuizenga, 2002, p. 45), prend ainsi ombrage de la concurrence de Signac : « [Il] devint si jaloux qu'il pensa perdre le sens ; il me faisait suivre par des gens inconnus ; il gagna mes laquais et me fit enfin si bien épier, qu'il me surprit en conversation secrète avec Signac dans le labyrinthe du jardin des Simples » (Villedieu, 2003, p. 148). Si la narratrice excuse le dépit du marquis de Birague – « un amant qui perd n'est pas obligé d'en user plus civilement » (p. 56) – le soupirant, auquel Sylvie a préféré le comte d'Englesac, sera cause de bien des quiproquos dans la relation des amants. Il est dans la troisième partie assisté par les mensonges du prince de Salmes qui, par vanité, prétend que la jeune comtesse d'Englesac lui a accordé quelques faveurs¹⁴.

¹¹ L'amour n'est point un long fleuve tranquille et dans sa carte de Tendre, Mlle de Scudéry faisait ainsi paraître les menaces planant sur les amants : la négligence, l'inégalité, la tiédeur et la légèreté conduisent à l'oubli et au lac d'Indifférence, alors que l'indiscrétion, la perfidie, la médisance et la méchanceté mènent tout droit aux eaux tumultueuses de la Mer d'Inimitié.

¹² Les deux amants se soupçonnent alors mutuellement : le marquis de Birague a persuadé la comtesse d'Englesac de marier son fils à une de ses parentes. Le comte feint d'aimer la demoiselle, sans en avertir Henriette-Sylvie, qui devient jalouse. Mlle de Birague meurt et Englesac, croyant que l'héroïne a un amant, jure fidélité à la mourante. Toute l'histoire est cependant éventée par la suite.

¹³ Le comte d'Englesac devient en effet jaloux du neveu de l'évêque de Valence, qui courtise Henriette-Sylvie.

¹⁴ L'héroïne a en effet usurpé l'identité du prince lors d'un travestissement, et ce dernier a fait courir par la suite le bruit « qu'elle avai[t] eu une reconnaissance très galante des bons offices que son nom [lui] avait rendus, pendant [s]on déguisement » (Villedieu, 2003, p. 121). Le prince n'est pas le seul à se vanter d'avoir ainsi obtenu les faveurs de Henriette-Sylvie : le comte de Castelnau, vainement épris de la jeune femme, prétend que les cadeaux qu'il reçoit de la marquise de Séville lui viennent de l'héroïne, conquête autrement avantageuse.

De fait, l'héroïne a fort à souffrir des galants qu'elle éconduit, et bien qu'elle relate joyeusement les suites de ces affaires, ces dernières ne laissent pas de révéler le poids du mâle sur les destinées féminines, en particulier sur leur réputation. Celle de Henriette-Sylvie se voit en effet fréquemment attaquée à la suite de la vengeance des (nombreux) galants qu'elle a repoussés. Lorsqu'elle refuse la bourse d'un homme de qualité l'ayant abordée au jardin du Luxembourg, ce dernier publie par exemple l'incident sans préciser la restitution de l'argent : « Cette calomnie m'attira deux ou trois autres propositions fâcheuses que madame d'Englesac sut¹⁵, et elle ne manqua pas d'en tirer de malicieuses conséquences » (Villedieu, 2003, p. 164). Le chevalier de la Mothe, capitaine de galère à Marseille, dépité lui aussi d'avoir vu ses avances rejetées, se venge de son côté en prêtant à la jeune femme une aventure avec le comte de Tavanès¹⁶. C'est d'ailleurs à la faveur d'un mensonge que ce dernier, également séduit, est parvenu à se rapprocher de l'héroïne¹⁷ : la supercherie, éventée dans un coche d'eau par le fameux Desbarreaux¹⁸, fait naître chez la jeune femme un « dépit extrême » (p. 196) et une haine envers tout ce sexe trompeur.

Grand est donc le potentiel nuisible de l'homme des *Mémoires*, qui semble bien n'écouter que ses désirs, que ceux-ci le poussent à la vengeance ou vers d'autres femmes. À la fin du récit, en gagnant les marges, Henriette-Sylvie se délivre par la même occasion de l'emprise du mâle.

À l'abri des hommes ?

Dans la sixième partie des *Mémoires*, Henriette-Sylvie se trouve finalement « en état de mener une vie tranquille et assez aisée, dans quelque condition qu'[elle voudra] choisir » (p. 262). Après avoir échappé aux griffes de dom Pedre, la jeune femme se fait escorter par l'un de ses galants au couvent de Cologne, préférant finalement aux remparts masculins – qu'il s'agisse d'un château ou d'un déguisement d'homme – la sûreté d'un cloître. Pour Barbara Woshinsky (2007, p. 171), la protection masculine est en effet placée sous le signe de la précarité, et c'est bien pour se « mettre à couvert de tous les orages » (Villedieu, 2003, p. 219) que Henriette-Sylvie se décide ultimement pour la retraite conventuelle, assurant alors que « si [elle] continue dans l'humeur où [elle est], [elle] n'en prendr[a] jamais d'autre que celle où [elle est] » (p. 262). Au cours de sa vie trépidante, Henriette-Sylvie a été confrontée à bien des « traverses » (p. 219) et ses aventures semblent effectivement lui avoir enseigné la défiance vis-à-vis de l'autre sexe. Dans la dernière partie du récit, l'héroïne est ainsi peu rassurée à l'idée de s'en remettre à un ancien prétendant : « bien que le marquis m'eût amené des filles afin de me conduire plus honnêtement, je tremblais toujours quand je songeais que je me confiais à un homme qui avait eu de l'amour

¹⁵ La mère du comte cherche alors à faire dissoudre le mariage de son fils et de Henriette-Sylvie.

¹⁶ Il recueille en effet un paquet de lettres d'amour signées « Sylvie », tombées de la poche du comte. Les missives appartenaient en réalité au comte d'Englesac.

¹⁷ Il est d'ailleurs fort intéressant de noter qu'au seul moment des *Mémoires* où la parole se voit longuement accordée à un homme – l'« Histoire du comte de Tavanès », rapportée à la première personne, est en effet annoncée et insérée dans la diégèse principale – elle émane d'un personnage ayant dupé Henriette-Sylvie. À travers cette manipulation, Mme de Villedieu souligne à la fois une certaine crédulité de la part de son propre sexe, et l'ingéniosité du camp adverse qui sait comment parvenir à ses fins. Il faut préciser, toutefois, que le comte a reçu l'assistance d'une amie religieuse pour orchestrer cette mascarade.

¹⁸ Jacques Des Barreaux, né en 1599 et mort en 1673, fut l'amant de Marion de Lorme et un libertin notoire.

pour moi, et qui en avait peut-être encore » (Villedieu, 2003, p. 262). La retraite en terre féminine semble donc un expédient logique à ce point du récit et de la vie de l'héroïne.

Dans les *Mémoires*, Mme de Villedieu donne corps et voix à une femme tour à tour abandonnée, violente, trompée ou encore calomniée par des hommes souvent enclins à suivre leurs envies, au risque de menacer sa réputation voire sa liberté. Si Henriette-Sylvie reconnaît à l'occasion craindre les hommes¹⁹ et s'en remet à l'asile claustral à la fin du récit, il ne semble cependant pas qu'il faille interpréter ce geste ou lire l'ensemble du roman comme une condamnation du mâle. Celui-ci sait faire montre de valeur, et ses qualités comme ses défauts peuvent en outre se retrouver chez le personnel féminin.

SAUVER LES HOMMES ?

Le portrait de l'homme des *Mémoires* est creusé d'ombres, certes, mais il est aussi rehaussé de lumières. Ce clair-obscur n'est cependant pas l'apanage des personnages masculins, et Mme de Villedieu, à travers le déguisement de son héroïne, interroge finalement la proximité des sexes.

Le bien dans le mâle

Si les défauts des figures masculines sont accusés, leurs qualités ne sont pas pour autant oubliées, et la narratrice sait reconnaître à propos la clémence, le courage ou encore le repentir des hommes.

La magnanimité est le fait des puissants, et en particulier des êtres de papier renvoyant à des personnages historiques. Le roi de France ou encore le duc de Guise sont par exemple envisagés comme des adjuvants : le premier gracie l'héroïne et la libère des poursuites de Mme de Molière, et le second, qui n'est pas insensible aux charmes de la jeune femme, la recueille alors qu'elle fuit la brutalité de son mari²⁰. La valeur guerrière et le courage masculins se voient également portés à plusieurs reprises sur le devant de la scène, non seulement dans l'intérêt de l'héroïne – le comte d'Englesac fonde ainsi sur le carrosse et la garde flamande censés ramener Henriette-Sylvie au terrible Menéze – mais également au service du pays. Englesac (qui s'est d'abord engagé pour grossir les forces hollandaises contre l'Angleterre) et Signac s'illustrent ainsi dans les guerres lous-quatorziennes, où ils trouvent la mort. De même, l'amant de la chanoinesse de Maubeuge est fait prisonnier suite à la reddition de Lille et celui de l'abbesse est blessé au siège de Cologne. Ce dernier galant se construit d'ailleurs en opposition à l'infidélité des personnages masculins des *Mémoires* : les circonstances ayant poussé sa maîtresse au couvent, il conserve à cette dernière une indéfectible loyauté par-delà les murs du cloître, et l'abbesse est fort touchée de son accident.

¹⁹ Au moment de sauter les murs du couvent avec une compagne, elle déclare par exemple que cette dernière « crai[nt] moins les hommes qu'[elle] » (Villedieu, 2003, p. 67).

²⁰ Cela n'empêche pas la narratrice de renvoyer dans la dernière partie du roman aux amours infidèles du duc : « Mme de Villedieu évoque de façon transparente un épisode bien connu et déjà ancien des multiples amours du duc de Guise, qui alléguant la nullité de son mariage avec Anne de Gonzague (1638), épouse la comtesse de Bossut en 1640, pour lui être peu après infidèle » (Démoris dans Villedieu, 2003, p. 270).

Le remords éprouvé par la plupart des délateurs peut également racheter — sans toujours effacer cependant — les vengeances ayant entaché la réputation de Henriette-Sylvie²¹. Il n'est pas jusqu'à M. de Molière qui, sur son lit de mort, ne se repente et tente de protéger sa meurtrière. Habité par « un vrai remords de ce qu'il avait fait » (Villedieu, 2003, p. 166), l'amant à la bourse, mentionné plus haut, offre également un appui juridique à l'héroïne et fait une retraite expiatoire²². Le prince de Salmes regrette de son côté ses diffamations et, bien que cela soit insuffisant aux yeux du comte d'Englesac²³, publie la vérité sur l'honnêteté de Henriette-Sylvie. De même, le marquis de Villars, dépêché par la mère du comte pour nuire à la réputation de la jeune femme, finit par s'éprendre de cette dernière et lui découvre les sombres desseins de sa belle-mère²⁴. Quant au marquis flamand, ancien ennemi de Sylvie²⁵, il se met ultimement à son service et l'escorte jusqu'au couvent de Cologne.

Lorsqu'ils ne se déchirent pas âprement pour l'amour d'une femme²⁶, les hommes peuvent enfin s'allier dans les *Mémoires*. Bien que l'issue du récit en montre plaisamment les limites, la loyauté masculine se voit mise en valeur dans l'histoire de la chanoinesse de Maubeuge. Dom Pedre de Larra refuse en effet de croire à la mort de dom Antoine de Cordoue et feint d'aimer sa fiancée pour que cette dernière soit encore fille au retour de son ami. Ce dernier réapparaît bel et bien, mais déçu par l'attitude légère de sa promise, se voit tout prêt à la laisser à dom Pedre qui, n'éprouvant rien pour la jeune femme, se trouve ainsi bien mal payé de sa générosité. De son côté, le comte de Signac agit également en faveur d'Englesac : bien qu'amoureux de Henriette-Sylvie — et aussi en raison de cet amour — il emploie tous ses efforts à ramener à l'héroïne son amant longtemps cru mort.

Le regard porté sur les figures masculines des *Mémoires* est donc pluriel : le mâle est en effet envisagé dans sa duplicité et sa capacité à offrir le pire, mais aussi le meilleur dans sa relation aux femmes. Ces dernières ne sauraient d'ailleurs elles-mêmes être envisagées d'un œil manichéen, et le travestissement de l'héroïne agit comme un révélateur de la proximité des sexes.

²¹ Nous nous concentrons ici sur les atteintes subies par l'héroïne, mais elle n'est pas la seule à témoigner et bénéficier du repentir masculin. Ainsi le mari de l'abbesse de Cologne, que cette dernière, trompée par sa mère et un oncle, avait épousé bien malgré elle, s'avère « une manière de garçon docile, qui avait le fond assez bon, et qui avait eu plus d'obéissance que de malice, en tout ce qui s'était passé ; son beau-père lui avait proposé cette tromperie, et il l'avait faite sans trop pénétrer les suites qu'elle pouvait avoir ; mais quand il vit qu'il était question de rendre une personne fort malheureuse, et de passer sa vie avec une femme, dont il ne pouvait tirer que des plaintes et des reproches, il donna volontiers les mains à la rupture de son mariage [...] » (Villedieu, 2003, p. 234-235).

²² « [I]l ne m'a jamais paru consolé du tort qu'il avait fait à ma réputation » (Villedieu, 2003, p. 166), affirme la narratrice.

²³ Le comte s' imagine en effet que sa femme a « acheté le témoignage du prince de Salmes par de nouvelles faveurs, et s'irritant chaque jour de plus en plus, donn[e] les mains à la rupture de [leur] mariage » (Villedieu, 2003, p. 162).

²⁴ « Cette artificieuse de madame d'Englesac, m'avait détaché un jeune seigneur nommé le marquis de Villars [...]. On l'avait prié de faire l'amoureux de moi, espérant, comme je pense, qu'il s'en ferait aimer, et qu'après m'avoir portée à me faire démarier, il me laisserait sans époux, et moquée de tout le monde » (Villedieu, 2003, p. 150).

²⁵ Le marquis est en effet un héritier de feu la marquise de Séville, et il est fort prévenu contre la comtesse d'Englesac en raison du litige sur la succession de sa parente.

²⁶ La rivalité peut aller jusqu'au duel, comme c'est le cas dans la première partie des *Mémoires*.

Des altérités proches

Lorsque les protecteurs font défaut ou défont, le masculin demeure gage de sûreté pour Sylvie, qui endosse à plusieurs reprises les habits de l'Autre²⁷ et gagne ainsi davantage de liberté pour se mouvoir dans la société patriarcale du XVII^e siècle. Craignant la violence de son époux, la jeune femme emprunte ainsi l'identité du prince de Salmes pour regagner la France²⁸. Si le déguisement n'est pas de tout repos – elle est notamment attaquée par une maîtresse elle-même déguisée pour retrouver son ingrat²⁹ – l'héroïne finit par s'en distraire : le travestissement lui permet en effet « de se divertir et de vivre l'expérience de l'amour "à la masculine" » (Kuizenga, 2002, p. 48). Sous ses nouveaux atours, elle séduit les dames et, de même qu'il lui plaisait d'éveiller l'amour des hommes, elle s'amuse à susciter la passion de ses semblables. Sa condition se rappelle néanmoins à elle, puisqu'elle n'est pas en mesure de satisfaire physiquement les attentes de ses conquêtes féminines : après s'être jouée d'une marquise avec l'assistance du comte d'Englesac, l'exposition de sa gorge la sauve du mari cocu tout en révélant son sexe³⁰. En s'immergeant dans l'altérité, Henriette-Sylvie se soustrait donc au joug masculin sous lequel la « faiblesse » de son propre sexe l'avait poussée. Le costume du mâle permet aussi à la jeune femme de découvrir le pôle opposé de la séduction. Néanmoins, l'héroïne de Mme de Villedieu n'a guère attendu ce jeu de masques pour brouiller les frontières genrées. Dès son plus jeune âge, elle blesse et castré symboliquement son père adoptif ; elle chasse, conquiert les cœurs féminins³¹ et surtout, elle partage avec les hommes le goût du divertissement amoureux. C'est donc sans mal qu'elle se glisse dans la peau d'un Autre qui, passé le physique et l'ascendant social, ne lui est pas si étranger que cela.

De fait, les femmes des *Mémoires* partagent bon nombre de traits moraux avec les hommes, et notamment certains défauts. Elles peuvent se montrer infidèles (l'exemple susmentionné de la marquise est éloquent), elles relaient les calomnies, font preuve de jalousie – Henriette-Sylvie supporte bien mal les rivales³² – et peuvent s'attacher à dé-

²⁷ Elle le porte vraisemblablement à deux voire trois reprises (si l'on imagine qu'elle se vêt en moine lorsqu'elle se réfugie dans un couvent d'hommes). Le motif du travestissement est fréquent sous la plume des autrices de l'époque, qu'il s'agisse de celle de Catherine Bernard (*Fédéric de Sicile*, 1680) ou de celles de Mme d'Aulnoy et Mlle Lhéritier, autrices respectives de « Belle Belle ou le Chevalier Fortuné » (1698) et « Marmoisan ou L'Innocente Tromperie » (1695).

²⁸ Le procédé n'est pas sans rappeler la fuite d'Hortense Mancini, cherchant à échapper à son mari jaloux et fou. La narratrice renvoie également à la comtesse de Cardonnoy qui, suivant son exemple, se serait soustraite aux traitements inhumains de son époux en usant des mêmes artifices. C'est aussi pour fuir un protecteur menaçant que l'héroïne échange ses habits contre ceux du frère d'Angélique à la fin du roman.

²⁹ Lui-même épris d'une femme hollandaise habillée en homme.

³⁰ Ce dernier l'a en effet reconnue malgré son déguisement.

³¹ Outre les femmes séduites par le déguisement masculin de Henriette-Sylvie, cette dernière entretient une étroite proximité affective avec l'abbesse de Cologne. C'est sous sa véritable apparence que l'héroïne s'attire également les avances explicites de « la bonne et vertueuse Madame... » : « Elle aimait, disait-elle, passionnément les belles femmes, et l'envie que le vermillon de mes lèvres lui avait fait venir d'être de mes amies pour me pouvoir baiser tout son saoul quelquefois (que dira Votre Altesse de cet effet de ma beauté ?), cette envie, dis-je, ayant attaché à mes intérêts une personne comme celle-là ; il fut impossible à la comtesse d'Englesac de réussir plus avant dans ses premiers desseins » (Villedieu, 2003, p. 127).

³² Ignorant que l'amour d'Englesac pour mademoiselle de Birague n'est que feinte, Henriette-Sylvie, en colère, « en conçoit un tel dépit contre le comte, que sans vouloir rien examiner davantage, [elle cesse] tout

truire la réputation de leurs semblables, à l'image de la comtesse d'Englesac qui s'y consacre pendant la majeure partie du roman³³. Comme les hommes, les femmes séduisent et éconduisent, et comme les hommes, elles peuvent se divertir des jeux de l'amour : Henriette-Sylvie et le comte se jouent ensemble de la marquise, et à un moment de l'histoire, se procurent l'un à l'autre des « amusement[s] du cœur » (Villedieu, 2003, p. 168). La différence – et c'est ce que révèle notamment le travestissement – réside finalement dans un regard, celui que la société jette sur les êtres suivant leur sexe. Et c'est ce regard que Mme de Villedieu interroge dans les *Mémoires*.

Un éloignement définitif ?

Plus qu'une fuite absolue loin des hommes, le choix final de Henriette-Sylvie pourrait également être envisagé comme le besoin, à ce stade de l'existence, d'un établissement sûr, à l'écart d'une société dans laquelle les femmes à l'esprit libre comme le sien ont bien du mal à trouver leur place. Lorsque paraît la dernière partie des *Mémoires*, en 1674, Mme de Villedieu mène elle-même « une vie dévote et retirée » (Cuénin, 1979, t. I, p. 19)³⁴, mais ce retrait n'est et ne sera pas pour l'autrice synonyme d'une renonciation aux hommes et à la société : elle finira en effet par regagner le monde et épousera M. de Chaste en 1677. Pour Micheline Cuénin (1979, t. I, p. 55), « demeurait en l'âme [de l'écrivaine] la nostalgie de la “naissance”, d'un mariage enfin légitime qui lui permettrait d'entrer régulièrement dans une famille noble, d'en adopter les traditions, les cultes ancestraux, la mentalité et les vertus ». Dans la société du XVII^e siècle, le mariage – quand il n'est pas synonyme de violences conjugales – peut en effet offrir une forme de sécurité ; et à la fin de l'œuvre, l'héroïne de la future Mme de Chaste ne semble finalement pas avoir totalement renoncé à la compagnie galante de l'autre sexe. N'a-t-elle pas annoncé, au début de ses *Mémoires* et au sujet du marquis de Birague, qu'elle serait « fort aise d'être servie par un semblable cavalier, maintenant qu'il est veuf » ? (Villedieu, 2003, p. 47). Le lecteur demeure alors libre d'imaginer Henriette-Sylvie franchir à nouveau les portes du cloître – à défaut d'en sauter les murs...

Si les hommes des *Mémoires* nuisent aux femmes, ils se repentent bien souvent de leurs méfaits et surtout, ils ne sont pas les seuls à compliquer singulièrement la vie d'un sexe qui, à l'occasion, se sabote lui-même. Mme de Villedieu « déstabilise les catégories de la bienséance et de la généricité » (Kuizenga, 2002, p. 48) : en revêtant les habits de l'Autre, Henriette-Sylvie s'approprie une liberté nouvelle, mais elle n'a guère à singer la posture ou la quête du divertissement d'un sexe qu'elle ne paraît finalement pas rejeter définitivement à la fin du récit.

d'un coup de lui écrire » (Villedieu, 2003, p. 114). Sa jalousie la pousse à vouloir « aller reprocher à ce perfide, tout ce qui [lui] viendrait dans l'esprit, aux yeux de sa nouvelle maîtresse » (*ibid.*).

³³ Fâchée par la liaison entre son fils et Henriette-Sylvie en raison de la disparité des conditions, la comtesse d'Englesac poursuit en effet l'héroïne avec une grande opiniâtreté.

³⁴ « [V]ers 1672, la production se ralentit. Un certain dégoût de la vie s'empare de Marie-Catherine, à moins qu'il ne s'agisse de scrupules d'ordre intime et d'un besoin profond de retraite après de rudes épreuves. [...] Selon toute apparence, pendant ces trois années, Mme de Villedieu a voulu mettre entre elle et le monde la clôture protectrice d'un couvent » (Cuénin, 1979, t. I, p. 53).

En conclusion, c'est à l'aune de ses rencontres, parfois brutales, avec les hommes que se construit le personnage principal des *Mémoires*, tour à tour pupille, amie, sujette, amante, épouse et veuve. Le croisement des profils masculins peuplant ce « [r]oman de femme sur une femme » (Démoris dans Villedieu, 2003, présentation n. p.) révèle la spécificité du regard posé sur l'Autre, orienté par la situation de communication installée et le leitmotiv du divertissement innervant l'œuvre. L'homme des *Mémoires* semble esclave de ses passions : il s'enflamme de désir et réagit excessivement voire dangereusement lorsque ses aspirations sont contrariées. Faillible et souvent défaillant, il partage néanmoins quelques torts avec les femmes. Lorsque l'héroïne repousse par exemple le chevalier du Buisson, celui-ci se venge, certes, mais la situation irrite également une fausse prude qui met alors tout en œuvre pour briser la réputation de Henriette-Sylvie. Si le fameux Desbarreaux trouve abusivement « mille raisons de croire les femmes plus perfides encore que les hommes » (Villedieu, 2003, p. 197), les personnages féminins peuvent donc aussi faire preuve de jalousie, se montrer infidèles ou encore attaquer la probité de leurs semblables. Les procès des *Mémoires* sont *de facto* souvent le fait des femmes – mais ils sont alimentés par les scandales entourant la réputation des accusées, liés à leur fréquentation de la gent masculine. C'est donc principalement en raison de leur ascendant social que les hommes ont la capacité de nuire à l'autre sexe : les figures tutélaires des *Mémoires* sont en effet bien souvent gauchies, et les galants éconduits entravent les projets de l'héroïne qui, à l'issue de ses tribulations emportées par le rythme du cœur, choisit finalement la retraite conventuelle. Il s'agit cependant moins de fuir les hommes que de se mettre à l'abri des « orages » (p. 219) qu'ils ont le pouvoir de déchaîner, et le lecteur peut avec justice douter de l'irréversibilité de la démarche. Mme de Villedieu rappelle donc le poids des mâles sur les destinées féminines, tout en revisitant allègrement les *topoi* de la masculinité et de la féminité, en particulier à travers le caractère de son héroïne et le travestissement de cette dernière. Les hommes – et les femmes – des *Mémoires*, polymorphes et parfois fantasmés, représentent donc autant de questionnements sur les relations entre les sexes et la porosité, ou au contraire l'imperméabilité, des frontières genrées.

Références

- ASSAF Francis (1987), « Madame de Villedieu et le picaresque au féminin : *Les Mémoires de la vie de Henriette-Sylvie de Molière* (1671-1674) », dans M. R. Margitic et B. R. Wells (dir.), *Actes de Wake Forest, Paris-Seattle-Tübingen, Papers on French Seventeenth Century Literature (PFSC)* « Biblio 17 », n° 37, p. 361-377.
- CUÉNIN Micheline (1979), *Roman et société sous Louis XIV : Madame de Villedieu (Marie-Catherine Desjardins 1640-1683)*, 2 tomes, Paris, Honoré Champion.
- FURETIÈRE Antoine (1690), *Dictionnaire universel*, La Haye et Rotterdam, Leers.
- KUIZENGA Donna (1997), « Seizing the Pen: Narrative Power and Gender in M^{me} de Villedieu's *Mémoires de la vie de Henriette-Sylvie de Molière* and Delarivier Manley's *Adventures of Rivella* », dans D. Kuizenga & C. Winn (dir.), *Women Writers in Pre-Revolutionary France : Strategies of Emancipation*, New York, Garland Publishing, p. 383-395.
- KUIZENGA Donna (2002), « La Généricité dans les *Mémoires de la vie de Henriette-Sylvie de Molière* », dans S. Van Dijk & M. Van Strien Chardonneau (dir.), *Féminités et masculinités dans le texte narratif. La question du "gender"*, Virginia, Peeters, « La République des Lettres », p. 43-53.

- VILLEDIEU Marie-Catherine Desjardins dite Mme de (2003), *Mémoires de la vie de Henriette-Sylvie de Molière*, René Démoris (éd.), Paris, Desjonquères, coll. « XVII^e siècle ».
- WOSHINSKY Barbara (2007), « Convent Parleys: Listening to Women's Voices in Madame de Villedieu's *Mémoires de la vie de Henriette-Sylvie de Molière* », *EMF: Studies in Early Modern France*, n° 11, p. 167-185.

UNE « DÉFIANCE NATURELLE DE TOUS LES HOMMES » :
Mme DE LAFAYETTE MISANDRE ?

Nathalie Grande

Professeure des universités, Littératures Antiques et Modernes (LAMO) EA 4276
Université de Nantes



Résumé : La condamnation des passions est au cœur de l'éthique développée dans l'ensemble de l'œuvre de Mme de Lafayette ; cependant, ce pessimisme n'affecte pas les deux sexes de la même façon : les femmes sont clairement des victimes des hommes, et si la passion détruit les unes, elle éprouve beaucoup moins les autres. La condamnation des passions, plutôt que de signaler l'influence de l'augustinisme, ne traduirait-elle pas une forme de misandrie féminine ? En parcourant l'ensemble de l'œuvre (*La Princesse de Montpensier*, *Zayde*, *La Princesse de Clèves*), on constate la récurrence d'intrigues mettant en scène des héroïnes anéanties par l'inconstance et la légèreté de leurs amants. Si de telles intrigues ne sont pas nouvelles en littérature, ce qui change, c'est la prise de parole par une femme romancière qui recommande une « défiance naturelle de tous les hommes ». Plus que le pessimisme augustinien, cette dénonciation ne traduit-elle pas la conscience claire qu'à Mme de Lafayette, formée par la Préciosité, que les inégalités de genre ne permettent pas des rapports équitables entre les sexes ?

Mots-clés : Mme de Lafayette, masculinité, misandrie, Préciosité, inégalités de genre, *La Princesse de Montpensier*, *La Princesse de Clèves*, *Zayde*.

Abstract: The condemnation of passions is at the heart of the ethics developed throughout Mme de Lafayette's work; however, this pessimism does not affect both sexes equally: women are clearly victims of men, and while passion destroys some, it hurts others much less. Rather than pointing out the influence of Augustinism, does the condemnation of the passions not reflect a form of female misandry? Going through the entire work (*La Princesse de Montpensier*, *Zayde*, *La Princesse de Clèves*), we see the recurrence of intrigues featuring heroines overwhelmed by their lovers's inconstancy and thoughtlessness. If such intrigues are not new in literature, what changes is the speech by a female novelist recommending a "natural distrust of all men". More than Augustinian pessimism, does this denunciation not reflect the clear awareness that Mme de Lafayette, formed by Preciousness, has that gender inequalities do not allow fair relations between women and men.

Keywords: Mme de Lafayette, masculinity, misandry, Preciousness, gender inequalities, *La Princesse de Montpensier*, *La Princesse de Clèves*, *Zayde*.

La condamnation des passions est au cœur de l'éthique développée dans l'ensemble de l'œuvre de Mme de Lafayette. Avec une remarquable constance, depuis sa première nouvelle (*La Princesse de Montpensier*, 1662) jusqu'à sa dernière (*La Princesse de Clèves*, 1678), on constate la permanence d'un discours de défiance vis-à-vis de la puissance destructrice de l'amour, et la critique y voit classiquement la transposition narrative d'une vision augustinienne de la vie (Sellier, 1984)¹. Cependant, ce pessimisme n'affecte pas les deux sexes de la même façon ; les femmes sont clairement des victimes des hommes, et si la passion détruit les unes, elle éprouve beaucoup moins les autres. Non seulement les hommes survivent au déchaînement passionnel (à deux exceptions près, nous le verrons), mais ils en sortent souvent sans encombre. D'où la recommandation d'une « défiance naturelle de tous les hommes »² qu'on lit sous la plume de Mme de Lafayette. C'est pourquoi, plutôt que de parler de pessimisme augustinien, nous voudrions envisager l'hypothèse d'une Mme de Lafayette misandre, poursuivant à travers ses textes une critique acerbe de l'éthos masculin. La condamnation des passions, plutôt que de signaler l'influence de l'augustinisme, ne traduirait-elle pas une forme de misandrie féminine³ ?

LA LOI DU GENRE

Dans le premier roman de Mme de Villedieu, les héros se réunissent dans le « Cabinet des tristes aventures » qui orne le jardin de l'héroïne éponyme, Alcidasie (Villedieu, 1721, t. IV, p. 187) : il s'agit d'un mausolée de marbre noir qui rassemble les cénotaphes de femmes victimes des hommes. Ce monument funéraire commémore le souvenir des femmes malheureuses en amour, et transforme ainsi les drames intimes en une sorte de manifeste public des souffrances féminines endurées à cause des hommes. Un tel mausolée pourrait être dressé pour presque toutes les héroïnes de Mme de Lafayette. Ainsi le dénouement de *La Princesse de Montpensier* explique en détail (pas moins de deux pages) le cheminement qui mène la princesse à la mort. Après avoir accordé au duc de Guise une funeste rencontre nocturne, la princesse tombe malade (« La fièvre lui prit si violente, et avec des rêveries si horribles, que dès le second jour l'on craignit pour sa vie », Lafayette, 2014, p. 46) ; quand elle finit par se reprendre, après avoir frôlé la mort, elle découvre que le duc l'a déjà oubliée et même remplacée :

Elle s'enquit de ses Femmes, si elles n'avaient vu personne, si elles n'avaient point de lettres ; et ne trouvant rien de ce qu'elle eût souhaité, elle se trouva la plus malheureuse du monde, d'avoir tout hasardé pour un homme qui l'abandonnait. [...] L'ingratitude du duc de Guise [...] tant de déplaisirs si pressants la remirent bientôt dans un état aussi dangereux que celui dont elle était sortie. [Quand elle apprend la liaison du duc avec Mme de Noirmoutier...] ce fut un coup mortel pour sa vie. Elle ne put résister à la douleur [...]. Elle mourut en peu de jours, dans la fleur de son âge, une des plus belles Princesses du monde,

¹ Voir aussi la présentation pleine de nuances de Camille Esmein-Sarrazin (Lafayette, 2014, p. XXX-XXXII).

² Dans *Zayde* (Lafayette, 2014, p. 159).

³ La question de la misandrie est encore moins traitée que celle de la misogynie. Voir Adeline Gargam et Bertrand Lançon, 2020, p. 20.

et qui aurait été la plus heureuse, si la vertu et la prudence eussent conduit toutes ses actions. (Lafayette, 2014, p. 47)

Mme de Lafayette entrelace le récit de la progression de ce cheminement funèbre avec des éléments concernant le parcours de Guise, un cheminement parallèle mais inverse. Certes Guise quitte la princesse « troublé » et plein d'« inquiétude » (Lafayette, 2014, p. 46), mais bientôt appelé par son rang à tenir son rôle politique, il se console vite. Le sort de la princesse l'indiffère si rapidement qu'il l'oublie avant même qu'elle soit rétablie de la crise que sa visite a provoquée. Le désespoir de la princesse ne tient donc pas qu'à la honte d'avoir été surprise par son mari dans une situation interlope, même si cela la rend certes malade ; le coup fatal lui est donné quand elle comprend qu'elle n'a pas été aimée, et qu'elle a accepté une indignité pour un homme incapable de constance, un homme galant. Certes, ce sont les vertus qui ont manqué à la princesse ; mais ce qui a concrètement fait son malheur, c'est surtout d'avoir cédé aux avances d'un homme pour qui elle n'était qu'une conquête de plus : il se désintéresse très vite d'elle et ne cherche plus à la revoir après leur rencontre clandestine.

Que la conquête de Mme de Montpensier le mobilise tant, avant de lui devenir si rapidement indifférente, on peut y lire deux motivations. D'une part, on doit rappeler que Mme de Montpensier ne l'a pas attiré uniquement parce qu'elle était une jeune femme séduisante, mais aussi parce qu'elle était devenue l'épouse d'un adversaire politique. En effet, en séduisant la princesse, le duc de Guise ne faisait pas que renouer avec un amour de jeunesse, il humiliait aussi un prince du parti rival. On peut de fait constater qu'il ne pousse pas ses recherches amoureuses au-delà de l'affront fait au prince de Montpensier en étant admis nuitamment chez elle par son épouse. Tout se passe comme si l'insulte au rival lui suffisait, d'autant que désormais, il n'a plus guère d'espoir d'obtenir la satisfaction de ses désirs. Là réside la seconde motivation, que Mme de Lafayette n'omet pas de signaler : si le duc se détourne de la princesse pour aller vers Mme de Noirmoutier, c'est que cette dernière est une « personne de beaucoup d'esprit, de beauté, et qui donnait plus d'espérance que cette Princesse » (Lafayette, 2014, p. 47). Les « espérance[s] » dont il est question sont assurément une litote au contenu sexuel, une dimension que Mme de Lafayette méconnaît moins qu'on ne le croit souvent. Ainsi ce dénouement, le premier écrit par la romancière, fixe et annonce la représentation du désastre amoureux que Mme de Lafayette met en scène œuvre après œuvre⁴ : il emblématise un schéma récurrent.

Car Mme de Lafayette multiplie au fil de ses œuvres ce type de situation où une femme court à sa ruine sociale, et parfois à sa mort véritable, à cause d'un homme, amant peu scrupuleux ou mari jaloux. Dans *Zayde*, son roman hispano-mauresque, on pourrait faire l'hypothèse que cette loi ne devrait pas s'appliquer avec autant de rigueur en raison de la particularité générique de cette œuvre : le romanesque héroïque laisse en effet beaucoup plus d'espoir au destin féminin (Grande, 2014) et de fait, on trouve un dénouement nuptial qui sanctionne la possibilité d'un amour heureux. Cependant, l'optimisme du récit-cadre contraste avec le pessimisme des histoires insérées que la structure de roman permet de multiplier. Dans l'« Histoire d'Alphonse et de Bélasure » par exemple, Bélasure finit par préférer s'enfermer dans un couvent plutôt que d'épouser Alphonse qui ne cesse

⁴ Pour mémoire, il en va de même dans *La Comtesse de Tende*, la troisième nouvelle historique attribuée à Mme de Lafayette. Non seulement son héroïne meurt dans la honte, mais son amie, la princesse de Neufchâtel, qui a consenti par amour à une mésalliance, sitôt épousée se découvre également trahie.

de la harceler d'une jalousie malade. L'« Histoire d'Alamir, prince de Tharse » est sans doute la plus édifiante à cet égard, car le héros éponyme y multiplie les abandons au même rythme que les conquêtes. Il y a Naria, une belle veuve qui pensait devenir sa femme, et qui n'agrée la recherche d'Alamir qu'à la condition d'une parfaite fidélité, idée qui « [blesse Alamir à] la seule pensée d'un engagement si exact » (Lafayette, 2014, p. 224). Elle devine bientôt qu'elle n'est pas la seule, loin s'en faut, que courtise Alamir :

Jugez de ce que devint Naria, et la cruelle douleur qu'elle sentit : [...] elle voyait qu'elle n'avait occupé que son esprit, et non pas son cœur ; et qu'elle n'avait fait que son amusement sans faire sa félicité.

C'était une aventure si cruelle pour une personne de son humeur, qu'elle n'avait pas la force de la supporter. Elle s'en retourna chez elle accablée de douleur et d'affliction ; elle y trouva une lettre d'Alamir, qui l'assurait qu'il était renfermé chez lui, et qu'il ne pouvait rien voir puisqu'il ne la voyait pas. Cette tromperie lui faisait juger de quel prix avaient été toutes les actions passées d'Alamir ; et elle mourait de honte d'avoir fait si longtemps son bonheur d'un attachement qui n'avait été qu'une trahison. (Lafayette, 2014, p. 226)

Elle décide de se sauver en le quittant, et part en pèlerinage à La Mecque pour guérir ses blessures. Alamir se console presque aussitôt, et c'est au tour de Zoromade, qui elle aussi pensait qu'Alamir la courtisait pour l'épouser, d'y perdre le bonheur : compromise, elle est contrainte pour sauver la face de se plier à un mariage arrangé avec un homme qu'elle n'aime pas. Quant à Elsibery, amoureuse d'Alamir au point de résister à tous les pièges qu'il lui tend pour éprouver sa fidélité, elle est finalement abandonnée à son tour sur un soupçon imaginaire et se retire du monde pour aller vivre avec son amie Zabelec, autre femme abandonnée par un mari indélicat, « dans un profond oubli de tous les attachements de la terre » (Lafayette, 2014, p. 243), et vraisemblablement dans un couvent puisqu'elle se convertit aussi au christianisme. Enfin Félimé, la cousine de Zayde, amoureuse sans espoir du prince, meurt de chagrin après le décès d'Alamir, mais en ayant au moins la consolation de ne pas avoir été trahie... sans doute parce qu'elle n'a pas été courtisée ! Les héroïnes de Mme de Lafayette sont donc, l'une après l'autre, victimes d'une loi genrée, qui les expose à une passion mal partagée, forcément décevante, et finalement destructrice. Malgré ce dernier exemple, où Alamir finit à son tour par mourir du chagrin de n'être pas aimé, juste retour des choses qui le punit par où il a péché, la confrontation des destins féminins et masculins est sans appel : les héros masculins confrontés à la passion s'en sortent en général beaucoup mieux que les femmes.

RÉQUISITOIRE MISANDRE

Si on reprend les exemples déjà vus en se concentrant sur les destins masculins, on doit constater que ni le prince de Montpensier ni son rival le duc de Guise ne regrettent vraiment la princesse qu'ils se sont disputée : l'un comme l'autre passent à autre chose ; leurs responsabilités, si ce n'est leur désir, les appellent ailleurs. Ce que mettent en évidence les intrigues de Mme de Lafayette, c'est au mieux la différence entre un amour féminin qui conduit à une fidélité absolue et un sentiment masculin, momentanément intense, mais qui s'émousse en fonction des circonstances et des événements. Au pire, c'est la duplicité masculine qui est mise en scène, la capacité qu'ont certains hommes à se

payer de mots, et à confondre leur désir avec un sentiment authentique. Alamir est aussi à cet égard exemplaire. Tout en étant très friand de conquêtes féminines, ce prince refuse systématiquement de payer ses conquêtes de retour, non par une malignité perfide d'ailleurs, mais parce qu'il est ainsi fait.

Il ne cherchait que le plaisir d'être aimé ; celui d'aimer lui était inconnu : il n'avait jamais eu de véritable passion ; mais sans en ressentir il savait si bien l'art d'en faire paraître, qu'il avait persuadé son amour à toutes celles qu'il en avait trouvées dignes. Il est vrai aussi que dans le temps qu'il songeait à plaire, le désir de se faire aimer lui donnait une sorte d'ardeur qu'on pouvait prendre pour de la passion : mais sitôt qu'il était aimé, comme il n'avait plus rien à désirer, et qu'il n'était pas assez amoureux pour trouver du plaisir dans l'amour seul séparé des difficultés et des mystères, il ne songeait qu'à rompre avec celle qu'il avait aimée, et à se faire aimer d'une autre. (Lafayette, 2014, p. 221)

Cette analyse, qui ouvre l'histoire insérée consacrée à Alamir, souligne une idée récurrente des intrigues construites par Mme de Lafayette : le rôle moteur des obstacles pour construire et entretenir le sentiment amoureux. Ce sont les difficultés qui motivent pour beaucoup le désir de conquête masculin : le plaisir de séduire tient du plaisir de vaincre les obstacles, du défi de conquérir, et l'éthos amoureux masculin poursuit sur un autre plan le rôle assigné aux nobles par les valeurs chevaleresques et militaires qui sont censées les animer. C'est ainsi que l'indifférence d'une femme semble immédiatement ressentie comme un défi à relever. Dans *Zayde*, on voit Alphonse insensible à toutes les belles qui pourraient lui être favorables, et enflammé par celle qui fuit les hommes, Bélasure :

[...] l'idée d'un cœur fait comme le sien, qui n'eût jamais reçu d'impression, me parut une chose si admirable et si nouvelle, que je fus frappé dans ce moment du désir de lui plaire, et d'avoir la gloire de toucher ce cœur, que tout le monde croyait insensible. (Lafayette, 2014, p. 158)

C'est l'obstacle, ici sentimental, mais ailleurs politique, religieux ou social qui, loin de les freiner, motive les entreprises amoureuses des héros soucieux de leur « gloire », mot dont l'emploi confirme bien l'orgueil nobiliaire attaché à la conquête amoureuse. Les hommes transposent dans leurs galanteries les prouesses jadis accomplies par leurs ancêtres sur les champs de bataille, dans les duels ou dans les tournois⁵. Combat par procuration, à défaut de pouvoir s'exercer ailleurs, le jeu de la séduction tient du dérivatif et du supplétif ; il n'engage qu'autant qu'on n'a rien d'autre de mieux à faire.

Qu'il s'agisse bien d'un jeu de conquête, on le voit aussi par la multiplication des héros poursuivant des intrigues multiples, parfois simultanément. On a déjà vu Alamir dans *Zayde*. Mais on en trouve aussi dans *La Princesse de Clèves*. Ainsi le vidame de Chartres, qui doit avouer à Nemours ses différentes intrigues pour récupérer une lettre perdue, lui explique ses inquiétudes puisqu'il a osé désobéir à la reine Catherine de Médicis en cumulant la relation de confiance par laquelle elle l'a distingué des autres hommes avec d'autres relations galantes : Mme de Thémynes mais aussi « une autre femme moins belle

⁵ Encore n'en sont-ils pas toujours capables : le duc de Nemours s'assomme en tombant de cheval ; le roi Henri II se tue accidentellement en voulant rompre par coquetterie une dernière lance.

et moins sévère »⁶ (Lafayette, 2014, p. 402). Le duc de Nemours lui-même entre dans la catégorie des séducteurs, comme le dévoile la reine dauphine à Mme de Clèves :

[...] il avait un nombre infini de maîtresses, et c'était même un défaut en lui, car il ménageait également celles qui avaient du mérite de celles qui n'en avaient pas⁷. (Lafayette, 2014, p. 364)

Tel un autre Dom Juan, il ne trouve rien de trop froid ni de trop chaud, et le plaisir de la conquête l'emporte sur le désir d'aimer. D'ailleurs, Nemours ne perd pas ses réflexes de séducteur avec la princesse de Clèves, puisqu'il s'entend à merveille à la deviner, à la troubler, à l'acculer. La princesse s'en souviendra, et c'est le premier argument qu'elle lui opposera lorsqu'il viendra se déclarer à elle :

Je crois même que les obstacles ont fait votre constance. [...] Rien ne me peut empêcher de connaître que vous êtes né avec toutes les dispositions pour la galanterie, et toutes les qualités qui sont propres à y donner des succès heureux : vous avez déjà eu plusieurs passions, vous en auriez encore ; je ne ferais plus votre bonheur ; je vous verrais pour une autre comme vous auriez été pour moi : j'en aurais une douleur mortelle [...]. (Lafayette, 2014, p. 471)

Mme de Clèves oppose à sa fidélité, qu'elle ne met pas en doute, la certitude de l'inconstance du duc de Nemours. Sa prophétie, auto-réalisatrice peut-être, finit par lui donner raison. Certes il persiste un certain temps à rester amoureux de la princesse, au-delà de son veuvage, et il cherche en vain à la revoir :

M. de Nemours pensa expirer de douleur [...]. Il fallut enfin que ce prince repartît, aussi accablé de douleur, que le pouvait être un homme qui perdait toutes sortes d'espérance de revoir jamais une personne qu'il aimait d'une passion la plus violente, la plus naturelle, et la mieux fondée qui ait jamais été. (Lafayette, 2014, p. 478)

Mais le temps fait son œuvre, certes lentement, et le console : « Enfin des années entières s'étant passées, le temps et l'absence ralentirent sa douleur, et éteignirent sa passion » (*ibid.*). Il finit donc par passer à autre chose, alors que le sort de la princesse reste définitivement marqué par la passion coupable qu'elle a éprouvée pour lui. En somme, si le lexique ne minimise pas la douleur masculine, le récit souligne combien la destinée féminine reste soumise à un sort funèbre, tandis que le destin masculin se poursuit. La cause du pessimisme caractéristique de Mme de Lafayette n'est donc pas forcément à rechercher du côté d'une malédiction divine, condamnant les passions : cette malédiction reste largement genrée, et si les femmes portent assez systématiquement la marque du péché de la conscience coupable, les hommes savent plus souvent qu'elles s'en dispenser. Versatiles, épris de la conquête plus que du sentiment, sans égards pour des femmes souvent vite oubliées, ils sont mus par bien d'autres ressorts que l'amour. Leur égocentrisme, les ambitions qui les traversent, la nécessité de répondre aux obligations que leur genre leur impose, les rendent incapables de l'abnégation dont font preuve les héroïnes. Le

⁶ Là encore, nous lisons une litote sexuelle dans cette absence de sévérité de la dame.

⁷ Cette interprétation du personnage de Nemours n'est pas nouvelle (Fabre, 1945).

« privilège masculin » les rend aussi plus libres que les héroïnes, enfermées qu'elles sont dans le déterminisme sentimental et moral que leur genre leur impose.

Cependant, force est de constater que de telles mises en scène n'ont rien de nouveau : Virgile ne racontait après tout pas autre chose dans l'histoire de Didon et d'Énée⁸ : même passion féminine mortifère, même abandon par un homme appelé à un autre destin. Faut-il en déduire que les intrigues de Mme de Lafayette ne disent rien de plus qu'une longue tradition à l'égard des rôles genrés ?

POURQUOI UNE TELLE HAINE ?

Trois réponses peuvent être apportées à cette question, trois dimensions par lesquelles Mme de Lafayette se distingue de la tradition.

Tout d'abord, on observe que le réquisitoire dressé par Mme de Lafayette n'est pas sans nuance. Elle peint ainsi deux hommes aussi amoureux que magnanimes, le comte de Chabannes dans *La Princesse de Montpensier* et le prince de Clèves. Eux deux échappent complètement aux défauts récurrents signalés : par leur fidélité, par leur délicatesse, mais aussi par l'intensité oblatrice de leur amour, ils sont d'admirables exceptions. Mais force est de constater que les récits condamnent à mort ces hommes extra-ordinaires : Chabannes meurt lors des massacres de la Saint-Barthélémy, car il est allé se réfugier à Paris pour s'éloigner des affres que lui fait vivre sa passion ; le prince de Clèves meurt car il se méprend sur le rapport que lui fait son espion et croit que sa femme l'a trahi. L'un comme l'autre se trompent et meurent, tandis que les séducteurs patentés (Alamir excepté) survivent à la passion, ou n'en sont affectés que très provisoirement. Tout se passe comme si Mme de Lafayette, faute de leur accorder une crédibilité suffisante, condamnait les personnages d'hommes sincèrement amoureux tandis qu'elle réserve un sort plus enviable aux hommes qui se limitent au jeu de la séduction, sans dévier de leur trajectoire personnelle. Il n'empêche qu'elle ose la création d'un nouveau type de héros masculins qui par leur amour absolu rejoignent le paradigme du genre féminin, jusque dans leur destin funèbre.

Outre ce nouveau type de héros, on doit constater que Mme de Lafayette ose aussi, plus discrètement, envisager un nouveau type de destin féminin, plus libérateur et moins funèbre. En effet, un certain nombre de ses héroïnes survivent à la passion et font le choix de chercher une vie tranquille, loin des tourments de l'amour et du commerce des hommes : ce sont Bélisire, Naria, Elsie et Zabelec dans *Zayde*, et la princesse de Clèves. Le dénouement de cette dernière nouvelle est si bref qu'on le résume souvent à la mort rapide de la princesse ; pourtant tel n'est pas exactement le cas. Sa fuite de Paris et de Nemours tient aussi de la quête, quête du « repos », de la paix intérieure. Elle choisit une vie équilibrée, partagée entre une maison religieuse et sa résidence personnelle, et rencontre « une personne de mérite qu'elle aimait, et qu'elle avait [...] auprès d'elle » (Lafayette, 2014, p. 477). Ni solitude, ni désespoir, la vie de vertu que choisit Mme de Clèves lui fait échapper aux affres de la passion létale.

De plus, sans même tenir compte de la création de nouveaux personnages ou de nouveaux destins, on peut encore avancer l'idée que le simple fait qu'une romancière, une

⁸ Voir le chant IV de *L'Énéide*.

voix de femme, reprenne à son compte les intrigues assignant traditionnellement aux femmes un destin passionnel et funèbre, et aux hommes une insensibilité, ou à tout le moins une sensibilité très maîtrisée, les libérant d'un tel destin, change le sens de ces intrigues. On entend dans les discours des héroïnes une récrimination féminine et une mise en accusation des hommes qu'on est moins amenée à supposer dans des textes écrits de main d'homme. Cette dimension est d'autant plus convaincante qu'on sait qu'au XVII^e siècle existe un public mondain, largement féminin, qui est le public cible de ce type de littérature. Avec une telle perspective, la confrontation entre les destinées féminines et masculines change de sens : il ne s'agit plus de déplorer une fatalité ou de dénoncer les passions, mais de souligner l'injuste différence qui oppose les deux sexes. L'écriture de Mme de Lafayette laisse comprendre un jugement moral pesant sur les hommes qui se traduit dans les textes par leur impavide capacité de résistance aux effets délétères de la passion. Un tel jugement suppose chez l'autrice une distance teintée de mépris à leur égard. Il contraste enfin avec l'attention pleine d'empathie portée aux douleurs des femmes victimes.

Comment comprendre cette différence de traitement ? Il est toujours délicat de tenter des analyses psychologiques à distance, et ce ne peuvent être que des spéculations. Mais on a quelques éléments factuels pour fonder des hypothèses, en particulier la correspondance laissée par la comtesse. Car, dans une lettre du 18 septembre 1653, la jeune Marie-Madeleine Pioche de La Vergne, pas encore mariée, écrit à Ménage en le félicitant de ne pas avoir d'aventure amoureuse : « Je suis si persuadée que l'amour est une chose incommode que j'ai de la joie que mes amis et moi en soyons exempts » (Lafayette, 2014, p. 843). La déclaration a de quoi surprendre dans la bouche d'une jeune fille de dix-neuf ans et livre la première trace de la méfiance de la future romancière vis-à-vis des passions. Un autre texte, le « Portrait de Mlle de *** », écrit quelques années plus tard pour le *Recueil des portraits et éloges*, et considéré comme un autoportrait, confirme cette position :

Si l'on veut être bien avec moi, il ne faut pas me dire des galanteries ; je ne les aime pas. Heureusement pour moi, je n'ai pas l'Âme tendre. (Lafayette, 2014, p. 11)

Cette posture si claire et si ferme tient vraisemblablement d'une influence précieuse : en 1653-1654, pendant l'exil angevin où l'a amenée la participation de son beau-père à la Fronde, la jeune fille a beaucoup lu la *Clélie* de Madeleine de Scudéry, et l'on sait les exigences idéalistes de la reine de Tendre en matière de relations entre les sexes (par exemple Morlet-Chantalat, 1994). Si Madeleine de Scudéry refuse le principe du mariage, c'est qu'elle ne pense pas que l'amour puisse lui survivre : l'institution même du mariage est inadaptée pour faire vivre et durer les sentiments amoureux car « l'amour selon la coutume, [est] morte huit jours après [le] mariage » (Scudéry, 2003, p. 432). Le constat que fait la Précieuse, c'est que la façade d'un lien conjugal fondé sur une communauté de valeurs et de sentiments⁹ ne correspond pas à la réalité sociale. Le mariage arrangé entraîne même pour les femmes une double peine : l'absence de satisfaction sentimentale est déjà une épreuve, surtout si le cœur était déjà prévenu en faveur d'un autre ; mais surtout la nature inégalitaire de l'institution conjugale aggrave la différence des statuts sociaux des

⁹ Telle était la doctrine de l'Église qui condamnait certes la passion amoureuse, mais voulait en même temps que le mariage ne soit pas seulement un marché d'intérêts et repose sur une amitié conjugale (*affectio conjugalis*). Voir Biet, 1990, p. 44-46.

deux sexes. Or l'amour serait le seul moyen de tempérer la dureté des obligations matrimoniales qui ne pèsent que sur les épouses. Encore faudrait-il de l'amour dans le mariage... or il n'y en a guère. La défiance vis-à-vis de l'amour tient ainsi de l'inégalité des genres, qui permet aux uns la liberté de choisir, et même de se tromper et de changer d'avis, sans qu'ils fassent l'objet d'une opprobre publique, tandis que les autres sont condamnées par les règles sociales à ne pas choisir et, le cas échéant, condamnées par la morale à ne pouvoir se tromper ni changer d'avis, sans mettre en danger leur liberté et même leur vie¹⁰. La condamnation des hommes, le réquisitoire qui stigmatise leur inconstance, leur versatilité, leur légèreté, ne tiendrait pas forcément à une misandrie fondée sur une piètre considération de la valeur morale des hommes. C'est aussi une proposition de réponse concrète aux conséquences désastreuses pour le destin féminin des inégalités de genre : pour préserver les femmes des dangers que leur font courir les hommes, il est assez logique de tenir un discours de mise en garde morale, à défaut de pouvoir faire entendre un discours de revendication politique. Si la force des passions est destructrice, elle exerce son pouvoir désastreux prioritairement sur les femmes, parce qu'elles n'ont pas la liberté de lui échapper, alors que les hommes ont à leur disposition des moyens pour s'en débarrasser.

Marie-Madeleine Pioche eut, après son mariage arrangé avec un respectable veuf, tout le temps de méditer les risques et les dangers que les inégalités de genre faisaient peser sur le destin féminin. Elle s'en explique à son ami Ménage avec une lucidité sans fioriture ni illusion dans une lettre du 1^{er} septembre 1656, soit un an après son mariage :

[...] comme d'ailleurs je n'ai point de chagrin, que mon époux m'adore, que je l'aime fort, que je suis maîtresse absolue, je vous assure que la vie que je fais m'est fort heureuse et que je ne demande à Dieu que la continuation. Quand on croit être heureux vous savez que cela suffit pour l'être et comme je suis persuadée que je le suis, je vis plus contente que ne font, peut-être, toutes les reines de l'Europe. (Lafayette, 2014, p. 870)

Cet aveu, où la jeune Mme de Lafayette fait entendre toute sa maîtrise d'elle-même, met en évidence sa capacité à mettre à distance ses émotions et sa sensibilité au bénéfice d'une sérénité construite. Échappant, par la grâce d'un époux ni passionné ni passionnant, aux affres du sentiment, elle a conscience de bénéficier en outre d'une liberté complète (« je suis maîtresse absolue » souligne-t-elle). Elle pourra dès lors mettre son expérience au service des autres femmes et les mettre en garde contre les risques qu'une passion déréglée fait peser sur le destin féminin. Elle en vient même à offrir à son public féminin l'hypothèse d'une liberté possible, dans une retraite recherchée loin des troubles passionnels. C'est par un raisonnement exempt de pathos que Mme de Lafayette en vient à condamner les passions dont les conséquences potentielles sur le destin féminin sont autrement à redouter que les éventuels et rares tourments masculins. Si la raison combat la passion, c'est avec de bonnes raisons. Des années plus tard, après la mort de son amie,

¹⁰ Rappelons pour mémoire que l'adultère masculin n'était pas un reproche possible d'épouse à époux, tandis que l'adultère féminin mettait en danger la vie des épouses, susceptibles d'être enfermées à vie dans un couvent sans autre forme de procès, et souvent victimes d'une violence pouvant aller jusqu'au crime, sans réelle possibilité de mise en accusation du mari meurtrier. Sur l'adultère sous l'Ancien Régime, voir Maurice Daumas, 2007. Pour une vue synthétique des controverses juridiques et théologiques autour du lien conjugal à l'aube de l'ère moderne, voir Laetitia Dion, 2017, p. 57-90, ou plus généralement Jean Gaudemet, 1987.

Mme de Sévigné fera le même constat : « elle a eu raison pendant sa vie, elle a eu raison après sa mort, et jamais elle n'a été sans cette divine raison, qui était sa qualité principale » (Sévigné, 1978, t. III, p. 1007, lettre du 3 juin 1693).

Références

- BIET Christian (1990), « Droit et fiction : la représentation du mariage dans *La Princesse de Clèves* », *Littératures classiques*, Supplément au n° 12, p. 33-54.
- DAMAS Maurice (2007), *Au bonheur des mâles. Adultère et cocuage à la Renaissance*, Paris, Armand Colin.
- DION Laetitia (2017), *Histoires de mariage : le mariage dans la fiction narrative française, 1515-1559*, Paris, Classiques Garnier.
- FABRE Jean (1945), « L'art de l'analyse dans *La Princesse de Clèves* », *Travaux de la Faculté des Lettres de Strasbourg, Mélanges II*, fascicule 105, p. 261-306.
- GARGAM Adeline et LANÇON Bertrand (2020), *Histoire de la misogynie. Le mépris des femmes de l'Antiquité à nos jours*, Paris, Éditions Arkhê.
- GAUDEMET Jean (1987), *Le mariage en Occident. Les mœurs et le droit*, Paris, Éditions du Cerf.
- GRANDE Nathalie (2014), « Le roman du mariage selon les romancières du XVII^e siècle », dans *Le mariage et la loi dans la fiction narrative avant 1800. Actes du XXI^e colloque de la Sator*, Françoise Lavocat (éd.), Louvain/Paris/Walpole, Éditions Peeters, coll. « La République des Lettres », n° 53, p. 703-715.
- LAFAYETTE Marie-Madeleine de (2014), *Œuvres complètes*, Camille Esmein-Sarrazin (éd.), Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade ».
- MORLET-CHANTALAT Chantal (1994), *La Clélie de Mlle de Scudéry. De l'épopée à la gazette: un discours féminin de la gloire*, Paris, Honoré Champion.
- SELLIER Philippe (1984), « *La Princesse de Clèves*, Augustinisme et Préciosité au paradis des Valois », dans *Images de La Rochefoucauld. Actes du Tricentenaire 1680-1980*, Jean Lafond et Jean Ménard (éds.), Paris, PUF, p. 217-228.
- SCUDÉRY Madeleine de (1657/2003), *Clélie, histoire romaine*, Chantal Morlet-Chantalat (éd.), Troisième partie, Paris, Honoré Champion.
- SÉVIGNÉ Marie de (1978), *Correspondance*, Roger Duchêne (éd.), Tome III, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade ».
- VILLEDIEU Marie-Catherine Desjardins de (1661/1721), *Alcidamie*, dans *Œuvres complètes*, Paris, Compagnie des Libraires.

L'INVERSION DES RÔLES SEXUÉS
DANS « L'ÎLE DE LA FÉLICITÉ » DE Mme D'AULNOY :
DEVIRILISATION ET DÉVALORISATION DU HÉROS MASCULIN

Mohamed El Mechrafi

*Chef de projets au Conseil régional des Pays de la Loire
Titulaire d'un master en lettres modernes, Université de Nantes*



Résumé : « L'Île de la Félicité » de Mme d'Aulnoy, premier conte de fées littéraire en France, est un terrain de choix pour montrer comment la conteuse rompt avec les stéréotypes genrés : pas de prince charmant, fort et triomphant, pas de princesse naïve et passive, pas de fin joyeuse marquée par un mariage. Au travers d'une dévirilisation et d'une dévalorisation du masculin, l'autrice joue avec les codes en proposant une inversion des rôles sexués. Nous nous proposons d'étudier la représentation dans ce conte d'un héros dévirilisé confronté à la valorisation de valeurs féminines, ce qui implique peut-être une nouvelle définition du masculin.

Mots-clés : Mme d'Aulnoy, contes, stéréotypes de genre, masculinité, dévirilisation, XVII^e siècle.

Abstract: Mme d'Aulnoy's "L'Île de la Félicité", the first literary fairy tale in France, is a perfect opportunity to show how the storyteller breaks with gendered stereotypes: no strong and triumphant Prince Charming, no naïve and passive princess, no happy ending marked by a wedding. Through a devirilisation and devaluation of the male, the author plays with the codes by proposing an inversion of gendered roles. We propose to study the representation in this tale of a devirilised hero confronted with the valorisation of feminine values, which perhaps implies a new definition of the masculine.

Keywords: Mme d'Aulnoy, tale, gender stereotypes, masculinity, devirilization, 17th century.

L'an 1690 marque la naissance du conte en tant que genre littéraire en France lorsque Mme d'Aulnoy inclut dans son roman *Histoire d'Hypolite, comte de Duglas* (Aulnoy, 1690) le conte intitulé « L'Île de la Félicité ». Nous sommes en présence d'un récit enchâssé dans un récit-cadre, et le conte n'a, à l'origine, pas de titre. C'est seulement en 1788 qu'il prendra pour titre « L'Île de la Félicité » lorsqu'il sera publié, indépendamment de son récit enchâssant, dans le tome 27 d'une collection intitulée *Voyages Imaginaires* (Aulnoy, 1788, p. 25-50) où sont rassemblés différents récits ayant pour thématique le voyage ou un cadre insulaire. Rappelons brièvement les éléments qui constituent le récit : Hypolite déguisé en Hyacinthe, un élève du peintre Cardini, s'introduit dans un couvent où est emprisonnée Julie, son amante. Pendant que le peintre réalise le portrait de l'abbesse, celle-ci demande à être divertie et Cardini sollicite Hypolite, qu'il croit être Hyacinthe, pour lui raconter une histoire. Commence alors le conte à proprement parler : Adolphe, un prince russe, s'étant perdu lors d'une chasse à l'ours, trouve refuge dans une grotte, demeure des vents, où il est accueilli par la mère des vents. Zéphyr, l'un de ses enfants, rentre en retard et explique qu'il s'était laissé aller à contempler la princesse Félicité et ses nymphes. Adolphe, séduit par le récit de Zéphyr, demande à être transporté dans l'île où se trouve cette princesse ; Zéphyr l'y emmène en lui donnant un manteau d'invisibilité. Une fois sur cette île où aucun homme n'est présent, Adolphe, parvenu devant la princesse, enlève son manteau et déclare son amour. La princesse Félicité est charmée : ils vivent si heureux que cent années alors semblent à Adolphe n'avoir duré que trois mois. Découvrant cela, le prince regrette de n'avoir rien accompli de noble ou de glorieux et demande à revenir dans son monde, ce que Félicité accepte à contrecœur. Elle lui confie un cheval splendide et lui défend de poser le pied au sol avant d'arriver à destination pour éviter tout malheur. Mais sur le chemin, Adolphe croise un vieillard sur une charrette et descend de son cheval pour l'aider. Le vieillard s'avère être le Temps, qui tue Adolphe. Zéphyr retrouve son ami décédé et rapporte son corps dans l'Île de la Félicité où la princesse reste inconsolable.

Pour un lecteur contemporain, habitué aux contes de fées à dénouement heureux, de nombreux éléments apparaissent déconcertants, en particulier ceux touchant à la représentation du masculin et à la virilité : ce prince qui ne sauve personne mais est sauvé, ce prince qui préfère la gloire à l'amour, est peut-être un prince plus décevant que charmant. C'est sur cette image façonnée par Mme d'Aulnoy que nous voulons porter l'attention : quelles valeurs lui attribue-t-elle ? Comment l'autrice, à rebours des *topoi* merveilleux, porte-t-elle un regard hétérodoxe sur le masculin, les rôles sexués et l'amour ? Pour répondre à ces questions, nous nous proposons d'analyser l'image du masculin dans le conte. Nous constaterons dans un premier temps une inversion des rôles genrés et verrons qu'Adolphe semble l'image d'un homme corrompu, signe de la condition tragique de l'homme viril ; pourtant, en remettant en cause certaines valeurs genrées, il nous semble que Mme d'Aulnoy dessine en creux une nouvelle image idéale de l'homme.

UN HOMME DÉVIRILISÉ

Un héros aux inspirations topiques

Au carrefour de plusieurs genres, le récit de Mme d'Aulnoy puise son inspiration dans plusieurs textes qui relèvent aussi bien de la mythologie que du folklore. L'autrice ne manque pas de spécifier directement ses influences en comparant le héros à d'autres figures emblématiques de la littérature que ce soit Psyché (Aulnoy, 2008, p. 91) ou encore le chevalier Renaud de la *Jérusalem délivrée* (p. 101). Le récit s'approprie des éléments caractéristiques du conte mythologique aussi bien que de l'épopée, et s'il est considéré aujourd'hui comme le premier conte de fées français, la narratrice précise qu'il s'agit plutôt d'« un conte approchant de ceux des fées. » (p. 86) En effet, si la féerie est bien présente, le récit ne comporte pas tous les traits d'un conte de fées et tient aussi du récit mythologique et du conte allégorique.

Le mélange des genres se ressent dans le personnage d'Adolphe, prince qui à première vue est un héros aux inspirations topiques, mais qui en fait s'éloigne de la tradition pour proposer une version originale du héros masculin. La première partie du conte, qui précède la rencontre du prince avec la mère des vents et Zéphyr, montre un suzerain plein de bravoure et un véritable chef de guerre qui, pour se reposer des batailles, s'adonne à la chasse à l'ours avec une sauvage passion. Le prince Adolphe possède des caractéristiques qu'on attend d'un héros traditionnel : il aime le combat, il sait mener son peuple à la guerre et il fait preuve de courage. Tout cela permet de présenter le héros comme un personnage fort, souverain d'une nation virile, capable de survivre dans des conditions météorologiques extrêmes.

Adolphe, à plusieurs égards, est également un héros d'inspiration épique : en témoignent les éléments déchainés qu'il doit affronter. Tel Ulysse, il se retrouve piégé par la tempête : « Le prince se mit à l'abri sous quelques arbres, mais il fut bientôt obligé de partir de ce lieu, les torrents d'eau tombaient de tous côtés, et les chemins en étaient inondés » (p. 87). L'épisode de la caverne des vents, comme le souligne Anne Defrance (1997, p. 146), fait également écho au héros d'Homère : « le lecteur cultivé l'aura reconnue sans référence directe : tel Ulysse [...], Adolphe trouve asile dans la demeure du dieu des vents. »

Bien qu'arborant les traits d'Ulysse, Adolphe n'est pas seulement un héros épique. Alors qu'il chasse des ours, il s'éloigne des siens et se perd dans la forêt ; il s'agit, comme le précise Nadine Jasmin dans ses annotations, d'« un topos du conte, attesté dès le Moyen Âge, [...] celui du jeune chasseur égaré découvrant une belle jeune femme, en l'occurrence une fée » (Aulnoy, 2008, p. 87). Si Adolphe trouve bien une figure féerique en la mère des vents, il ne poursuit point de fées, ces dernières étant absentes du conte. Ainsi, nous observons au début du récit un héros aux multiples facettes, à la fois héros épique et héros de roman médiéval.

Une transition progressive vers la passivité

Ce début du conte reste conventionnel et présente un héros somme toute topique, aussi fort que courtois. L'autrice crée d'ailleurs une opposition entre son personnage et sa terre d'origine. La première partie du conte livre bien l'image d'un héros viril, pourtant

l'autrice nuance dès le début cette virilité en créant un contraste entre le prince et ses sujets :

[...] ces peuples étaient gouvernés par un jeune prince nommé Adolphe, si heureusement né, si poli et si spirituel, qu'on aurait eu de la peine à se persuader que dans un pays si rude et si sauvage, l'on eût pu trouver un prince si accompli. (Aulnoy, 2008, p. 86)

Pourtant, si Adolphe témoigne de son courage en survivant par exemple à une violente tempête, son expérience du merveilleux va le transformer en un prince passif.

Le héros trouve en la mère des vents ainsi qu'en Zéphyr des figures féeriques. Ce dernier est le principal adjuvant qui le guide et exauce ses souhaits pour l'aider à rejoindre la princesse Félicité. Dans la tradition du roman chevaleresque, l'être aimé – ici la princesse Félicité – se trouve dans un lieu difficile d'accès et protégé, ce que rapporte Zéphyr :

[...] personne, seigneur, n'y peut entrer, on ne se lasse point de la chercher, mais le sort des humains est tel qu'on ne saurait la trouver. [...] si les gardiens de l'île, qui sont des monstres terribles, vous voyaient, quelque brave que vous puissiez être, vous y succomberiez et il vous arriverait les derniers malheurs. (Aulnoy, 2008, p. 90-91)

Pourtant, Adolphe n'accomplit rien de chevaleresque pour rejoindre l'île et se fait simplement porter, comme Psyché, dans les bras de Zéphyr. Cela surprend, d'autant que le roman de chevalerie a habitué le lecteur à voir le héros en action quand des obstacles s'interposent entre lui et sa bien-aimée (nous pensons par exemple à Lancelot qui traverse le pont de l'épée pour rejoindre Guenièvre). Or Adolphe, dans sa quête de la princesse Félicité, fournit très peu d'efforts : il se repose sur son ami qui le transporte dans ses bras jusqu'à l'Île de la Félicité. Zéphyr n'est d'ailleurs pas simplement un adjuvant : il supprime entièrement les épreuves qui séparent Adolphe de la princesse. De plus, Mme d'Aulnoy laisse percevoir la virilité du prince et de son peuple mais ne s'y attarde jamais : l'autrice évoque par exemple une guerre qu'aurait menée le héros mais que le lecteur ne voit pas ; il est précisé que le héros s'en va chasser des ours mais aucune narration ne rapporte le moment où le prince use de ses armes pour terrasser ces bêtes sauvages. Le conte ne décrit en somme aucun affrontement. Pour être le héros du récit, le prince Adolphe n'en apparaît pas moins comme un personnage passif, un personnage qui porte des armes dont il ne se sert finalement jamais. S'il possède des caractéristiques qu'on attend d'un chevalier, il n'accomplit rien de chevaleresque. Il est surprenant de voir un prince reconnu pour sa force et sa bravoure qui se retrouve le héros d'un conte où l'action héroïque est quasi inexistante, et où le merveilleux semble un prétexte à la paresse : Adolphe n'use ni de force ni de ruse et se fait simplement conduire par la trame du récit.

Inversion des rôles sexuels

Ce héros masculin, qui perd les attributs d'énergie et d'action auxquels le lecteur s'attend, s'inscrit dans une logique d'inversion des rôles sexuels, aussi bien dans le conte que dans le récit-enchâssant. En effet, en examinant ce dernier, on constate que le personnage qui raconte « L'Île de la Félicité » est un homme, Hypolite, déguisé en

Hyacinthe. Ce qui surprend à cet égard est la présence d'un conteur : en effet, la culture du XVII^e siècle assigne plutôt ce rôle à des femmes. Ainsi, pour ne considérer que la première édition des *Histoires ou Contes du temps passé* de Charles Perrault, le frontispice montre une conteuse filant près d'une cheminée, avec deux enfants et une jeune fille autour d'elle. Sur le mur est inscrit en lettres capitales « Contes de ma mère l'oye » (Perrault, 1697), ce qui redouble comiquement le sème féminin. Choisir un homme comme conteur n'est donc pas anodin et l'onomastique pourrait éclairer un peu plus les intentions de l'autrice. En effet, si au XVII^e siècle Hypolite est un prénom essentiellement masculin, dans la mythologie grecque, il s'agit d'un prénom épïcène, qui renvoie aussi bien à la reine des Amazones qu'au fils de Thésée. De plus, le prénom Hyacinthe sous lequel se dissimule Hypolite est également épïcène : avec cette ambivalence redoublée, l'autrice joue sur l'identité sexuée de son personnage. Elle le fait également en convoquant des mythes et des références littéraires qu'elle détourne et se réapproprie. Anne Defrance (1998) souligne par exemple l'absence d'Éole, remplacé par son épouse qui accueille le héros¹. Et comme mentionné précédemment, Mme d'Aulnoy (2008, p. 91) compare explicitement Adolphe à Psyché lorsque Zéphyr s'apprête à emmener Adolphe sur l'île : « Je vais vous enlever, seigneur [...] comme j'enlevai Psyché par l'ordre de l'Amour, lorsque je la portai dans ce beau palais qu'il lui avait bâti ». En assimilant Adolphe à l'héroïne d'Apulée, elle féminise son héros. De plus, ce dernier s'endort une fois arrivé à destination, ce qui accentue sa passivité :

Ce fut en ce lieu que, couché sur un tapis de gazon qui entourait une fontaine, il se laissa surprendre aux douceurs du sommeil, ses yeux appesantis et son corps fatigué prirent quelques heures de repos. (Aulnoy, 2008, p. 95)

La fatigue du prince peut surprendre d'autant plus qu'il fournit peu d'efforts pour rejoindre l'île, et cela achève de convaincre de son indolence.

Les références mythologiques sont nombreuses et l'histoire d'Adolphe et de la princesse Félicité peut aussi faire penser au mythe d'Orphée et d'Eurydice, mais là encore avec inversion des rôles. Nous retrouvons bien le topos de l'interdiction au risque de la mort, et de l'amoureux (ici l'amoureuse) inconsolable. En effet, la condition *sine qua non* pour qu'Adolphe reste en vie et pour qu'il puisse revenir un jour dans les bras de la princesse Félicité est qu'il ne pose pas pied au sol avant d'arriver à destination. Or, comme Orphée, il transgresse l'interdit. Nous avons bien une inversion car c'est l'héroïne qui demeure vivante et inconsolable, tel Orphée, tandis qu'Adolphe tient le rôle d'Eurydice par sa mort. La différence tient aussi au fait que le mythe grec rend Orphée, trop pressé de retrouver son épouse, coupable de sa mort, alors que Félicité n'est pour rien dans la disparition de son époux, disparition qu'elle a essayé de lui éviter, en vain car il n'a pas été capable de suivre son conseil : une nouvelle manière de le disqualifier. Il y a donc bien une logique d'inversion des rôles sexués qui se manifeste, notamment avec la féminisation d'Adolphe².

¹ « Dans le conte, ce dernier [le dieu des vents] est absent, son épouse le remplace » (Defrance, 1997, p. 146).

² Jean-Paul Sermain (2005, p. 165) fait les mêmes observations à propos de « Finette Cendron », autre conte de Mme d'Aulnoy : « La qualification de la femme par son énergie, son invention et son courage, est renforcée par la féminisation inverse des hommes, leur effacement, leur passivité ».

Mais la force de cette inversion des rôles tient aussi à Félicité. Adolphe est passif et inconstant, tandis que la princesse Félicité inspire le respect et incarne la grandeur d'âme et d'esprit, ainsi que la constance. Elle symbolise la souveraine juste qui maintient un ordre parfait dans son royaume. Mme d'Aulnoy met en scène dans ce conte une féminisation du pouvoir qui se manifestera dans le reste de ses contes (Jasmin, 2002, p. 368-389). Pourtant si la féminisation du héros semble un motif directeur du conte, Mme d'Aulnoy ne s'y limite pas : le prince Adolphe témoigne d'une corruption progressive qui mérite également un approfondissement.

UN HOMME CORROMPU

Adolphe : un héros sans quête

Le héros d'un conte est censé poursuivre un but, accomplir une quête : quelle est celle d'Adolphe ? Comme l'a fait observer Nadine Jasmin, Mme d'Aulnoy rapproche le destin d'Adolphe de celui du héros de *La Jérusalem délivrée* du Tasse :

La séduisante et dangereuse magicienne Armide [retient] dans ses filets le valeureux chevalier Renaud, amolli par une langoureuse vie de délices bien éloignée de tout exploit guerrier. Mais Renaud se ressaisit, se délivre de l'emprise d'Armide et accomplit de nombreux hauts faits. (Aulnoy, 2008, p. 101)

Ce type de situation n'est pas spécifique à *La Jérusalem délivrée*, il s'agit plutôt d'un *topos*, qui figure déjà dans *L'Odyssée* où Calypso retient Ulysse et l'empêche d'accomplir son devoir. Ce *topos* de la femme ensorceleuse, charmeuse, qui retient le héros par son amour et l'empêche d'avancer dans sa quête, est repris et réinterprété par Mme d'Aulnoy dans « L'Île de la félicité ». Certes dans ce conte, la princesse Félicité n'ensorcelle pas Adolphe, ne fait point d'effort pour le charmer et ne le retient pas prisonnier ; mais le résultat est le même. Alors que Renaud est missionné pour la reconquête de Jérusalem et que sa gloire est également celle des chevaliers chrétiens, Adolphe est censé accomplir un destin de souverain. Or il réalise qu'après trois cents ans passés dans l'Île, son royaume n'est plus de ce monde. Sa quête de gloire humaine a perdu son sens. Par ailleurs, la princesse ne s'oppose pas absolument à cette quête dont elle connaît pourtant la vanité : elle joue même le rôle d'adjuvant en fournissant des armes et un cheval merveilleux. La comparaison faite par Adolphe entre son destin et celui de Renaud (Aulnoy, 2008, p. 101) oublie également que leurs motivations sont bien différentes : Renaud doit s'arracher à une enchanteresse qui l'éloigne de son pieux devoir tandis qu'Adolphe n'a rien à gagner à poursuivre un fantôme de gloire personnelle. De surcroît, Mme d'Aulnoy procède à une revalorisation du rôle féminin, car, à la différence d'Armide, Félicité se plaint mais ne s'oppose pas au désir de son compagnon de poursuivre sa voie dans la réalisation d'un idéal chevaleresque... sans but autre que la gloriole d'un pouvoir humain.

Cela est d'autant plus clair que, dans le conte, Adolphe n'a aucun réel objectif qui le guide à la fin. Au fil du récit, la quête du héros a constamment changé d'orientation : au début son objectif était simplement d'échapper à l'orage ; quand il a trouvé refuge et protection dans le lit de Zéphyr, il se met à souhaiter de rejoindre la princesse sur son île

inaccessible ; et après trois siècles d'amour et d'indolence, il finit par vouloir accomplir des faits glorieux aux yeux des hommes, sans préciser quel projet précis il entend, sans savoir vraiment ce qu'il veut accomplir au juste. En fait, le prince Adolphe ne poursuit aucune quête à laquelle la princesse Félicité ferait obstacle. Cédant naïvement aux exigences de l'héroïsme viril, à savoir que l'ambition doit primer sur l'amour, Adolphe semble un héros qui fonctionnerait comme une mécanique à vide, sans que son ambition machinale le porte vers un objet digne de sacrifice. Mme d'Aulnoy ôte le sens de son héroïsme puisque les motivations qu'elle prête au prince Adolphe ne sont guidées par aucun idéal : il ne recherche qu'une gloire personnelle. Sa quête sans but apparaît comme pure vanité³.

La destruction d'une utopie

Si les décisions du prince ne concernaient que lui-même, la fin du conte serait moins brutale, mais lorsque Adolphe décide de quitter l'île, il provoque la destruction d'une utopie, car c'est ainsi qu'on est invité à comprendre ce qu'est l'Île de la Félicité. Il s'agit en effet d'un lieu idyllique, *locus amoenus* qui comporte toutes les caractéristiques qu'on attend d'une utopie : fertilité, abondance de fruits, absence de maladies, de conflits, de vieillesse... Plus précisément, nous sommes en présence d'une gynocratie où la félicité est atteinte grâce à l'absence d'hommes. Logiquement, le désordre dans ce conte n'est pas introduit par une femme, mais par l'irruption d'un homme. Le prince Adolphe est celui qui, en débarquant sur l'île, en perturbe l'ordre établi. Dissimulé sous son manteau d'invisibilité, il adopte une posture de voyeur qui épie les nymphes, se délecte devant leur beauté et pénètre par effraction dans leur intimité. Cette intrusion présage, dès son premier jour sur l'île, la destruction de ce lieu idyllique, comme le suggère symboliquement le récit :

[...] il était derrière une des plus jolies nymphes quand son voile tomba, il ne fit point réflexion qu'il allait sans doute l'effrayer, il releva le voile et le lui présenta ; la nymphe ne voyant personne, poussa un grand cri, et c'était peut-être la première fois que l'on avait eu peur dans ces beaux lieux [...]. (Aulnoy, 2008, p. 97)

Nous pouvons voir qu'en interagissant (et il s'agit là de sa première interaction avec un personnage de l'Île de la Félicité) avec ce monde qui lui est étranger et dans lequel il n'était pas convié, Adolphe introduit un sentiment qui en était absent : la peur, et vraisemblablement une peur des hommes. Le geste d'Adolphe peut sembler anodin et relèverait même de la courtoisie, puisqu'il souhaite rendre service à la nymphe. Cette courtoisie est néanmoins irréfléchie, comme de nombreuses actions du prince sur l'île (et en dehors). À aucun moment il ne pèse ses décisions en fonction de leurs répercussions et il agit souvent sans réflexion, dans la pure satisfaction de sa pulsion immédiate : il pénètre l'île alors qu'il n'y est pas convié et il la quitte aussi vite, alors que la princesse lui demande d'y rester. Cette dernière le qualifie d'ailleurs de « barbare » (Aulnoy, 2008, p. 102) lorsqu'il décide de l'abandonner, ce qui renvoie à sa condition d'étranger mais aussi à une forme de violence sacrilège. Il est d'ailleurs surprenant que la narratrice

³ À cet égard encore, « L'Île de la Félicité » est emblématique d'un trait récurrent de l'écriture de Mme d'Aulnoy, sa propension à discréditer les figures masculines (Jasmin, 2002, p. 350-357).

s'étonne au début du conte qu'un prince si accompli vive dans un pays si sauvage (Aulnoy, 2008, p. 86) : la qualification choisie par la princesse dément *in fine* la narratrice. Adolphe est la première incarnation d'un type de héros, inapte à la maîtrise de soi, type qui deviendra récurrent dans les futurs contes de Mme d'Aulnoy, comme l'a signalé Nadine Jasmin (2002, p. 357) « certains protagonistes masculins pourtant dotés d'une vocation héroïque, ne parviennent pas à dépasser leur immaturité foncière, sur les plans affectif et sociopolitique. [...Ils] s'avèrent dans certains contes cruellement inaptes à bien user de leurs pouvoirs ou de leurs désirs. »

Sens allégorique

Anne Defrance (1997, p. 151), dans son analyse de la fin du récit, au moment où la princesse devient inconsolable, relève le caractère allégorique du conte : « Inquiétudes chagrins, déplaisirs, ces dernières figures allégoriques du conte ne sont plus empruntées au panthéon gréco-romain, elles ont perdu leur caractère sacré [...] la divinité a trouvé son remplaçant dans un lexique inspiré par la Carte de Tendre. »

En effet, le conte s'attarde peu sur la psychologie des personnages et Mme d'Aulnoy souligne l'allégorie à l'œuvre derrière l'expression des sentiments des personnages. Cette lecture renforce encore le caractère néfaste de l'homme qui, dès son arrivée sur l'île, y introduit la peur, la surprise, le trouble, et tous les autres sentiments déplaisants que vont causer plus tard son désir de quitter l'île et la nouvelle de son trépas. Si le prince charme d'abord la princesse avec des mots doux, il finit par devenir « son trop indifférent Adolphe » (Aulnoy, 2008, p. 103). Le lexique n'est pas simplement inspiré de la Carte de Tendre, mais y fait directement référence puisque le prince semble accomplir précisément le chemin qui va de « Nouvelle Inclination » au « Lac d'Indifférence ». Chemin faisant, son itinéraire transforme le paysage qu'il traverse : l'Île de Félicité, lieu édénique, devient pour son inconsolable princesse, non plus une terre de paix et de joie, mais le lieu mémorial de l'abandon. Par la force de l'allégorie, la princesse est condamnée à vivre son deuil dans le lieu même où elle était souveraine de la Félicité ; ce lieu où elle a connu la paix et le bonheur est devenu la prison dans laquelle l'enferment ses sentiments méprisés (p. 105).

Cette utopie féerique renverse ainsi l'utopie biblique qui assignait à la femme le péché originel : dans l'Île de Félicité, c'est l'homme qui introduit le péché destructeur. C'est le prince Adolphe, en quête d'une factice gloire éternelle, qui provoque sa propre mort en quittant l'Île de la Félicité, mais aussi la mort symbolique de sa compagne, vouée désormais au regret et au deuil, tandis que l'absence du masculin permettait aux femmes de vivre dans un état de paix perpétuelle. On constate combien est audacieux et subversif le renversement auquel a procédé Mme d'Aulnoy : un péché originel commis par l'homme et non par la femme, et une femme portant le poids du péché de l'homme. Ce dernier, incarné par la figure *a priori* séduisante du prince Adolphe, est montré comme un être corrompu qui a détruit l'harmonie du monde en invitant Ève/Félicité à croquer dans le fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, ici la connaissance de l'homme par la femme. L'absence d'hommes et l'ignorance de l'homme s'accompagnaient de bonheur et le conte véhicule en ce sens une certaine misandrie.

Pourtant, une partie du conte montre Adolphe vivant en parfaite cohabitation avec les femmes sur l'Île de la Félicité ; il prend part à cette société, qu'il ne trouble pas tant qu'il

accepte de se consacrer à l'amour, synonyme d'abandon d'une virilité assimilée à la violence du pouvoir. Dévirilisé, Adolphe est parfaitement apte à vivre sur l'île ; c'est une fois qu'il cherche à retrouver sa masculinité en quittant ce lieu paradisiaque pour accomplir d'improbables hauts faits, qu'il déchoit et corrompt l'Île de la Félicité. La misandrie de Mme d'Aulnoy n'est donc peut-être pas tant une haine des hommes que la critique d'une certaine conception de la virilité.

UN HOMME À RÉINVENTER

Les implications morales de la dévirilisation

Pour saisir l'ensemble des enjeux de ce conte, il est difficile de passer sous silence le rôle du récit de la princesse et d'Adolphe au sein du récit-cadre, et c'est pourquoi Nadine Jasmin inclut dans son édition les paragraphes qui précèdent et suivent le conte d'Hypolite. Ce dernier raconte une histoire pour divertir l'abbesse de crainte qu'elle ne l'empêche « de rentrer dans un lieu qui renfermait l'unique objet de ses désirs » (Aulnoy, 2008, p. 86), à savoir Julie, son amante. Ainsi, le conte divertit l'abbesse dans tous les sens du terme, puisqu'il s'agit à la fois de lui raconter une histoire qui lui plaise, le temps que le peintre Cardini finisse son portrait, mais aussi de détourner son attention afin qu'Hypolite puisse rejoindre sa bien-aimée. L'abbesse apparaît comme un obstacle sur son chemin, obstacle que la fin tragique du conte ainsi que sa morale apparente (« que le temps vient à bout de tout et qu'il n'est point de félicité parfaite », p. 104) permettent au héros de surmonter. Entrant dans les bonnes grâces de celle qui pourrait l'empêcher d'atteindre son but, Hypolite utilise le conte comme un stratagème pour avoir l'occasion d'approcher sa bien-aimée. Et la tactique fonctionne bien puisque l'abbesse demande à ce qu'il soit conduit dans les appartements de Julie en déclarant : « il la divertira beaucoup mieux qu'un livre, il vient de me faire un conte si agréable, qu'il faut qu'il ait la complaisance de le lui conter aussi. » Le lecteur averti, qui sait le décalage entre la morale austère que professe Adolphe et ses véritables intentions, peut même sourire devant l'ingénuité de l'abbesse qui invite Adolphe à « divertir » Julie.

Il n'est cependant pas rare que les contes et fables renferment plus d'une morale, ce qui est également le cas de « L'Île de la Félicité ». Si nous observons une dévirilisation de l'homme et une dévaluation du masculin dans ce conte, il convient de se questionner sur les implications morales de ce phénomène. L'inversion des rôles sexués, notamment à travers la convocation d'une culture et d'une mythologie réinventées où le masculin et le féminin s'inversent, se limite-t-elle à un simple jeu de l'imaginaire du « monde à l'envers » ? Probablement pas, et une lecture plus attentive nous conduit à observer une revalorisation d'Adolphe paradoxalement à travers sa dévirilisation. C'est en effet lorsqu'il est sur l'Île de la Félicité, cette gynocratie, qu'Adolphe lui-même atteint le bonheur.

C'est d'abord, première étape, au contact de Zéphyr qu'il prouve son aptitude à vivre sur l'Île de la Félicité :

Zéphyr offrit son petit lit au prince, il était dans un lieu fort propre et moins froid que toutes les autres concavités de cette grotte : il y avait en cet endroit de l'herbe menue et fine

couverte de fleurs, Adolphe se jeta dessus, il y passa le reste de la nuit avec Zéphyr, mais il l'employa tout entière à parler de la princesse Félicité. (Aulnoy, 2008, p. 90)

Cette nuit peut effectivement se lire comme une initiation. Il s'agit d'un épisode dénué d'action où Adolphe démontre sa capacité à être passif. Contrairement aux récits épiques et chevaleresques traditionnels, ce n'est pas avec l'épée et par la force que le prince prouve sa valeur mais en délaissant une part de sa masculinité – et peut-être en embrassant une part de féminité. Bavarder toute la nuit sur des amours est probablement un stéréotype de genre associé au féminin ! Par ailleurs, Zéphyr précise clairement au prince que son « courage » résidera dans sa capacité à « s'abandonner à sa conduite ».

De la dévirilisation à l'amour libertin

Le dévoiement de la virilité s'accompagne paradoxalement dans le texte d'une revalorisation de l'homme capable de délaissier les codes sociaux qui accompagnent la masculinité stéréotypée. Cela permet à Mme d'Aulnoy d'amorcer une réflexion sur le rôle de chaque sexe au sein du couple amoureux. Comme nous l'avons précédemment signalé, Mme d'Aulnoy livre au lecteur un conte allégorique : chaque personnage, chaque lieu, renvoie à une idée, à un concept, à un sentiment. « L'Île de la Félicité » fonctionne ainsi comme une allégorie qui offre au lecteur une vision de l'amour en décalage par rapport à la tradition. En effet, Adolphe et la princesse Félicité ne sont liés par aucun contrat juridique ou religieux, ni par aucune contrainte sociale ou familiale. À aucun moment, il n'y a mariage, peut-être du fait que le mariage au XVII^e siècle est un contrat qui instaure une hiérarchie entre l'homme et la femme. Mme d'Aulnoy n'avait sans doute pas une vision enchantée du mariage, ce qu'on peut comprendre à partir des rares éléments biographiques que nous possédons, comme Nadine Jasmin le précise dans son appareil critique (Aulnoy, 2008, p. 10). La conteuse propose donc un modèle de couple hors mariage : dans son conte, le mariage n'est pas un aboutissement, pas plus qu'un commencement ou une péripétie : il est simplement passé sous silence, absent. L'allégorie, jouant avec les stéréotypes du masculin et du féminin, permet à la conteuse de renverser les valeurs censées fonder le couple : l'autrice montre en effet un amour qui se détache des valeurs genrées (rôles de l'homme et de la femme dans le couple) en même temps que des valeurs traditionnelles (mariage).

Mais le conte est loin de présenter un amour essentiellement platonique, et plusieurs tournures de phrases fortement connotées montrent qu'il s'accomplit sexuellement. Lors de leur première rencontre, la princesse Félicité, qui n'a jamais vu d'hommes, prend Adolphe pour un Phénix ; puis la narratrice rapporte : « il [Adolphe] prit soin de l'instruire de tout ce qu'il fallait qu'elle sût, et jamais écolière n'a été plus tôt en état de faire des leçons sur ce qu'elle venait d'apprendre » (p. 99). La narratrice n'explicite pas quelle est cette éducation, mais l'on comprend assez facilement que Félicité va apprendre ce qu'elle ignore, à savoir ce qu'est un homme et comment fonctionne la sexualité humaine. Un peu plus loin dans le conte, la narratrice rapporte : « ils n'étaient point malades, ils n'avaient pas même la plus légère incommodité ; leur jeunesse n'était point altérée par le cours des ans » (p. 100). Par jeunesse, on pourrait facilement comprendre « vigueur sexuelle », ce que confirme la suite où la narratrice précise qu'ils n'avaient « ni les inquiétudes amoureuses, ni les soupçons jaloux, ni même ces petits démêlés qui

altèrent quelquefois l'heureuse tranquillité des personnes qui s'aiment » (Aulnoy, 2008, p. 100). Somme toute, ils vivent sans jalousie et sans tromperie, et sont donc « enivrés de plaisirs » (*ibid.*). La métaphore de l'ivresse des sens manifeste clairement une dimension libertine, et d'ailleurs le terme « libertin » est utilisé par la conteuse dans un sens érotique. Quand Adolphe est dans la demeure des vents, la mère des vents s'adresse ainsi à son fils Zéphyr :

« D'où venez-vous petit libertin ? lui cria la vieille d'une voix enrouée ; tous vos frères sont déjà ici, vous êtes le seul qui prenez du bon temps et qui ne vous souciez guère des inquiétudes que vous me donnez. — Ma mère, lui dit-il, j'ai eu de la peine de revenir si tard me rendre auprès de vous, sachant bien que vous le trouveriez mauvais ; mais j'étais dans les jardins de la princesse Félicité, elle s'y promenait avec toutes ses nymphes ; l'une faisait une guirlande de fleurs, l'autre, couchée sur un gazon, découvrait un peu sa gorge pour me laisser plus de liberté d'approcher d'elle et de la baiser ; la belle princesse était dans une allée d'orangers : mon haleine allait jusqu'à sa bouche, je badinais autour d'elle, et j'agitais doucement son voile [...]. (Aulnoy, 2008, p. 89)

L'Île de la Félicité est donc bien un lieu de plaisirs érotiques, et c'est d'ailleurs à la suite du récit de Zéphyr qu'Adolphe tombe sous le charme et déclare : « Permettez aimable Zéphyr que je vous demande en quel pays règne la princesse dont vous venez de parler. » (p. 90). Si Adolphe est séduit par un tel récit, nous pouvons en deviner les motivations sensuelles⁴.

Mais l'attrait d'une sexualité libre est encore plus grand : si au premier abord, il ne semble y avoir qu'un seul couple amoureux dans le conte, celui formé par Adolphe et la princesse Félicité, un autre couple apparaît : la relation que Zéphyr entretient avec Adolphe semble en effet dépasser la simple amitié. À la fin du conte, on lit : « Zéphyr fut témoin avec un sensible déplaisir de l'infortune de son très cher ami. Lorsque ce vieux barbare [le Temps] l'eût quitté, il s'approcha de lui pour essayer par la douceur de son haleine de lui rendre la vie. » (p. 104). « La douceur de son haleine » est une façon euphémisée de dire le « baiser » que le « très cher ami » donne. Ces éléments suggèrent un amour homosexuel : comme on sait que Zéphyr est un « petit libertin », prompt à offrir sa couche au voyageur égaré, on ne doit pas s'étonner qu'il badine aussi bien avec les hommes qu'avec les femmes.

Hypolite et Adolphe : deux versions du masculin

Pourtant, ce n'est pas plus un amour libertin qu'un amour libre que propose Mme d'Aulnoy *in fine* ; et cela se comprend mieux en lisant le conte à la lumière du récit-cadre. En effet, dans l'*Histoire d'Hypolite, comte de Douglas*, l'intrigue tourne autour d'un amour sincère mais qui semble impossible entre Julie et Hypolite. Julie a été confiée par sa mère mourante à M. et Mme de Douglas, parents d'Hypolite. Ils l'éduquent comme leur fille, et dès l'enfance, Hypolite et Julie ressentent des sentiments tendres l'un pour l'autre sans qu'ils sachent qu'ils ne sont pas frère et sœur : il y a donc d'abord l'interdit de l'inceste qui les contraint. Alors que M. et Mme de Douglas se doutent de cet amour, ils souhaitent

⁴ Sur ces doubles sens, voir le chapitre que Jean Mainil (2001, p. 92-118) consacre à l'écriture ironique féerique, en particulier à propos de « L'Île de la Félicité ».

pourtant marier Julie au comte de Bedford. Celle-ci refuse et demande plutôt à devenir religieuse, sans aucun réel sentiment religieux, simplement pour ne point épouser un autre homme et conserver son amour pour Hypolite. Ce dernier au bord du désespoir veut même se suicider. Mme d'Aulnoy montre l'alternative offerte aux femmes : épouser un homme par devoir ou se retirer dans un couvent. Et la seconde éventualité ne semble que le moindre mal. Le reste du roman consiste pour les deux héros à échapper au sort imposé pour pouvoir à la fin vivre leur amour. Ce qui est intéressant, c'est que souvent, lorsqu'ils sont confrontés à leur malheur, ils évoquent l'incapacité d'atteindre la félicité. Citons par exemple une lettre qu'écrit Hypolite à Julie :

Est-il possible, mon aimable Julie, que dans cette même maison où j'ai senti les premiers effets du pouvoir de vos yeux, où j'avais si souvent le plaisir d'être auprès de vous, nous soyons à présent si éloignés de cette félicité. (Aulnoy, 1705, p. 123)

L'Île de la Félicité, à la lumière du roman, devient par la grâce de l'allégorie ce lieu utopique où il est possible de vivre un amour sincère et sans contrainte : somme toute, un amour libre.

Mais à pousser l'analyse plus loin, nous constatons qu'avec le récit-cadre et le récit enchâssé, Mme d'Aulnoy nous livre deux versions du masculin. Si Hypolite et Adolphe sont deux personnages construits en miroir (les deux par exemple se dissimulent pour atteindre leur bien-aimée, Hypolite sous l'identité de Hyacinthe, Adolphe sous un manteau d'invisibilité), ils représentent bien deux idéaux diamétralement opposés. Hypolite est le héros qui place l'amour au-dessus de tout, quitte à délaisser son devoir ; ainsi, alors qu'il est encore jeune et qu'il passe beaucoup de temps avec Julie (qu'il pense être sa sœur), sa mère lui fait la leçon :

Vous êtes bien matinal, dit Madame Douglas à son fils, d'un air sévère ; et vous devriez bien plutôt employer votre temps à apprendre les choses que vous êtes obligé de savoir qu'à venir si souvent dans la chambre de vos sœurs. (Aulnoy, 1705, p. 37)

Le devoir est au cœur du roman, et la mère qui possède l'autorité sur l'éducation de ses enfants, rappelle à Hypolite qu'il doit apprendre ce qu'il est censé savoir pour assurer son statut d'homme. Il est intéressant de voir que la mère ne détaille pas en quoi consiste cet apprentissage ; en effet, la morale et les mœurs dictent à chacun des sexes son rôle. Plus loin dans le roman, le père d'Hypolite découvre l'amour de son fils et de sa fille adoptive, et contraint son fils à s'éloigner pour parfaire son éducation ; mais Hypolite, usant de ruse, essaye de fuir. Son père, lorsqu'il découvre la manœuvre, lui déclare :

[...] vous vous êtes éloigné de la soumission que vous nous devez, vous nous avez joués et trompés par des lettres, vous n'avez suivi que le mouvement de votre cœur [...]. Ramenez votre esprit à votre devoir, résolvez-vous de partir et d'aller à Florence [...] » (Aulnoy, 1705, p. 126-127)

Hypolite est donc un héros qui délaisse le devoir que lui prescrivent ses parents, incarnation de la norme sociale, un héros qui transgresse les interdits par amour. Il s'oppose à la morale de la société en cédant à la tentation de l'inceste, mais surtout, il fuit le devoir familial en s'opposant aux volontés de son père. Par ces faits, Hypolite bafoue la

morale familiale, celle de la société, et la morale religieuse. Par contraste, le prince Adolphe est le parfait opposé d'Hypolite et incarne le héros qui préfère le devoir (de la gloire) à l'amour. L'opposition est d'autant plus marquée que le devoir d'Hypolite est clairement défini alors que celui d'Adolphe est à peine fondé. Ainsi, Mme d'Aulnoy, dans une même œuvre, livre ces deux visions du masculin, et développe surtout l'idée d'un amour fantasmé qui triomphe, ou est censé triompher, sur tout. Mentionnons également que le conte et le roman ont des fins drastiquement différentes : dans le premier cas, le prince Adolphe meurt, la princesse Félicité est inconsolable et l'utopie détruite ; dans le second, le lecteur est mené vers une fin heureuse qui se solde par le mariage d'Hypolite et Julie. C'est donc la version du masculin qui abandonne les devoirs familiaux et les impératifs soi-disant héroïques au profit de l'amour qui triomphe narrativement. Par ailleurs, si le conte livre un cadre où certaines valeurs traditionnelles comme le mariage sont suspendues et où le libertinage se déploie, la fin du roman marque un retour à l'ordre avec des noces et une conclusion plus conventionnelle.

CONCLUSION

Ainsi Mme d'Aulnoy donne à lire une œuvre dont le sens est nécessairement lié à la confrontation entre le récit-cadre et le récit enchâssé. Si le conte à lui seul nous livre un jeu d'inversion des rôles sexués où les codes traditionnels sont détournés, le récit-cadre sert de miroir pour réfléchir – dans les deux sens du terme – la condition de l'homme moderne et une forme de dépassement des valeurs traditionnelles. En ce sens, la conteuse se révèle une véritable moraliste qui met en perspective et questionne les valeurs de son temps : si on la comprend bien, on peut penser qu'elle signale que l'héroïsme doit être redéfini et que la représentation du masculin doit se réinventer. Le regard d'une femme sur ces questions est d'autant plus important qu'il permet une distance critique par rapport aux rôles sexués dans la société française du XVII^e siècle. Mme d'Aulnoy, dont les inspirations précieuses sont manifestes, mène dans l'ensemble de son œuvre une réflexion sur le rôle de la femme et de l'homme dans la société. Adolphe, dans le conte, est visiblement un héros aux inspirations contradictoires, incarnant à la fois une masculinité traditionnelle mais portant aussi une part plus audacieuse de féminité. Son ancrage dans une gynocratie utopique montre un homme dévirilisé qui se condamne en refusant d'abandonner les valeurs néfastes de la virilité. L'Île de la Félicité est un lieu où les barrières genrées disparaissent. Si elle est peuplée de femmes, néanmoins l'autrice montre qu'un homme peut y vivre, à condition de renoncer à une certaine forme de virilité agressive : la princesse Félicité et le prince Adolphe y vivent en égaux et en harmonie jusqu'à ce que ce dernier décide de rechercher une gloire vaine. On pourrait d'ailleurs se questionner sur le choix d'une utopie pour la représentation d'un tel sujet : cet homme fantasmé doit-il être compris comme un idéal ? Auquel cas l'autrice exprimerait bien l'impossibilité de l'existence d'un tel homme (en tout cas dans la société du XVII^e siècle), et la fin tragique du prince Adolphe en serait d'autant plus signifiante. Pourtant, le récit-cadre offre une autre version du masculin ; Hypolite à certains égards est également un héros dévirilisé, mais il incarne un héros qui abandonne totalement les valeurs de la tradition en s'opposant à ce que veulent lui transmettre son père et sa mère. Pour autant, cela ne le dévalorise pas et le roman se conclut sur une vision positive d'un

tel homme : « Hypolite prit le titre de Comte de Duglas, sous lequel il s'est fait connaître pour un des plus braves hommes de son siècle » (Aulnoy, 1705, p. 199). Cette représentation du masculin confirme d'une autre manière la possibilité d'un amour non plus fondé sur la soumission de la femme, un amour qui échapperait à la hiérarchisation des genres. L'échec d'Adolphe et la réussite d'Hypolite sont ainsi les deux faces d'une même et audacieuse idée du masculin.

Références

- AULNOY Marie-Catherine Le Jumel de Barneville
- (2008), « L'Île de la Félicité », *Contes de fées*, Nadine Jasmin (éd.), Paris, Honoré Champion, p. 85-106.
 - (1788), « L'Île de la Félicité » dans *Voyages imaginaires, songes, visions et romans cabalistiques*, Tome 27, Amsterdam, Charles-Georges-Thomas Garnier, p. 25-50.
 - (1705), *Histoire d'Hypolite comte de Duglas* [1690], Lyon, Hilaire Baritel.
- DEFrance Anne (1998), « De la caverne matricielle au tombeau : *L'Île de la Félicité* de Madame d'Aulnoy ou la naissance d'un genre, le conte de fées littéraire », dans Aurélia Gaillard (dir.), *L'imaginaire du souterrain*, Paris, Éditions L'Harmattan, p. 145-152.
- JASMIN Nadine (2002), *Naissance du conte féminin. Mots et merveilles : les contes de fées de Madame d'Aulnoy (1690-1698)*, Paris, Honoré Champion.
- MAINIL Jean (2001), *Madame d'Aulnoy et le rire des fées : essai sur la subversion féerique et le merveilleux comique sous l'Ancien Régime*, Paris, Kimé.
- PERRAULT Charles (1697), *Histoires ou Contes du temps passé avec des moralités*, Paris, Claude Barbin.
- STEDMAN Allison (2005), « D'Aulnoy's "Histoire d'Hypolite, comte de Duglas" (1690): A Fairy-Tale Manifesto », *Marvels & Tales*, vol. 19, n° 1 (Reframing the Early French Fairy Tale), p. 32-53, En ligne <https://www.jstor.org/stable/41388734>
- SERMAIN Jean-Paul (2005), *Le conte de fées : du classicisme aux Lumières*, Paris, Desjonquères, « L'Esprit des lettres ».